


Demfront
220
v. 1
SMKS



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LA BALLE DE PLOMB.

—❖—

PARIS. IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON,

RUE DE VAUCIRARD, 36.

—❖—

FRANCIS WEY.

ROMANS ET NOUVELLES.

I.

LA

BALLE DE PLOMB.

PARIS.

DOLIN, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, 47.

1843.

REVISED EDITION

THE HISTORY OF THE

—

—

REVISED EDITION

—

REVISED

THE HISTORY OF THE

—

LA

BALLE DE PLOMB.

LA BALLE DE PLOMB.



I.

Raoul de Montigny tient un rang très-honorable parmi ces élégants désœuvrés qui fleurissent au soleil du boulevard de Gand, et qui jadis (il y a plus de trois jours) étoient qualifiés de *lions* par les provinciaux du Marais. Sa taille est svelte, élancée; sa tenue parfaite. Une certaine roideur inhérente à son allure, loin de le rendre disgracieux, lui donne une apparence de froideur impertinente très-convenable et du meilleur goût. Raoul porte ses cheveux noirs très-courts et la moustache fort longue; il rit peu et ne s'af-

fecte de rien. Guerrier toujours sous le harnois, jamais il ne sort sans être en habit, vêtement qu'il porte avec un bel air de négligence : c'est d'ordinaire un habit noir-russe, boutonné du haut en bas, mais un habit froissé, assoupli, rudement façonné aux habitudes de son maître. Douc, Montigny est convenablement habillé, sans nulles prétentions à la toilette ; il ne s'endimanche pas, et sa poitrine débraillée n'a jamais l'air d'un tabernacle ouvert à deux battants. Voilà pour le moral.

Du reste, Raoul est discret, compassé, mystérieux même ; sa gaieté commence et finit quand il veut. Détestant au mieux ses amis, comme il convient, il ne le laisse pas voir et leur rend volontiers service, parce qu'il seroit impoli d'agir autrement. On ne lui connoît pas d'affection particulière ; il semble se divertir ou s'ennuyer autant avec l'un qu'avec l'autre. On le tient pour un homme à bonnes fortunes ; quoiqu'il ne parle guère des femmes et bien qu'il ne les compromette point par de vaniteuses pasquinades, il passe pour

les dédaigner. Raoul est actif, rangé, et sait parfaitement que les gens qui ne font rien n'ont pas une minute à perdre. Son mérite est évalué d'après l'éclat qu'il jette, et non d'après des succès illustres, car à cet égard on ne sait rien, si ce n'est que les dames ne se plaisent point à entretenir leurs maris de sa personne, et que ces derniers s'accordent à le trouver laid.

En observant Raoul, on devine aisément que, s'il n'a pas pour le genre humain toute la vénération dont il est digne, il n'est pas du moins assez niais pour professer ce mépris et pour se donner des airs byroniens. Le calme singulier qu'apporte aux choses de la vie cet homme de vingt-huit ans, seul à Paris, sans famille et émancipé depuis deux lustres, fait soupçonner que sa curiosité et son appétit sont satisfaits. On ne l'a jamais pris dans le piège de l'intimité; on ignore même pourquoi son front est couronné d'une longue et belle cicatrice; et aux questions qui lui furent adressées à ce sujet, il a toujours répliqué : — Je ne m'en souviens plus.

A tort ou à raison, ses amis lui portent une jalousie prodigieuse, un respect malveillant, et l'on sent en eux une disposition perpétuelle à le haïr, à le blâmer, ou à lui être désagréable, sans toutefois l'irriter. L'ascendant moral qu'a sur eux ce jeune homme les humilie, sa supériorité les désespère ; ils le détestent, et ce sentiment s'explique par la modestie de Raoul, laquelle est du genre le plus orgueilleux. Ce dernier, en homme d'esprit, jouit avec reconnaissance de leur antipathie secrète qui le préserve des sottises qu'autorise le sans-gêne des étroites liaisons. Il sait que vivre au milieu d'ennemis déguisés en amis est une condition très-supportable.

Très-répendu dans un *certain monde*, et passablement à la mode, bien qu'il ne soit pas riche, Raoul a connu chez la comtesse de Wilmoore un jeune homme d'un d'esprit problématique, bellâtre aux blonds cheveux, auditeur au conseil, homme d'état siégeant au bois de Boulogne, de qui la conversation sent le cheval ; avantageux, sot et assez intelligent pour être un don Juan en raccourci :

au demeurant , créature naïve et bonasse , en qui l'esprit ne peut refroidir le cœur. et qui se sert gauchement d'un jargon acquis dans le frottement perpétuel du monde. Par un caprice original, Montigny s'est accouplé à ce jeune homme, leurs relations sont devenues fréquentes. Édouard de Servan a présenté Raoul à sa famille, et ces messieurs passoient déjà pour inséparables, quand soudain Raoul a été accueilli plus froidement par le président de Servan et par sa seconde femme, belle-mère d'Édouard, que le président, sur le retour, avoit arrachée aux angoisses d'un veuvage survenant à vingt-neuf ans sonnés, c'est-à-dire beaucoup trop tard ou beaucoup trop tôt.

Monsieur de Servan, que ses parents autrefois vouloient faire d'église, avoit été placé en quatre-vingt-six, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, en qualité de pensionnaire, par le crédit de son oncle, lieutenant-général aux armées du Roi. Un bénédictin avoit été son précepteur jusqu'au moment où la révolution

ferma les cloîtres. Malgré une longue pratique de la vie du siècle, M. de Servan n'avoit pu se défaire de la tournure monastique ; sa voix , son geste , sa démarche , le tour même de sa phrase , avoient je ne sais quoi de cléricale , et en le voyant entrer au palais on pensoit qu'il alloit bénir et non juger. Le corps est l'enseigne de l'âme ; celle de M. de Servan étoit timide , chaste , scrupuleuse à l'excès et remplie de défiance.

De tout temps , il avoit redouté pour son fils les mauvaises liaisons , les séductions du monde et du libertinage philosophique. Raoul , de qui il n'avoit pu pénétrer le caractère , lui avoit déplu , et son allure franche , la hardiesse de ses pensées toujours exemptes des préjugés ordinaires , l'avoient effrayé. Il n'en faisoit pas moins bonne mine à l'ami d'un fils , qu'il gâtoit fort , en mémoire de sa mère qu'il n'avoit pas rendue heureuse , mais qu'il croyoit avoir jadis idolâtrée , car à cette heure il adoroit en elle les souvenirs de sa jeunesse.

Loin d'être douce et facile comme la première femme de M. de Servan, celle qui lui avoit succédé le menoit bon train. Douée d'expérience et d'une volonté changeante et impérieuse, madame la présidente exerçoit tout l'empire d'une femme dans la force de l'âge, de l'indépendance et de l'adresse, sur un vieillard craintif. Or, elle avoit déclaré que M. de Montigny étoit un homme de grande espérance.

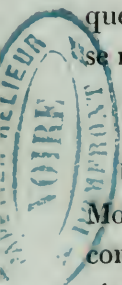
Que devoit-il espérer, qu'espéroit-elle de lui? on ne sait trop; mais deux mois durant, Raoul, dans cette maison, faisoit les beaux et les mauvais jours, au grand plaisir d'Édouard, qui se servoit du crédit de son ami.

Tout à coup, le président fit mauvais accueil à Raoul; sa femme déclara que c'étoit un dangereux, un séducteur; en un mot, un homme de peu. Donc, les jeunes dames s'éloignèrent de lui en soupirant, les mères de famille s'avisèrent de la modicité de sa fortune, et il ne resta dans son parti que celles qui, ornées de quatre filles à

marier, sont obligées de jouer gros jeu et de sourire aux dangers. La situation n'étoit pas tenable, néanmoins Raoul l'endura avec une constance héroïque ; circonstance d'autant plus surprenante, que fier, recherché partout et habitué au succès, il devoit s'ennuyer mortellement : il falloit donc un motif bien puissant pour le retenir dans la société de madame de Servan ; ce motif, plusieurs le cherchèrent avec toute leur sagacité, sans le découvrir. Bref, malgré son obstination patiente, Raoul fut vaincu, ses visites devinrent de plus en plus rares. et il les supprima tout à fait. Chose remarquable ! Édouard, à dater de ce jour, témoigna pour lui une indifférence marquée. Qu'il devinât ou non la cause de cette disgrâce, Montigny ne la raconta jamais, et l'aventure demeura inexpliquée.

Par suite de cette demi-rupture, il négligea le salon de la comtesse de Wilmoore où Édouard étoit des plus assidus, et il fréquenta davantage celui du marquis de Pleinoiseau où il retrouvoit quelques habitués de la maison

Servan et, entre autres, la belle Hermance de Parçay, en qui une magnifique dot rehaussoit des charmes incomparables. Édouard de Servan étoit rare à ces réunions ; il se donnoit tout entier à l'hôtel de Wilmoore, de sorte que ces deux anciens amis avoient passé sans se rencontrer près de quatre mois.



Un soir de l'été dernier, que Raoul de Montigny flânoit sur le boulevard, méditant, comme le poète Villon, sur la destinée des vieilles lunes, ou sur toute autre question psychologique, une voix prononça son nom tout proche de lui, et il se trouva face à face avec cinq ou six de ses meilleurs amis, prêts à franchir le seuil du Jockey's Club, où il entra avec eux. Ces messieurs sortoient de l'Opéra, où ils avoient été lorgner pour la millième fois des danseuses vénérables et ils revenoient accablés de sommeil et de lassitude. Après avoir scrupuleusement, et avec une louable sagesse, repoussé bien loin d'eux toute espèce de journaux, ils s'assirent.

— C'est miracle, cher Montigny, s'écria l'un d'eux, que de vous rencontrer; vous êtes si rare, qu'on vous croyoit enfoui dans quelque pigeonnier normand, vous livrant aux amours bucoliques. N'avez-vous pas quitté Paris?

— Si vraiment; j'ai été un jour jusqu'au Marais pour affaires d'importance.

— Où diable votre cœur va-t-il se nicher? Personne ne s'égare aujourd'hui sous les arbres gothiques de la Place-Royale. Que fait-on à l'hôtel de Rambouillet, très-cher; comment se porte la Marion Delorme?

— De grâce, Jules, ne passez pas tout le siècle en revue; je vous trouve aujourd'hui d'un littéraire... désastreux.

— D'accord; mais convenez que votre conduite est inexplicable; ne plus recevoir personne, n'aller nulle part, nous délaisser... D'honneur, mon cher, vous avez dû vous ennuyer à périr!

— Un peu d'indulgence ! Facile à vous , messieurs, d'être où il vous plaît, de disposer de vos loisirs et d'en distribuer les heures : Delcourt, vous êtes chef de division aux finances, cette place ne dérobe que six heures ; Champrôsé est aide-de-camp d'un général goutteux qui ne quitte pas le lit ; Lafare est banquier, il dispose de ses soirées ; et le cher Servan , qui me tient rigueur, je ne sais pourquoi, ni lui non plus, ou bien il va me le dire, Servan n'est esclave que huit heures par semaine au conseil d'état. Vous le voyez , amis, vous avez tous des heures pour le plaisir ; mais moi...

— Que fais-tu donc ?

— Rien, mes chers, rien, rien... Et pour accomplir cette tâche, le temps me manque toujours.

— Pauvre Montigny ! s'écria le capitaine ; mais tout malheureux trouve son maître en infortune. Tu vois ce pauvre Édouard de Servan tout abattu ; regarde-moi ce visage... tu n'ignores pas la catastrophe qui...

— Que lui est-il advenu ?

— Rien encore, mais sa tête est menacée ; on veut, on veut le ma... ri... er !

— Champrôsé, la plaisanterie est de mauvais goût.

— Trop vrai ! répondit Édouard d'une voix mourante ; on se dispose à me sacrifier. Attaqué de toutes parts, pris par la famine, je crains d'arriver à capitulation. Mon père, indigné de mes refus, me réjouit la vue d'un visage de marbre ; chacun m'obsède et me gronde et m'assomme ; l'arrière-ban de la famille a décroché le harnois pour me combattre ; enfin, la mesure est comblée, celle de la sévérité, veux-je dire ; quant à l'autre, elle est parfaitement vide, et l'on ajourne à la signature du contrat l'acquittement de mes dettes.

— Ce pauvre Édouard ! j'ignorois ses malheurs, et il n'a pas le droit d'en être surpris.

— Veux-tu me voir à tes genoux ? Fais un

signe et je m'y précipite. Ah ! Raoul, je suis bien à plaindre, il est vrai, mais je suis criminel. Tu vas savoir comment je t'ai immolé sur l'autel de l'intérêt. Dès qu'il fut question de mon exécution matrimoniale, on me soumit à la surveillance de la police domestique, et je fus garrotté. Tu déplus sur-le-champ à mon père et, chose inouïe, à ma belle-mère qui le gouverne. On craignoit que tu ne fortifiasses ma rébellion.

— Pardon, mais le nom de la future ? car je ne comprends pas...

— Patience, tu le sauras. Il fut reconnu à l'unanimité par madame de Servan que tu étois un grand vaurien (mon père disoit un philosophe), un homme sans principes, sans religion, de plus, un suborneur. Donc, on s'efforça de me faire entendre que ta société devoit infailliblement me perdre. Si je faisais la plus légère opposition à mon mariage, si seulement je voulois temporiser, on prétendoit reconnoître tes idées dans les miennes.—Tant qu'il verra ce Mont-

gny, disoit-on, cette union n'aura pas lieu, et l'affaire finira par manquer. Bref, ils sont convaincus que tu es destiné à me conserver dans un éternel célibat. Puisse le ciel les exaucer !

—Épargne le reste à ta sensibilité; je te pardonne d'avoir sacrifié l'amitié aux intérêts. Pauvre tactique; leur obstination se sera accrue de ta foiblesse. Au surplus, es-tu certain de ne m'avoir pas froissé, de ne m'avoir pas causé un tort réel en me laissant m'éloigner de cette maison où peut-être... N'importe, je t'excuse en faveur de ta grande jeunesse et de tes ennuis actuels; car, vois-tu, les gens de mon naturel ont au cœur un souverain préservatif des chagrins que les affections procurent. Tu serois plus coupable, si j'étois un autre homme.

— Montigny, nous vous plaignons, la passion est usée en vous.

— Franchement; est-il une vierge au

mon'e que vous achèteriez au prix d'un cheval? Revenons à notre propos; j'ignore encore le bel objet du mariage d'Édouard.

— L'enfant est jolie; seize ans, crinière d'ébène, teint de marbre, encolure fine, taille souple, allure élégante, enfin de la race; une créature pur-sang, des mains de poupée, le pied...

— Que ne dis-tu le sabot?

— Le pied d'un enfant, mince, grassouillet, finement attaché; des malléoles à peine bosselées... C'est un ange!

— Et l'on voit que tu as fait de bonnes études en hippatrique.

— Par malheur, la propriété d'un ange me paroît onéreuse. Ah! Raoul, je voudrois bien te céder mon bonheur, et certes il te vaudroit mieux qu'à moi. Tu n'es pas riche, dix mille livres à peine; tu vis comme un

sous-préfet, comme un conseiller à la cour, comme un général, ou un poète religieux. Tu épouserois là trente mille francs de revenu dont je n'ai que faire, et qui te dispenseroient de mourir de faim, désagrément qui ne peut arder de t'arriver.

— Enfin, quelle est cette demoiselle ?

— La fille d'un général de ta connoissance, la belle Hermance de Parçay.

— Tu dis ?...

— Mademoiselle de Parçay, petite personne réservée, froide comme glace et assez nulle, je pense ; mais en mariage de tels défauts sont vertus.

Le visage de Montigny s'assombrit. Au lieu de répondre, il saisit un grand verre de je ne sais quoi, l'avala tout entier avec gloutonnerie et en répandit plus de moitié sur son habit. Puis, feignant de perdre l'équilibre, il coucha sur le sol une chaise en la poussant du pied avec violence, ensuite il se leva, traversa la

salle en fredonnant un petit air, et vint se rasseoir.

— Parbleu ! s'écria-t-il avec de grands éclats de rire (circonstance, chez lui, fort rare), voilà qui va des mieux. Reçois nos compliments et... nos remerciements. Loué soit Dieu, mes amis, voici un homme retiré de la consommation, un officier mis à la retraite; nous aurons de l'avancement. Donc Édouard est confisqué, donc il quitte le festin; à nous sa part. J'ai ceci de commun avec les moralistes, de souhaiter le mariage de tout le genre humain; nous arrivons à même fin par moyens divers. Je ne sais si les moralistes pratiquent leurs préceptes; quant à moi, je suis les miens à la lettre; si le monde doit finir par une fille, il m'est permis d'assister au dernier jour du monde, car à coup sûr je n'épouserai personne.

— Patience, Raoul; la folie est encore à conclure.

— Je la considère comme accomplie. As-tu donc un caractère propre à la résistance, une volonté mâle, invincible?

— Nous avons de bonnes résolutions , fortifie-les. Par respect pour mon père, donnons raison à sa prévoyance, et deviens un invincible obstacle à ce mariage. Mon cœur, tu sais, que je ne m'appartiens plus...

— Empêcher ce beau mariage... dans quel intérêt? Que m'importe, après tout?

— Par grâce! ne me laisse pas dans les filets des grands parents. Je n'ose te parler de notre maison; mais reviens, du moins, chez madame de Wilmoore : elle a souvent demandé de tes nouvelles, tu lui feras plaisir.

Raoul ne répondit pas; distrait depuis quelques secondes, il tira sa montre, se leva brusquement, rabattit sa moustache, releva son col, et murmura :

— Mille regrets, messieurs; je suis forcé de vous quitter à l'instant.

Et, sans attendre leurs adieux ou leurs questions, il disparut en un clin d'œil. Ses

traits s'étoient voilés d'un nuage de méditation sérieuse.

— Où va-t-il ? murmura à voix basse le banquier en projetant autour de lui des regards crochus.

— En bonne fortune ; je le suppose , sans rien affirmer. Il est sur ce sujet d'une hypocrisie , d'un silence tout à fait injurieux pour nous. Rien ne plaît tant aux femmes , il le sait , que la discrétion , et il a la bassesse d'employer sans vergogne ce procédé facile , sacrifiant la joie de ses amis aux caprices des prudes ; quelle lâcheté !

— Ces succès innombrables sont-ils bien avérés ? On ne désigne personne...

— Parce qu'il faudroit nommer tout le monde ; mais les manières de toutes ces dames avec lui ne laissent aucun doute à cet égard.

— Surprenant ! je ne lui vois rien , moi , d'irrésistible.

— Ni moi. Un garçon qui ne s'enivre jamais, qui ne fume pas, en un mot, qui dans ses habitudes n'a rien de jeune, rien d'aimable.

— Il est sec, il est cassant; d'esprit, très-peu; qui pourroit redire un de ses bons mots? Il n'a rien de brillant, pas même ses bottes où le vernis fait souvent défaut; son mobilier a quatre ans, sa fortune est bornée... Je ne trouve là rien pour séduire une femme.

— Peu de goût, nul sentiment fashionable. Devenez donc éprise d'un original qui déteste le bois de Boulogne, qui s'ennuie au ballet comme à l'opéra, qui vit presque toujours seul, et porte matin et soir le même habit.

— Les femmes ont des lubies singulièrement bourgeoises! Montigny est commun comme un artiste. Il fréquente une compagnie... On l'a vu en plein jour avec des poètes, des peintres, des petits violons, que sais-je? Nous ne sommes pas rigoristes, mais on doit quelques égards à l'opinion.

Pour moi, je choisis mon monde, et ne me montre dans les rues qu'avec des gens comme il faut.

— Peut-être l'a-t-on calomnié ?

— Non. L'autre jour, deux maquignons avec qui je promenois mes chevaux, avant d'aller chez Staub, deux maquignons anglais, mes amis, et Johnson qui nous accompagnoit m'ont assuré l'avoir vu donnant le bras à un journaliste.

— Voilà une chose odieuse !

— En vérité, je ne reviens pas de l'aveuglement du sexe à l'endroit du Montigny ; le cerveau le plus vide... Pauvre chasseur ; il ne distingueroit pas les marques d'un chevreuil de celles d'un lévrier, et je le défierois de courir un renard. Puis, des manies de hobereau, l'on prétend qu'il lit des livres ; en revanche il est incapable d'apprécier la croupe, le poitrail et les jambes d'un cheval. En bonne conscience, que peut faire une femme d'un pareil huron ?

— Son capital est médiocre, murmura le banquier avec dédain.

— Et pas d'état, aucune position dans le monde, ajouta bravement l'auditeur au conseil.

— Tant de misères ne l'empêchent pas d'être dédaigneux et de se croire supérieur à nous.

— C'est une prétention horrible, incroyable, et cela crie vengeance !

— Par malheur, il est difficile à attaquer ; on ne lui connoît aucune intrigue, sans quoi on bloquerait ses amours, et chaque coup porteroit en plein dans son amour-propre.

— *By good!* c'est se donner beaucoup de peine pour un insignifiant damoiseau ; car, à vrai dire, je ne le crois point un Faublas ; il manque de *style* de point en point, et son éducation est à faire ; ce garçon ne sait pas même un mot d'anglois.

— Pardon, Jules, interrompit Édouard de

Servan, mais la vérité avant tout. Vous savez plus d'un mot d'anglois, vous : *horse*, *roasts-beef*, *fashionable*, *porter*, *Jockey's-club*, *steeple-chase*, *pastry-cook* et *goddam* sont des mots à vous connus; mais là se borne votre érudition. Je puis certifier que Raoul parle anglois comme Sheridan et Goldsmith.

— En vérité? J'en suis ravi et vous sais gré de me le dire : du reste je ne signalais là qu'une légère imperfection, sans préjudice de...

— Comment donc? Mais Raoul est un charmant enfant que j'aime de cœur, et dans tout ce que j'ai dit je n'ai pas prétendu lui faire le moindre tort dans l'opinion d'autrui.

— Moi, s'écria l'aide-de-camp, je ne souffrirois pas qu'il fût dénigré en ma présence, et la sévérité d'une affection loyale m'a seule arraché sur lui des vérités qui m'affligent.

— Sans doute; et moi, s'écria le banquier, je lui ai déjà dit en confidence tout ce qu'on

vient de répéter. Mais je l'aime et l'estime autant que vous.

Quand ce concert de louanges eut un peu diminué, le chef de division ajouta :

— C'est un homme franc, ouvert et audessus de la crainte. A-t-il caché sa pensée à Édouard, l'a-t-il en rien ménagé, a-t-il atténué ses torts? Heureux Servan, vous avez là un ami bien précieux, et sa rigueur fait l'éloge de votre bon caractère.

— C'est une justice à rendre à Édouard, il est patient ! s'écrièrent-ils tous à la fois.

Grâce à cette modulation ingénieuse, il redevint aisé de reprendre le premier thème sur Montigny. Après de longues médisances auxquelles Édouard prit dès lors une meilleure part, le banquier dandy annonça qu'il avoit une idée, et par cette déclaration il concentra l'attention de ses compagnons stupéfaits.

— Il est notoire, dit-il gravement, que la vie

de Montigny est sombre comme la nuit. Sa défiance, sa discrétion, son air avantageux et méprisant nous font injure. Prudent comme un lièvre, il ne donne sur lui nulle prise; on ne connoitra jamais, on n'a jamais connu un seul des objets de son attention; n'est-il pas vrai?

— Si fait, interrompit l'officier, on a prétendu qu'une amie d'enfance oubliée par lui durant dix années, retrouvée ensuite aussi belle que riche, et sortant du Sacré-Cœur, l'avoit visiblement occupé; en un mot (et ceci doit être indifférent à Édouard, puisqu'il repousse tout projet de mariage avec elle), que mademoiselle de Parçay...

— Absurde! interrompit Servan avec une certaine vivacité; les raisons les plus solides m'autorisent à vous certifier le contraire.

— A la bonne heure, repartit M. Lafare; je poursuis mon propos: il n'est pas d'autre moyen de pénétrer dans les secrets de Raoul, que de lui préparer ses intrigues. Je m'explique: il faut diriger son attention sur une

femme de qui nous serons à peu près sûrs, lui monter la tête, l'égarer tout à fait, et terminer la comédie par une légère mystification. Grâce à ce procédé, il deviendra plus humble, nous nous serons divertis; l'affaire étant connue, son crédit sera fortement ébranlé, et nous y gagnerons.

Ce dessein eut l'approbation de tous, hormis de Servan, qui leur dit : — Sur ma foi, vous jouez gros jeu. Raoul n'entend pas railerie, il se fâchera, et c'est un rude adversaire.

— Nous ne craignons personne, répliqua Champrôcé, et j'accepte la responsabilité.

— Reste à choisir la sirène qui le trompera, et ce ne peut être qu'une personne sur qui l'un de nous exerce un grand empire. Je ne vois guère, ajouta-t-il en ralentissant la parole, que la comtesse de Wilmoore.

— Mauvais, mauvais! s'écria Édouard de Servan; ce choix est détestable.

— Allons donc, Édouard ; vous défendez toujours le parti de Raoul, qui vous rudoie, qui vous traite comme un écolier ; vous êtes dupe de votre bonhomie. Ce choix est parfait, et vous ne pouvez vous y opposer, à moins que vous ne redoutiez le triomphe de Montigny. Quant aux effets de sa colère, vous n'êtes pas, je pense, assez timide pour...

— Assez ! Je ferai ce qu'il vous plaira.

— Surtout ayez garde de prévenir madame de Wilmoore de nos desseins, elle s'y refuseroit, sans nul doute. Il faut l'y engager peu à peu sans qu'elle les soupçonne, disposer sourdement les choses et les lui présenter quand il n'y aura plus à reculer. Édouard, vous avez de l'esprit, du tact surtout, un tact prodigieux ; enfin, vous pouvez diriger les batteries dans une place dont vous êtes maître.

— Quelle malicieuse pensée ! répondit Édouard avec discrétion, ravi de voir le public informé de son bonheur ; j'ignore, Lafare, ce que signifie cette parole, néanmoins reposez-

vous sur ma bonne volonté, j'agirai de mon mieux. Au revoir, messieurs, à bientôt!

— Quelle grue que cet Édouard! s'écria-t-on dès qu'il eut le talon tourné. Conçoit-on que madame de Wilmoore se soit affublée de cela?

L'entretien fut brisé par l'arrivée d'un nouveau venu.

— Bonsoir, Beaufort, lui dit-on; comment se porte Léda? la ferez-vous courir jeudi?

— Elle a eu un peu de colique, j'ai été très-inquiet.

— On assure qu'Anna Bolena est souffrante, est-il vrai?

— Non, Dieu merci, cette chère bête se porte à merveille.

— Madame de Beaufort est en bonne santé?

— Mais... je le pense; après cela, tu sais, les femmes...

— Et quelle nouve le?

— Nulle, sauf la prochaine soirée de madame de Wilmoore; vous y serez, je pense. Je viens de rencontrer Montigny avec le frère de la comtesse, lequel lui a fait promettre d'y assister.

— Bravo! Raoul sera forcé de lui rendre visite avant le jour de réception, observa Champrôsé; on diroit que Jupiter combat pour nous.

Ces mots échangés, nos *tigres* désertèrent le Jockey's-Club, et s'en furent, le long du boulevard, jusque sur le pas de la boutique de Tortoni pour y parler d'argent, se dandinant des épaules le long du chemin, fumant comme des tuyaux de poêle, regardant les femmes sous le nez, ferrailant l'atmosphère avec leurs cannes, crachant en l'air, parlant fort, se livrant, en un mot, à cette foule agréable de gentillesses cavalières qui sont la marque infailible d'une bonne race et d'une parfaite éducation.

II.

Rien n'est plus rare, en ce monde si admirablement nivelé depuis cinquante ans, qu'une femme que l'on puisse dévotement adorer et aux pieds de laquelle, comme à ceux d'une déesse antique, on puisse humblement fléchir les genoux. Les grandes dames d'autrefois, ces divinités placées sur un piédestal qu'on n'osoit escalader, sont une race éteinte ; il n'est plus d'encensoirs où le platonisme fasse fumer l'encens sur une flamme épurée, et les boudoirs, qui furent jadis des temples, sont détruits.

Dans notre société bourgeoise et sans hiérarchies, les fronts d'anges sont découronnés de leurs nimbes, la vie privée est sans voile, et les femmes n'ont gardé que l'empire des sens. On ne prise que la simplicité, le sans-façon, la familiarité, le confort, et l'argent qui le procure. Tout est réduit à raison; les dieux sont partis et les femmes avec eux. Il n'existe donc plus ni salons, ni grandes dames, ni belles manières, ni haute société, dans le sens réel et historique de ces mots.

Par suite de ces désordres dont ne sauroient trop gémir les romanciers, il nous est impossible de comparer madame de Wilmoore à une véritable comtesse du temps jadis, et pourtant elle étoit d'une origine à ne le céder à personne. Issue de l'antique maison de Lorraine, elle avoit donné la main, en 1829, à l'un des descendants des Cavaliers anglois qui, sous Louis XIV, ont accompagné en France le roi Jacques, et sont demeurés nos compatriotes.

Douée d'une sagacité profonde, la comtesse

Marie-Caroline de Wilmoore avoit apprécié de bonne heure l'esprit du siècle; loin de prétendre à rappeler aux autres et à elle-même des grandeurs évanouies, elle avoit cherché des grâces compatibles avec le goût de son temps; résignée sans humeur aux difficultés de son rôle, elle s'étoit résolue à régner dans ses petits états aussi bravement que possible, par les seules armes qu'elle pût encore invoquer, par ses charmes. Donc elle prenoit un soin merveilleux de sa beauté, habile à la mettre en valeur, à l'accroître même par une foule de combinaisons savantes, bien qu'elles semblassent les plus naturelles du monde.

D'abord, elle avoit la sagesse de se conserver dans l'inutilité absolue, quant aux soins du ménage; ayant judicieusement remarqué que, dans la nature, les objets les plus agréables à la vue n'ont pas d'autre fonction que celle de plaire, et que les roses et les œillets, plantes médiocrement utiles, charment les yeux et l'odorat bien plus que la pomme de terre, l'artichaut ou la bourrache, végétaux très-estimables. De plus, elle s'étoit aperçue que

tout labeur, quelque facile qu'il soit, enlaidit les formes, et elle s'abstenoit même des petits ouvrages féminins avec un stoïcisme digne de Caton.

Aussi jamais ne la vit-on peindre des fleurs, ou broder, travail qui rougit les yeux et condamne les lèvres à une moue perpétuelle causée par l'excès de la préoccupation. Elle avoit de bonne heure abandonné le piano, qui grossit les mains, gâte les ongles et met en relief les muscles de l'avant-bras. Par des motifs analogues, elle avoit renoncé à chanter, bien qu'elle eût une voix superbe; mais cet exercice est l'occasion d'une foule de grimaces, il tirait les muscles du cou, montre au public l'intérieur de la bouche jusqu'aux amygdales; et la musique d'aujourd'hui est si hérissée de croches et de fioritures chromatiques, qu'une femme qui, dans un salon, se livre aux convulsions de la mélodie, seroit facilement prise par un sourd pour une infortunée qui se gargarise avec de l'huile bouillante. Madame de Wilmoore avoit rejeté loin d'elle ces aimables horreurs.

Blonde, avec des yeux bleus, d'une taille élancée sans être trop mince, elle conservoit sans efforts une tenue noble et facile; sa beauté avoit un si adorable caractère de placidité qu'il sembloit que le souffle du vent, n'osant s'abattre sur elle, expiroit à ses pieds. Le rire éclatant qui sillonne les joues de trois arcs de cercle, qui évase les narines et rapetisse les yeux, lui étoit inconnu; la surprise ne barroit pas son front de rides horizontales, parce que cette sensation ne l'induisoit jamais à écarquiller les paupières. En général, elle n'étoit point tournée aux émotions vives qui contractent le visage; sa belle tête, admirablement attachée au buste par un cou digne de la Vénus de Milo, se balançoit avec la majestueuse lenteur de celle du cygne, et jamais, par un indiscret mouvement, la belle Caroline ne permettoit à ses clavicules de soulever le blanc manteau de satin sous lequel on les devoit à peine. Sa carnation étoit si neigeuse et à la fois si chatoyante, que l'on eût pensé faire évanouir d'un souffle cette forme légère; pourtant, ce beau corps avoit

la fermeté du marbre de Paros, dont il avoit la couleur.

Madame de Wilmoore pousoit parfois l'intelligence jusqu'à s'interdire certaines saillies spirituelles trop étincelantes, de peur de troubler la tranquille harmonie qui charmoit en elle. Calme et sereine, simple avec dignité, d'une beauté fine et profonde, cette déesse antique eût été trop accomplie pour qu'on osât l'aimer, sans une circonstance qui contraignoit les admirateurs de se souvenir qu'elle étoit mortelle. La comtesse avoit une petite fille de cinq ans qui lui ressembloit d'une manière surprenante. Comme cette enfant reproduisoit déjà les allures, le caractère de madame de Wilmoore, on entouroit promptement cette dernière d'une affection tendre et sérieuse; car en la revoyant dans sa fille, on pensoit avoir adoré la mère dès son enfance, et une illusion de cœur ajoutoit les souvenirs du passé à l'émotion présente.

Quant à ses religions, la comtesse étoit pieuse comme la plupart des merveilles de

beauté; elle adoroit son miroir avec une louable dévotion. Qu'y faire? Objet elle-même d'un culte assidu, cette divinité croyoit en elle; ses principes en fait de morale, sa conduite, il faut l'avouer...

Procédons avec ordre: M. le comte de Wilmoore n'engageoit pas aux mêmes devoirs qu'un autre mari; ce n'étoit pas un homme. Pourquoi, dira-t-on, l'avoit-elle pris? Mais une fille *ne prend pas*, elle se laisse donner, et si le sort la jette à un butor, elle n'en peut mais. Vieux, sot, grossier, lourd, honteusement laid, ridicule et désagréable, M. de Wilmoore abandonnoit son ménage, pour courir de basses fortunes assez coûteuses. Son ton se ressentait de ces fréquentations, et l'air hautain et vulgaire, plat et prétentieux de ce rejeton dégénéré, excitoit les risées. Dépourvu de tact, il faisoit rougir sa femme par des propos d'une maladresse incroyable. C'est ainsi que, d'une voix bruyante, il s'écrioit devant vingt personnes, en parlant du bal de la veille: — Oh! nous nous sommes amusés, amusés!... Caroline a sauté toute la nuit

comme Auriol avec ce diable de Servan ; ils ont dansé dix fois ensemble. Nous voilà compromis, et ma foi, comme dit Arnal, je ne sais plus trop ce que je suis. .

Là-dessus, éclats d'un gros rire se prolongeant au milieu de la foule embarrassée.

A une telle femme un amant d'une valeur aussi pauvre qu'Édouard de Servan, de qui la médiocrité nous est connue, c'est là une bizarrerie inexplicable. Édouard, à vrai dire, est un garçon superbe, mais d'une sottise!... Enfin, ces sortes d'inconvenances sont le privilège des femmes distinguées, qui seules peuvent se les permettre ; c'est même presque une marque de l'esprit transcendant de cette dame que le choix d'un homme aussi stupide.

Comme la comtesse de Wilmoore chérissait le repos avant tout, sa liaison avec Édouard de Servan ne lui sembloit pas trop ennuyeuse. Elle trouvoit en lui l'intimité d'une personne en rapport d'âge avec elle-même, d'une personne avec qui elle pouvoit

en user sans gêne comme sans fatigue , grâce à une incontestable supériorité d'esprit. Servan avoit en outre une fort belle mine , il ornoit un quadrille , valsoit sans fléchir les jambes , sans se dandiner des épaules , et sans donner des secousses avec le bras droit. De plus , les femmes lui faisoient force coquette-ries , et l'amour-propre flatté , quand il s'ajoute à un caprice , le fortifie beaucoup. Il est à remarquer néanmoins que cette aventure n'avoit pas détourné un seul jour la comtesse de son goût pour les plaisirs bruyants. Cette intimité n'étoit pas ignorée ; la discrétion de l'amant avoit pris soin d'éclairer le public. Montigny étoit le seul , ou à peu près , qui l'ignorât ; ses relations avec Édouard avoient , comme on l'a vu , cessé depuis long-temps ; d'ailleurs il étoit peu enclin à s'entremettre de la chronique scandaleuse et en général des affaires d'autrui. Les gens discrets sont rarement curieux , les curieux sont toujours indiscrets ; et le confident qu'il faut choisir est celui qui refuse de l'être.

La première visite que rendit Raoul à ma-

dame de Wilmoore, après l'entretien du Jockey's-Club, la surprit et la charma comme un incident imprévu. Caroline montra cette humeur courtoise et engageante que prodiguent les maîtresses de maison aux infidèles qui les ont délaissées. Sa gentillesse plut à Montigny. Un rayon de soleil perçoit, ce jour-là, l'azur des rideaux et rioit dans le boudoir de la comtesse ; on fut très-gai. Nos deux causeurs, ravis de s'être mutuellement désennuyés, en conçurent l'un pour l'autre une reconnoissance véritable, et, sans nulle préméditation, Raoul trouva moyen de revenir bientôt. A sa vue, nouvelle joie de la comtesse ; mais voici bien une autre affaire.

Par une de ces transitions soudaines, familières aux gens nerveux, notre héros, ce jour-là, se trouvoit dominé par des lubies sombres jusqu'à la mélancolie ; son visage étoit grave, son air froid et dédaigneux, sa parole à la fois émue et railleuse avec amertume. Ce rôle, au surplus, convenoit à merveille à son physique. La comtesse fut étonnée ; c'est déjà beaucoup. Sa curiosité fut irritée ; elle étudia

Raoul avec intérêt, et c'est là un progrès immense. Puis elle le trouva malheureux, et eut l'obligeance d'accorder à sa sensibilité les honneurs de cette tristesse.

Raoul, par les inégalités de son caractère, indépendantes de sa volonté, par la sauvagerie de ses manières, par sa facilité à provoquer dans le tête-à-tête le ton de l'intimité qu'il n'a jamais en public, par l'attrait, enfin, d'une foule de contrastes bizarres, a le privilège de rendre, en peu de temps, les gens occupés de sa personne; il abonde en atomes crochus. Son imagination est si mobile et si vive, que, se mettant en une minute au courant des idées des gens, il les partage, les développe comme siennes, y croit pour l'instant, devine celles qui s'y rattachent, et les exprime avec onction. Heureuse de se voir si bien entendue, de rencontrer une âme sœur de la sienne, une femme se dit volontiers, après l'avoir écouté; — J'étois faite pour vivre avec lui.

Ces séductions naturelles furent développées dans cette circonstance; on devint amis,

regrettant de ne pas s'être mutuellement devinés plus tôt; et sans arrière-pensée d'amour, on fut néanmoins l'un pour l'autre *quelque chose*, tant l'esprit, le cœur et l'imagination trottent libres et rapides chez les gens absolument désœuvrés, et rapprochés par la commune occupation de ne rien faire. Tout auroit pu en demeurer là, si Édouard, pressé par ses amis, ne fût venu poursuivre ses projets de mystification, et s'il n'eût jeté dans la balance le poids de sa malice.

Un jour que la comtesse se sentoit disposée à recevoir Raoul, elle entendit sonner à la porte : ce coup de sonnette la rendit assez joyeuse ; jetant un coup d'œil rapide sur une glace, elle vérifia sa toilette et attendit en souriant qu'on annonçât. C'étoit Édouard, et sa vue la rendit sérieuse à l'instant. Cette visite lui plaisoit d'ordinaire, mais elle fut forcée de reconnoître qu'elle ne la préféroit pas à toute autre. Cette légère déception irrita un peu la comtesse, qui n'avoit pas l'habitude des contrariétés. — Je ne vous attendois pas, murmura-t-elle.

— Tant mieux, rien n'est plus agréable que les surprises. Avez-vous eu beaucoup de monde hier?

— Personne, sauf monsieur de Montigny.

— En vérité? Quel sournois! Je le quitte à l'instant, et il ne m'en a rien dit. Imaginez-vous, ma chère belle, que Raoul est le plus ténébreux des hommes; on ne sait rien de ses actions et, par système apparemment, il tient cachés ses moindres faits et gestes.

— Bon moyen d'éviter les interprétations perfides.

— Et d'y donner lieu. On vient voir une jolie femme, on en fait un mystère, et ceux qui l'ont pénétré cherchent le motif du secret. C'est un genre d'indiscrétion raffinée.

— Je préfère cette manière à l'autre.

— Du reste, Montigny est un original, toute sa vie est énigmatique; il n'a pas su

se créer des amis et il se donne à notre égard des airs de supériorité...

— Très-impertinents, je n'en doute pas.

Les femmes en général ont en estime ceux qui se maintiennent avec fierté et retenue isolés des autres hommes.

— Vous n'en conviendrez pas ; mais si je gageois cent louis qu'il vous fait la cour, ce seroit profit assuré : il courtise le genre féminin tout entier.

— Il a bien raison de faire mystère de ses plus innocentes démarches. Voyez que d'inductions vous tirez d'une simple visite...

— Les vrais conquérants rêvent toujours des conquêtes ; de leur part on a le droit de s'attendre à tout.

— Monsieur de Montigny a donc l'honneur d'avoir compromis bien du monde ?

— D'avoir séduit, voilà tout ; mais on ne

cite pas un seul nom et on le juge... à vue de nez. Il fait l'amour en coupe-jarret, dans les ténèbres.

— Vous en faites un magnifique éloge.

— Don Juan près de lui n'est qu'un éco-lier. Les femmes en raffolent, elles ne parlent que de lui, ce qui finit par être monotone ; enfin, s'il n'en affiche aucune, c'est qu'elles se compromettent toutes avec lui et forment une compagnie d'assurances mutuelles, où la masse répare les pertes des individus. Pour moi, si j'étais femme, je n'aimerois point la fleur des pois, mon cœur ne se mettroit pas à la file des moutons de Panurge, et il me répugneroit d'encenser de la sorte un homme honoré du suffrage universel.

— Vous, Édouard ; laissez donc. Si je m'avisais de porter une robe bouton d'or, avec un schall rouge, ou d'être seulement mise au goût d'hier, votre passion n'y résisteroit pas.

— Qu'en sais-je ? vous proposez des épreuves

impossibles. Si je vous priois de vous affubler de la sorte, votre amour me feroit-il ce sacrifice ?

— Oui, mais je vous défie de me le demander. L'amour-propre est tout dans vos affections, messieurs.

— Je vous jure, Caroline, que jusqu'ici vous êtes ma seule gloire. L'entrée de mon cœur n'est point large, les sentiments y entrent avec peine et n'en peuvent ressortir sans qu'il soit brisé.

— Cette description de votre cœur ressemble, à s'y méprendre, à celle d'une tirelire.

— Pourquoi plaisanter sur un sujet aussi sérieux ?

— Pourquoi parler en phrases de romans ? Laissons le pathos aux hommes de finances et la sensiblerie aux gens de loi.

— Vous êtes charmante aujourd'hui.

— Aujourd'hui est aimable. Cependant, monsieur, je suis fatiguée, j'ai passé une nuit affreuse et la migraine m'accable.

Mais Édouard n'en tint pas compte, et comme il étoit au bout de son esprit, comme la conversation mal engagée ne facilitoit pas l'exécution de ses desseins à l'égard de Montigny, comme il ne savoit à quoi occuper son désœuvrement, Édouard devint caressant et gracieux. Nonchalamment accueilli, il crut galant de faire l'empressé. La comtesse se délivra enfin de sa bourgeoise ardeur, et quand Édouard l'eut quittée, elle demeura appesantie par une somnolence désagréable. Vulgaire dans ses façons, dans ses discours, Édouard s'étoit comporté comme un sot, et la comtesse pensa qu'il mériterait d'être traité comme tel.

Durant cette entrevue, Servan avoit compromis sa position par des maladresses signalées. La fierté, les airs de supériorité qu'il avoit reconnus en Montigny, avoient posé ce dernier hors ligne d'une façon noble et respectable.

Par un sentiment naturel d'amour-propre, madame de Wilmoore se reprochoit d'avoir un amant qu'un autre homme regardât comme au-dessous de lui. La discrétion profonde de Raoul avoit paru le signe d'une très-bonne éducation ; son naturel peu communicatif, la marque d'une pensée haute et puissante qui craint de se répandre devant des sots. Elle songea que Montigny dédaignoit un monde inintelligent, et la crainte d'être par lui confondue dans ce mépris lui fit souhaiter d'apprécier ce jeune homme à sa valeur. Un tel souhait, une semblable crainte en disent plus qu'ils ne croient en dire. Il entroit dans ces méditations une curiosité très-vive, et c'est là le plus vigoureux auxiliaire de l'amour.

Puis, avec ses diatribes sur les succès prodigieux, sur les bonnes fortunes sans nombre de son ami, Édouard l'avoit, à son insu, très-bien servi. Ce genre de médisance n'agit guère autrement. La comtesse regretta d'avoir jusque-là fermé les yeux à cette vive lumière, à ce mérite si bien apprécié. On se laisse volontiers glisser à l'amour d'un homme dont le

mérite éclate célébré partout ; car ce mérite même semble une excuse ; l'admiration générale vous encourage , et comme l'orgueil a grande part à nos sentiments , on a d'avance la certitude que le choix sera applaudi et la faute atténuée , puisque de notoriété publique le séducteur est irrésistible . Confisquer un héros disputé par les plus belles n'est pas une gloire médiocre ; cette idée flatte les grandes âmes par l'appât du difficile , et caresse les inclinations féminines , en leur laissant entrevoir les jalousies qu'elles vont créer , les pleurs qu'elles feront répandre .

Avoit-elle fait ces réflexions , la belle comtesse ? Non sans doute ; elle ne songeoit pas à mal . Si l'on voyoit l'amour d'aussi loin , on éviteroit sa flèche . Mais on a le sentiment des choses avant d'y penser , et sans calcul ni projet , Caroline avoit pour Montigny une haute estime .

Par suite de ces raisonnements , quand Édouard , qu'elle aimoit de caprice , avoit célébré la fidélité de son cœur , et la fraîcheur de

son âme au début de la galanterie, la comtesse n'avoit pu s'empêcher de se dire : — Serois-je la seule qui l'ait remarqué ?

Elle douta de son bon goût. Une passion profonde auroit des imaginations tout opposées et eût pris cet aveu par le côté pastoral ; mais le monde est la bergerie des loups ; gare à qui s'avise d'y bêler ! Madame de Wilmoore ignoroit encore les passions. Elle avoit accepté l'hommage d'Édouard pour ne pas se singulariser, parce qu'il étoit d'une tournure agréable et beau danseur. Les gens bien élevés savent s'ennuyer à merveille, l'habitude le lui fit trouver passable. Peu sensuelle, ne connoissant l'amour que par ouï-dire, n'osant le nier à l'étourdie, et désireuse de savoir à quoi s'en tenir, elle poursuivoit naïvement l'inconnu, et luttoit, incessamment déçue, contre un affligeant scepticisme.

Considérant tous les hommes comme égaux entre eux sous le rapport des qualités du cœur, elle n'avoit jusqu'ici cherché aucune comparaison entre l'amour d'Édouard et une passion

idéale ; depuis quelques jours seulement, elle soupçonnoit des émotions plus vives et plus relevées. Édouard n'étoit plus même une idole d'argile, c'étoit la dernière poupée de cette jeune femme, le dernier jouet de son enfance intellectuelle, et bientôt elle le devoit briser.

Un tel mouvement, sans doute, étoit préparé de longue date ; mais Raoul avoit été l'occasion, la cause déterminante de cette réaction, sans soupçonner son influence, que ressentoit déjà madame de Wilmoore avant même de l'aimer, avant même de penser beaucoup à lui. C'est ainsi qu'avant de se manifester, l'amour s'élabore d'une façon souterraine, semblable à une graine qui se gonfle, jette ses racines et travaille long-temps au fond du sol avant que d'en percer la surface et de verdir au soleil.

Ses liens ne pouvoient, du reste, être déliés sans efforts. Malgré le prosaïsme des apparences, Édouard étoit fortement dominé par la passion qu'il exprimait si mal ; il n'avoit pas le courage de se séparer d'elle, et c'est à cause

de madame de Wilmoore qu'il repoussoit le mariage projeté par sa famille avec mademoiselle de Parçay. Mais comme ses parents le savoient foible, soumis, et d'ailleurs ignoroient cette liaison, ils avoient, sans trop se soucier de son opposition, conclu l'affaire, ou à peu près, et le bruit s'en étoit déjà répandu. Par suite d'une délicatesse facile à concevoir, Caroline n'avoit jamais hasardé devant son amant une seule parole sur ce projet; elle avoit même éloigné toute allusion à cette matière, et Servan, devinant son intention, s'étoit abstenu d'y contrevenir. Ce silence lui étoit favorable. Comme tous les gens foibles, il doutoit de lui-même au milieu de ses plus énergiques résolutions, et de peur de ne les pas tenir, il préféroit de ne point s'engager.

La fortune, depuis quelques jours, s'obstinoit à sa poursuite et ne négligeoit aucune occasion de lui nuire. La duchesse de P... qui, malgré son tabouret, étoit la plus sotté, la plus inconsiderée des parvenues, faisoit les honneurs d'un salon très-ennuyeux. Comme le duc possédoit une grande influence et

que sa présence attiroit la foule, madam de Wilmoore désiroit avoir ce couple à la fête splendide qu'elle donnoit chaque été. Elle choissoit cette saison pour tirer un glorieux parti de la disposition intérieure de son hôtel, propre à rehausser la magnificence d'un bal au mois de juin et à lui prêter un aspect féerique. Dans le but de conquérir ce duc et sa femme, la comtesse alla passer la soirée chez eux.

A l'heure de son arrivée, la réunion étoit assez nombreuse pour qu'il se fût établi divers foyers de conversation. La plupart des fauteuils étoient occupés, on ne pouvoit choisir sa place, et la comtesse fut installée, par la dame du logis, avec une adresse louable, juste à côté de mademoiselle de Parçay, la fiancée de son amant. Bien qu'elle fût peu attachée à Édouard, la comtesse de Wilmoore, ne s'empressant guère de desserrer les lèvres, eut tout le loisir d'examiner Raoul, d'admirer sa belle tenue et sa bonne mine au milieu d'un cercle d'hommes laids et négligés à faire peur, comme il s'en rencontre en majorité dans tous les

salons. Mademoiselle Hermance, sans s'apercevoir de la préoccupation de sa voisine, tenoit les yeux dirigés vers le même endroit que la comtesse, puis, de temps en temps, jetoit un sourire à son père qui l'avoit amenée (le général de Parçay étoit veuf et adoroit cette fille unique à qui il obéissoit en tout depuis sa sortie du Sacré-Cœur).

La carnation de cette charmante personne avoit plus d'éclat, plus de richesse de ton que de blancheur, cependant la peau étoit d'une finesse merveilleuse, tendue par un embonpoint suffisant uni à des formes fort délicates. La lèvre supérieure, galamment retroussée, étoit assombrie par un duvet très-fin, très-soyeux, mais d'un pur ébène; les dents étoient courtes et séparées l'une de l'autre; l'oreille petite, le cou très-mince, les hanches splendidement arrondies, le pied mignon et la main aussi, avec des doigts en fuseaux et des fossettes sur les dernières phalanges, comme en ont certains portraits d'Andalouses peints par Murillo, et comme on en voit aussi aux blondes Vénitiennes du Titien. En somme, Hermance

de Parçay étoit une créature délicieuse, d'une beauté rare et dont l'aspect causoit des frissons involontaires. A voir ces deux femmes également célestes et si différentes, on demeurait surpris de la puissance de la nature capable de créer deux merveilles aussi parfaites. Montigny vint saluer madame de Wilmoore d'un air grave, modeste, point familier, comme s'il l'eût à peine connue, et cette réserve plut à la comtesse, qui ne put s'empêcher de comparer ces manières respectueuses au genre presque marital de M. de Servan.

Soit que Raoul eût ou non déjà salué mademoiselle Hermance, il ne lui parla point. Une chaise étoit vacante à la droite de madame de Wilmoore, elle y jeta un coup d'œil furtif, et Raoul, qui l'avoit bien entendue, s'y assit tout en causant, sans paroître l'avoir comprise, en homme bien élevé qu'il étoit. Rien ne fut perdu pour la belle Caroline ; elle lui sut gré de tout. Raoul discouroit avec elle, élevant assez la voix pour être entendu d'Hermance, qui tournoit la tête d'un autre côté, comme sérieusement occupée ailleurs.

La duchesse de P..., lasse de voltiger çà et là, vint se placer debout devant eux un instant, et sa toilette leur fit pressentir les sottises qu'elle alloit dire. Le turban rouge et jonquille dont son visage cuivreux étoit encadré, ainsi que sa robe de velours gros vert, constituoient une harmonie étrange ; son origine, son jugement, son esprit, l'histoire entière de sa vie de parvenue, étoient là ; cette dame étoit, comme le portrait de la reine Pedauque, vêtue de son écusson. Après quelques compliments admirables, cette folle, accoutumée à déraisonner, se mit tout haut à féliciter Hermance sur son prochain mariage, non officiel encore et qui n'étoit qu'un bruit vague. Un tel sujet parut embarrasser cette jeune personne ; elle balbutia deux ou trois mots, et Raoul se mordit un peu les lèvres jusqu'au sang. La comtesse s'empressa de prendre, sur un plateau, un quartier d'orange glacée, ce qui est une occupation d'importance et donne lieu d'employer son mouchoir, d'ôter, de remettre ses gants, et de se livrer, pour le salut d'une toilette, à toutes les précautions nécessitées par un bonbon dangereux.

Mais, quand elle avoit trouvé un texte fécond et *convenable*, la duchesse n'avoit garde de s'en départir ; on eût mangé toutes les pommes d'or des Hespérides avant qu'elle le laissât inépuisé. Après une foule de louanges des grâces d'Hermance, de commentaires sur le bonheur du futur et sur l'envie dont il devoit être l'objet, elle interpella Raoul, sous prétexte d'animer l'entretien, et le somma de répondre. Il répondit que les heureux feroient toujours des jaloux ; mais qu'il se falloit faire une raison et que, puisque les choses étoient conclues et sans remède, ceux qu'elles chagrinoient devoient s'y résigner... et se taire.

— Ah ! certes, voilà des sentiments vertueux, s'écria la duchesse ; mais pensez-vous être aussi sage que vous le dites ?

— Sans doute, répondit Hermance prévenant Raoul, et chacun pensera de même. Si les idées sur lesquelles nous discourons se réalisent jamais, personne, il me semble, n'en sera désespéré, et grâce à Dieu, je n'aurai pas le triste avantage de causer plus de regrets que je n'en mérite.

Toujours muette, la comtesse jeta un regard furtif sur ces deux jeunes gens ; elle étoit en bonne situation pour observer, ne parlant pas et se trouvant dans l'ombre.

— Il est des circonstances, murmura Montigny, où l'on seroit insensé de témoigner de ses chagrins à propos d'un rival favorisé ; c'est quand personne ne les partage.

— On ne sait pas toujours la vérité à cet égard.

— Supposez, madame, une jeune personne, libre dans son choix, chérie de parents incapables de lui faire violence et venant à se marier... Il est clair que le candidat élu n'est point imposé par le pouvoir et que les autres n'ont aucune espérance, aucune consolation à faire valoir.

— Ce sont là des accidents que je n'aurai pas à déplorer, repartit Hermance en riant, nous n'avons à statuer que sur une seule candidature.

— Ah ! murmura Montigny sur le même ton de légèreté ; tel n'ose se mettre sur les rangs, quelquefois...

— Qui se soucie médiocrement de réussir, monsieur Raoul n'en doute pas ; quelque envie qu'il ait de se divertir à m'alarmer sur le sort d'une victime silencieuse, je ne serai point assez vaine pour m'y laisser prendre.

Pendant ce colloque, madame de Wilmoore s'étoit étonnée de l'aisance avec laquelle mademoiselle de Parçay avoit soutenu cette petite lutte ; mais quand elle l'entendit appeler Montigny monsieur Raoul tout court, elle demeura des plus interdites. La duchesse, cependant, tenoit à approfondir la question, et passant gravement aux exemples :

— Ma belle enfant, dit-elle à Hermance, il est des gens timides à l'excès. Lors de mon mariage, je pensois comme vous ; mais, six ans plus tard, un jeune homme m'avoua des sentiments très-anciens qu'il n'avoit jamais osé exprimer plus tôt ; je ne l'avois pas deviné, néanmoins, c'étoit un ami d'enfance.

Ici la duchesse exhala un quart de soupir et fit le moulinet avec son éventail.

— Un ami d'enfance... répéta mademoiselle de Parçay en lançant sur Montigny un coup d'œil timide qui la fit rougir.

— Ah ! s'écria Raoul, ayez une gaieté un peu amère, les affections de l'enfance se dissipent comme la fumée, les séductions du monde les font pâlir bien vite.

— J'avois toujours ouï dire, interrompit la comtesse de Wilmoore avec une feinte naïveté, que ces sortes d'inclinations ne peuvent être durables, que l'habitude les émousse, leur ôte le piquant de l'inconnu et les réduit à des amitiés fraternelles.

— Ceci, madame, ne doit être vrai que pour des esprits futiles, pour des imaginations follement curieuses et pour des cœurs incapables d'un sentiment sérieux.

— Malgré ces théories sévères, ajouta Her-

mance craignant peut-être d'en avoir déjà trop dit, je partage l'opinion de madame de Wilmoore, me sentant indigne de m'élever aux pastorales de Virginie, ce qui seroit dangereux, vu la rareté des Paul.

Profitant d'un instant de répit, la comtesse de Wilmoore pria Raoul, d'un ton sec, d'appeler son mari, et ce dernier s'étant présenté, elle prit son bras et se fit conduire sur un balcon pour y respirer plus à l'aise, étant, disoit-elle, suffoquée par le défaut d'air. Elle étouffoit en réalité, mais de dépit, ce qui n'est pas toujours une preuve d'amour ; Hermance lui sembloit une coquette et Raoul un impertinent. Cette circonstance causa dans son cœur des révolutions étranges ; à dater de cette minute, elle fut occupée de ce jeune homme, et le sentiment qu'il lui inspiroit entra dans son âme sous le déguisement de la haine.

Édouard de Servan venoit de faire son entrée, et du fond d'une salle de jeu il avoit découvert Raoul, assis près de Caroline. Cet aspect l'avoit mis en alarme. Ses bons amis

l'avoient submergé, ce jour-là, d'un vin qui lui avoit assombri les idées : en pareil cas, Édouard étoit un Othello. Aigri par cette disposition, troublé par la vue de Raoul, dominé par l'influence de ses compagnons qui lui avoient, pour mieux assurer leur dessein de mystifier Montigny, monté la tête toute la soirée, Édouard crut qu'il falloit, à tout prix, ruiner à l'instant ce rival dans l'esprit de la comtesse, ou que la partie étoit perdue pour tous et sa maîtresse pour lui. Il accepta cette idée comme un éclair de génie, et, convaincu de l'excellence de tous les moyens pour réussir à conserver le cœur d'une femme aimée, il s'avança résolu.

Hermance lui fit mille grâces, espérant peut-être de rendre Montigny jaloux. Par la même raison, Caroline accueillit son amant avec une préférence marquée ; mais ces démonstrations n'éclaircissent pas l'âme de Servan. Son idée étoit fixe. Par malheur, il étoit lourd d'esprit plus encore que de coutume, et il ne trouva rien de mieux dans sa cervelle, que de faire observer à la comtesse que Montigny avoit l'air fort occupé d'elle.

— Qu'importent monsieur de Montigny et les autres papillons qui , comme lui , courtisent tout le monde et jusqu'à des pensionnaires ! Grâce au ciel , leurs étourderies ne tirent pas à conséquence , et des enfants pourroient seuls les prendre au sérieux.

Ravi de la voir en ces dispositions, Édouard s'efforça d'en profiter et d'achever l'œuvre d'un seul coup. Il avoit souvent vu représenter *Il Barbieri* aux Bouffes, et l'air *Della Calunnia* bourdonnoit dans sa mémoire.

— Ainsi , reprit-il , tout porte à croire que son amour-propre sera battu dans cette circonstance , il ne s'en relèvera jamais !

— Qu'est-ce à dire ?

— Oui , son honneur est engagé , et son mérite est si transcendant , qu'aujourd'hui les avis étoient partagés sur l'issue probable d'une épreuve qui... Quant à moi , j'étois pleinement rassuré.

— Quoi, l'on ose penser !.. se seroit-il permis ?.....

— Lui ? je ne le crois pas, c'est la discrétion même : d'autres y ont songé à sa place. C'est une affaire conclue, sans lui je n'en doute point ; mais enfin il y est, par le fait, engagé d'honneur... et vous par conséquent.

— Ceci est abominable ! s'écria la comtesse, démêlant la vérité à travers ce galimatias.

— Voilà comme vous étiez tous deux, sans le savoir, victimes de l'humaine perversité : innocents l'un et l'autre, car le hasard seul vous a rapprochés, et Raoul, je n'en doute pas, est plus candide, plus naïf, plus pur qu'un agneau.

— C'est assez, mon cher Édouard ; je sais qu'en penser.

— Diantre ! pensa ce dernier, il étoit temps.

Il ajouta tout haut :

— La partie sera sanglante pour qui la perdra.

La comtesse de Wilmoore erra une minute encore çà et là, traitant avec une froideur dédaigneuse M. de Montigny, et affectant de se complaire avec son rival. Hermance, au second plan, agissoit de même, et quand il passoit près d'elles Raoul se disoit tristement :

— Suis-je assez abandonné ! Nulle affection, nulle sympathie pour moi. Voici deux adorables femmes qui m'accablent d'un dédain superbe, et le tout pour se disputer les sourires de ce nigaud d'Édouard.

— Cette pauvre Caroline m'adore plus que jamais, redisoit celui-ci à l'oreille d'un de ses nombreux confidants.

— C'est au mieux ; mais que ferez-vous de l'autre, de la future ?

— Je la plaindrai du fond de l'âme, mais on ne peut suffire à tout... ni à toutes.

Aux yeux du public, Édouard fut le roi de la soirée ; il descendit radieux avec monsieur

et madame de Wilmoore ; et Caroline, en montant dans sa voiture, songeant avec colère à Raoul de Montigny, grommeloit entre ses dents :

— Je me vengerai !

III.

On reconnoitra facilement que le président de Servan , déplacé dans notre siècle indépendant et lumineux , étoit bien inférieur sur tous les points à monsieur son fils. L'austérité du vieux magistrat sentoit le jansénisme ; sa tenue noire et sévère , ses pratiques pieuses , son caractère silencieux convenoient à un solitaire de Port-Royal , et les cheveux blancs qui ruisseloient sur le collet de son habit eussent fait honneur au grand Arnaud et aux

plus érudits de ses frères. Son air de deuil et de résignation lui donnoit une tournure qui tenoit du martyr et du fossoyeur ; ces traits combinés constituent un physique un peu janséniste.

C'étoit l'heure du déjeuner : assis en face de son père, Édouard, tout en mangeant avec une ardeur pantagruélique, jetoit sur le repas du président des regards de compassion. Ce dernier prenoit régulièrement, chaque matin, une réfection microscopique, suivie d'une tasse de thé, déjeuner qui sembloit, au fils, plus janséniste que tout le reste.

Madame de Servan n'étoit guère moins sobre ; mais son beau-fils avoit ses raisons pour ne la point soupçonner d'ascétisme, et pour la croire incapable de nier l'existence des cinq propositions. Son chaste époux haïssoit les arts et tous les plaisirs comme autant d'inventions diaboliques. Le jour dont il est ici question, il ne causoit guère et sembloit soucieux, car il étoit mécontent d'Édouard,

et la timidité lui rendoit les gronderies pénibles. Enfin, pressé par le devoir paternel, il engagea la conversation en demandant négligemment à Édouard le sujet actuel de ses occupations.

— Je surveille en ce moment, répondit-il sans hésiter, la façon d'un habit *pain-brûlé*, doublé aux revers de satin broché noir sur noir. Cela sera galant, je pense, et convenable pour le bal de madame de Wilmoore.

A cette réponse, madame de Servan prit la fuite, et son mari, cloué sur sa chaise par la dignité paternelle, exhala un soupir à mettre en joie vingt molinistes ; ensuite il but un effroyable verre d'eau claire, et, toussant comme un prédicateur, il commença une longue moralité à propos de la philosophie moderne, résumée tout entière dans la réponse de son héritier, au sujet des étourderies de la jeunesse du siècle, des orages dont l'avenir est assombri, de l'impiété et de la fainéantise. La matière étoit superbe, elle ennuya mortellement l'auditoire du président : nous la suppri-

mons de peur de produire sur le nôtre un effet analogue.

Ce qui indisposoit davantage M. de Servan contre son fils, c'étoit moins encore la futilité de ses occupations que ses projets. Bien qu'il ignorât les relations intimes d'Édouard avec la comtesse, il n'aimoit point à lui voir fréquenter cette maison, et l'idée qu'il pouvoit y rencontrer Raoul le remplissoit d'inquiétude.

— Je crains, lui dit-il, que tu n'aies revu ce monsieur de Montigny ; car depuis huit jours tu affectes une fâcheuse obstination à lutter contre mon désir de te marier : que pensera mademoiselle Hermance ? Une charmante personne, décente, bien élevée, point bel-esprit, qui de ton propre aveu te trouve charmant... Elle a bien de la bonté. Ta conduite est impolie, inexplicable, et il faut que tu sois endoctriné par des conseils pernicieux. Je tenois déjà ce Montigny pour un matérialiste plus encroûté que Locke ou Spinoza ; mais aujourd'hui, vois-tu, je le soupçonne de saint-simonisme ou même

d'utopie phalanstérienne. C'est un homme dont il faut s'abstenir.

— Sur l'honneur, mon père, les théories de Raoul, à la nouvelle de ce mariage, se sont bornées à des éclats de rire. Est-il donc obligatoire de se marier ? est-ce un crime que de rester garçon ? la morale chrétienne ne dit-elle pas que l'état de chasteté est le plus agréable à Dieu ?... Il est vrai qu'il seroit fâcheux que chacun lui voulût plaire de cette façon ; mais le péril n'est pas pressant.

— Voilà de sages institutions sottement parodiées, et votre maître en folie trempe ses raisonnements dans la fange de monsieur de Voltaire ; vous pouvez le lui dire en mon nom... bien qu'avec les égards convenables. On n'est point dupe de ces plaidoiries fondées sur le paradoxe, et l'on sait où prendre pour y répondre.

— Mais, mon père, il est singulier qu'on veuille contraindre les inclinations d'un homme, tandis qu'une femme, mademoiselle de

Parçay, est laissée par son père dans une liberté absolue sur ces matières.

—Puisque le choix de cette jeune personne vous est favorable, la critique de la confiance de monsieur de Parçay me paroît toute faite.

— Mille grâces de votre bonté. Je ne me sens pas encore la force de caractère requise en mariage, et si pour ne point vous brouiller avec monsieur de Parçay je vous laisse préparer le flambeau, en revanche je n'ai pas encore le courage de l'allumer. Plus tard, à la bonne heure. Quand il en sera saison. certes, mademoiselle Hermance est, de toutes les femmes, celle que je préférerai; je serois désolé qu'ou me l'enlevât, je la tiens en réserve, et.....

— Ah, ceci est par trop fort, et l'insolence est révoltante! s'écria le vieillard en se levant pour sortir, de peur de céder à l'indignation. Contraint par ce mouvement de quitter la table, Édouard accompagna respectueusement son père jusqu'à la porte du salon, puis le salua sans le suivre plus loin.

— J'ai toujours eu le pressentiment, dit le président à sa femme, que ce Montigny ruinerait nos plans, prolongerait les désordres de mon fils, et l'empêcherait de contracter cette union.

Et celle-ci de répondre avec un gros soupir :

— Les gens sans mœurs et sans principes sont capables de tout.

Une lettre de Raoul attendait Édouard à l'antichambre, et tout en l'ouvrant la suscription le fit tressaillir. Le compliment étoit bref :

« MONSIEUR,

» *Je sais tout!* Mon indignation ne vous
» surprendra pas, mais, avant de suivre les
» conseils qu'elle me donne, il importe que
» j'aie une explication avec vous, avec vous seul;
» car il est un point obscur que je veux éclair-
» cir. Ne pouvant aller la chercher, je vous prie

»d'être demain matin , à dix heures , au *Jockeys-Club*, où nul fâcheux ne nous gênera. »

Dès neuf heures et demie, le lendemain, Raoul se promenoit tragiquement dans les salons du Club des jockeys, et Édouard, en route pour le rendez-vous, se demandoit comment la mèche avoit été éventée. Dans son trouble, il craignoit que l'indiscrétion ne fût partie de Caroline, ce qui eût indiqué de funestes accidents.

Après lui avoir répété brusquement et d'un ton bref qu'il savoit tout, Raoul ajouta qu'il désiroit en outre apprendre le surplus des détails, comment et où la chose s'étoit passée :

— Dans la position où nous voici, monsieur, toute réticence seroit imputée à la crainte; ainsi ne me cachez rien, puisqu'il est impossible de tout dissimuler.

— En bonne conscience, j'ai eu tort de consentir à cette plaisanterie, mon cher; mais, si vous parlez de crainte, j'ai eu raison; je le

soutiendrai, du moins. Venez-vous faire une querelle ? Soit, on est préparé. Voulez-vous entendre conter ce que vous savez de reste ? A quoi bon ? Le dessein a été formé ici, malgré moi ; on m'y a engagé d'honneur, par des moyens assez perfides, et voilà tout.

— Cependant vous avez joué le rôle principal ?

— D'accord, mais on avoit mis mon amour-propre en jeu. Ce sont eux qui ont fait choix de Caroline, et j'ai dû... Au fond, mon cher, je suis ravi de vous savoir prévenu de tout, et cela me tranquillise.

— Caroline !.. Caroline *qui* ?

— Caroline de Wilmoore, parbleu ! Surprise surprenante, on diroit que vous ignorez...

— Par ma foi, votre discrétion est si prodigieuse, que je m'étois arrêté au soupçon.

Raou disoit vrai, il ne connoissoit rien des amours de la comtesse.

— Eh bien, vous comprenez ; elle a pris la chose au sérieux, vous avez fait votre cour, nos amis avoient les yeux sur nous, la perte du pari me détruisoit à jamais ; votre rivalité n'étoit pas rassurante, j'ai laissé faire Caroline et nos amis. Après tout, pure plaisanterie.

— Ah, ah ! fit Raoul, reprenant haleine et faisant un effort pour demeurer calme ; et la comtesse s'est prêtée à cette mystification ?

— Raoul, le terme est trop fort. A ne vous rien cacher, elle a paru irritée contre vous et disposée à vous combattre.

— Je conçois à présent la cause de ses prévenances. Savez-vous, Édouard, que cela est infâme ?

— C'est mon avis, morbleu ! et je vous ferai raison quand et comme il vous plaira.

— Non pas ! Un duel, quelle qu'en soit l'issue, ne m'ôtera point le ridicule, cependant... Imaginez, mon cher, que je n'ai pas

songé une minute jusqu'ici à courtiser madame de Wilmoore ; je vous permets, je vous supplie même de le lui dire. Votre courage m'est connu, du mien vous ne doutez guère ; point d'éclats, ou du moins pas avant quelques jours. Il me convient de vous opposer vos propres armes, et je n'ai point à me venger de vous seul. Vos amis, les miens sont les vrais coupables ; vous n'êtes qu'une dupe. Taisez-vous sur cet entretien, Édouard, ou bien il y aura du scandale et du sang dont vous répondrez. Pas un mot à ces drôles, rien à la comtesse ; sans quoi, je lui fais savoir comment vous m'avez vendu leur secret.

— Que dites-vous ?

— Je dis, monsieur, que vous êtes un étourdi ; que je ne connoissois rien des sottises que vous venez de m'apprendre, en vous faisant jouer ici comme un écolier. Je dis qu'en racontant notre entrevue, je vous ferois couvrir de huées ; que vous récolteriez la moisson de ridicule semée par vous, et que vous la mangeriez jusqu'à la paille !

— Je tombe de mon haut !

— Un confident de ces beaux desseins, ne voulant pas les trahir, ne voulant pas aussi que je fusse l'amulette d'un troupeau de faquins, m'avertit de me tenir sur mes gardes, et que plusieurs préparoient contre moi une trame dont vous teniez le fil ; vous comprenez le reste. Si vous le voulez, tout sera raconté en public.

— Non certes ; mais que prétendez-vous ?

— Que ces messieurs et Caroline, comme vous dites, n'aient aucun profit à retirer de notre entrevue. Désormais vous serez neutre. Je m'engage à ne dire à la comtesse, ni à personne, un seul mot pour vous perdre, et tout ceci sera oublié, extérieurement, veux-je dire ; car je n'ai plus à vous offrir qu'un dédain complet. C'est le seul de mes sentiments qui sache descendre, le seul donc qui vous puisse aller trouver.

— Allez au diable, je préfère me battre !

— Moi, non : si vous m'envoyez des témoins, ils entendront mes refus *motivés*. Ayez donc patience, je vous satisferai plus tard si vous y tenez encore. Adieu, monsieur, souvenez-vous de nos conventions, ou bien je vous ferai une querelle de ridicule à vider avec toutes les femmes, et la comtesse irritée sera contrainte de vous fermer sa porte. De plus, je vous organiserai une affaire d'honneur (vous les aimez, dites-vous) avec vos amis en bloc. Pardieu ! monsieur, ce seroit de quoi vous forcer d'aller planter des cannes en Amérique, de partir pour l'armée de don Carlos, ou de vous faire nommer sous-préfet de Paimbœuf !

Contraint par les circonstances de commencer les hostilités à l'égard de madame de Wilmoore, Montigny, tout en la trouvant très-belle, étoit loin d'en être amoureux : il appela donc à son aide la vanité, la raison, et il prépara son invasion sur le territoire ennemi. Son premier stratagème eut plein succès. — Puisqu'elle a l'intention, se dit-il, de rire de mes sentiments, elle souhaite pour en venir à ses fins que je l'aime. Si je demeure impassible

ble, elle sera piquée, elle redoublera de coquetterie. elle sera réduite aux avances, et peut-être se prendra-t-elle le pied dans les filets qu'elle va me tendre.

Donc Raoul s'arrangea de manière à se trouver presque continuellement, en tous lieux, en présence de la comtesse, froid comme un glaçon, grave, point avantageux ni sémilant, et respectueux à l'infini. Très-indisposée contre lui par Édouard, Caroline, presque résolue de le persifler, fut gênée par cette contenance, et Raoul mit la trêve à profit, en lui faisant du matin au soir des éloges perpétuels du jeune Servan, de manière à le rendre odieux s'il continuoit à médire, et dans tous les cas de façon à en faire un chevalier accompli, un Grandisson irréprochable. En assez peu de temps, le seul nom de son ami, prononcé devant elle, suffit pour procurer un bâillement à la comtesse.

Avant de continuer la guerre, Raoul s'assura prudemment que Servan n'étoit plus à craindre, et dès qu'il jugea que le cœur de

Caroline étoit vacant, il espéra faire cesser à son profit cet état anormal. Notre héros avoit moins à faire qu'il ne le supposoit, et il ne se doutoit pas d'avoir consommé la ruine de son rival bien avant de l'avoir projetée. Le cœur des femmes est un labyrinthe dont le fil est perdu.

Ainsi cheminoit, parmi les ténèbres, l'aventureux Raoul de Montigny ; il crut enfin, dans les vapeurs qui obscurcissoient les lointains et lui cachotent la route, entrevoir une lumière douteuse et mobile. La comtesse, de l'air le plus indifférent du monde, s'avisa de lui demander s'il connoissoit depuis long-temps mademoiselle de Parçay. La réponse fut éludée. On y revint avec précautions, en tapinois ; puis on parla des amitiés d'enfance d'une manière vague, en mêlant toujours, à ce sujet, le nom de cette jeune personne. On finit par rappeler certaine conversation entre Raoul et Hermance chez la duchesse de P..., et ce souvenir fut touché avec une timidité curieuse. Alors Montigny, remarquant que sa disgrâce datoit de cette heure-là, pensa que la jalousie pouvoit y avoir eu part.

Cette présomption le détermina à prendre les allures d'un homme jadis plein de passion, mais désenchanté par des épreuves cruelles, mais résolu de ne plus descendre à la pratique et de se réduire au rôle de simple spectateur. Ces allures graves étonnèrent la comtesse ; elle n'avoit de sa vie ouï dire qu'un maître séducteur procédât de la sorte. Néanmoins, Raoul lui ouvroit çà et là un peu d'espérance, qu'il refermoit soudain. En un mot, il jouoit à merveille son rôle de coquetterie masculine, rôle parfaitement semblable à celui des femmes. Peu à peu, Raoul s'assombrit, tout en se faisant plus intime ; les regards profonds commencèrent à se creuser de part et d'autre, on tourna au sentiment, on se mit à se raconter comment on entendoit l'amour, comment on aimeroit qu'un cœur fût bâti pour se plaire dans sa possession. Nul des deux, cependant, ne se livroit ; car la comtesse craignoit encore un peu que Raoul ne voulût l'immoler à sa fatuité ; de son côté, Montigny n'oublioit pas qu'elle lui tendoit un piège. Ainsi, avec un air doux et amical, Montigny et Caroline étoient contenus par une crainte commune,

et chacun d'eux avoit, à l'égard de l'autre, la même cause secrète de ressentiment.

Après de longues hésitations, cette intimité froide et guindée cessant d'être possible, on tomba dans l'embarras des positions fausses. Du silence s'ensuivit, puis du trouble, des émotions voilées, des soupirs impatients; enfin, un beau soir, nos deux héros se séparèrent avec la conviction mutuelle que l'entrevue suivante ne pourroit se passer sans qu'une secousse ne rétablît violemment l'équilibre. Cette idée alarma Raoul. Ne voulant pas risquer un engagement sérieux avec un ennemi sur ses gardes, il eut la modestie, le talent de prolonger la crise, et de mettre ainsi l'âme de Caroline aux abois. Il la retrouva, trois jours après, découragée, mélancolique, pâle et abattue. Dans ces conjonctures, il affecta une indifférence cruelle, et se prit, en face de cette belle affligée, d'un accès de gaieté impitoyable. Ce remède est exquis pour provoquer les larmes des femmes qu'il surprend un jour de vapeurs, et Raoul n'ignoroit pas que des larmes lui eussent épargné de grands frais de

rhétorique. Cette ressource lui fut ôtée, madame de Wilmoore tint bon ; mais sa tristesse augmenta, et cette mélancolie tendre fut rudoyée par Montigny avec un esprit désolant. Il eut le courage de se maintenir en contraste d'humeur avec la comtesse, de paroître n'avoir rien pris au sérieux jusque-là, et de lui faire craindre d'avoir été la dupe d'une illusion de son cœur. Alors Caroline commença à se répandre en lamentations sur l'insensibilité des hommes et sur la façon dont ils se jouent des objets les plus saints. Réplique par un argument du même genre sur la coquetterie des dames, sur leur fausse sensibilité, qui les pousse à chercher des hommages pour s'en prévaloir, des victimes pour les sacrifier aux rires d'une foule désœuvrée. Rougeur, embarras de la comtesse, qui formule une excuse fondée sur la fatuité des hommes et sur leur indiscrete outrecuidance. Énergiques dénégations de Raoul, articulées de façon à raffermir à cet égard madame de Wilmoore.

Après un plaidoyer rempli de verve enjouée et sémillante, devenant soudain sérieusement

ému, et les prunelles fixées sur madame de Wilmoore, Montigny s'écrie :

— Des hommes assez vils pour jouer à froid l'honneur d'une femme avec des étourdis n'existent point, et dans tous les cas je ne pourrois les connoître, car entre eux et moi s'élèveroient de hautes murailles de mépris. Quant à croire à des femmes assez corrompues pour tenir les cartes dans une partie aussi infâme... mon cœur sécheroit de désespoir si j'ajoutois foi à cette imposture ! Sans doute il en est de coquettes, parce que nous les avons trop adorées ; sans doute il est des fats, trop enivrés de l'orgueil de vous avoir plu, le seul honneur qui les touche ; des gens à bonnes fortunes ; on les croit heureux, mobiles : hélas, inconstants peut-être, feux-follets qui brûlent sans cesse et s'en vont errant par les ténèbres, ces gens sont criminels par excès de passion ; ces insensés n'ont de pensées que pour vous. Gens d'une imagination vive, égarrée souvent par des chagrins précoces, ils ont dans l'âme une merveille idéale, une poésie folle, et ils consomment une vie d'angoisses,

d'adorations et de regrets à poursuivre naïvement une chimère. Pourquoi ne la trouvent-ils pas ? Parce que leur sensibilité trop exquise se blesse et les décourage à toute heure. Leur plus grand tort est de vous avoir rêvées, mesdames, sous des formes d'anges ; et quand on les vient immoler à des gens vulgaires, ils souffrent plus que d'autres ; leurs cœurs se ferment à l'amour, s'ouvrent au dédain et s'éteignent, pour avoir tout consumé en peu de temps. S'ils sont devenus mauvais, c'est par votre faute ; s'ils vous ont su plaire, c'est, madame, qu'ils vous aimoient avec abnégation, avec folie, comme on aime une religion quand on court au martyre.

— Vous défendez cette cause ?

— Avec désintéressement, car elle n'est plus la mienne. La passion pour moi est chose consacrée, je la redoute, loin de la chercher, et mon cœur est un temple où rien ne pénètre de frivole ; c'est dire que la porte en est murée. Oh, la défiance, supplice des âmes loyales ! la défiance, produit des indignes épreuves où le

monde nous soumet ! la défiance, cuirasse pesante armée d'ardillons tournés contre la poitrine de qui la porte... Sans cet obstacle, le bonheur seroit facile ; on verroit, madame, des êtres consumés en secret d'un amour mutuel, oser se le dire, apaiser d'un regard les tourments dont ils sont déchirés, bénir leur passion au lieu de l'étouffer amèrement dans la solitude, et réunir leurs âmes au lieu de les consumer en d'impuissantes larmes...

Ici Raoul parut profondément remué. Après un soupir, il ajouta d'une voix plus sombre :

— Oui, madame, l'amour vit de confiance, d'estime, et si le monde ne lui enlevait ces deux aliments, on n'auroit plus à lutter contre une pruderie mesquine, on n'auroit plus le déboire de ces triomphes honteux sur une résistance hypocrite, calculée froidement, gauchement déguisée en vertu, et qui défleurt par avance les plus fraîches illusions des sentiments.

— Cependant, monsieur...

— Cependant, madame, rien n'est plus digne, plus noble, plus élevé, que deux créatures venant à s'aimer, à se le dire sans prudence, à se livrer avec une confiance généreuse, avec enthousiasme, sans arrière-pensées, sans combats pudibonds, sans ces luttes ridicules, dont on prévoit l'issue, et que leur misère feroit abandonner aux soubrettes. Se donner librement est une action digne; se vendre en détail à prix d'usure au plus habile, au plus persévérant, est une misère. Ces idées vous paroissent folles; on devroit se résoudre avec plus de calme à vivre et à mourir comme un paria, sans être aimé une seule fois comme on l'a rêvé. La sagesse, l'usage, les convenances, je le sais... mes torts sont graves; madame me les pardonnerez-vous?

Il appuya les deux mains sur son front, et s'étant soudain levé, il fit quelques tours dans la chambre d'un pas inégal et précipité, en homme livré à un combat intérieur et qui rappelle ses forces défaillantes. Quand il revint s'asseoir, il paroissoit mieux affermi.

— Vous êtes doué, murmura Caroline un peu pâlie, d'une sensibilité bien vive.

— A Dieu ne plaise ! s'écria notre héros d'un ton railleur. Je suis un homme tout simple, peu expansif, assez égoïste, aimant mieux la théorie que le reste, et acceptant la vie comme Démocrite. Après tout, cette manière est la bonne, il faut rire à grands efforts de certaines choses, de peur... Tel est mon programme et j'y serai fidèle. Restez calme toujours, madame, c'est plus commode et d'une hygiène excellente pour la conservation de la beauté. En outre, les grandes passions comme les fables sont d'un goût provincial et suranné.

Plus expansive que jamais, la comtesse alloit répondre, quand, dans la salle voisine, on entendit aboyer la voix de M. de Wilmoore, qui entra en s'écriant :

— Ah, ah ! je vous surprends en tête-à-tête, et, comme dit Arnal, je ne sais pas ce que... Pour votre châtement, soyez traité comme l'ami de la maison ; notre bal est pour après-demain samedi ; nous avons affaire de vos

conseils. Venez donc dîner demain, nous avons une place à vous donner à l'Opéra, si toutefois madame...

Caroline s'inclina et fit un signe affirmatif d'un air glacial et gêné.

— Affaire conclue, cher Montigny, à demain ! Venez de bonne heure.

Cette interruption contraria Raoul. L'œuvre n'étoit pas consommée, et cette trêve donnoit à Caroline le temps de se reconnoître. Il falloit emporter d'assaut un aveu sans équivoque, et Raoul n'étoit pas sans inquiétude, car il n'oublioit pas que la comtesse, endoctrinée par Édouard, l'avoit regardé comme un fat résolu de la perdre publiquement, et s'étoit proposé de le punir par où il avoit péché. Si elle a le temps de se remémorer toutes ces chimères, pensoit Raoul, la peur la rendra sage, et demain tout sera peut-être perdu.

Par un coup du sort, heureux ou funeste, il la découvrit le soir même aux Tuileries, à la nuit tombante, assise au milieu d'un cercle assez nombreux et éparpillé. Elle l'avoit re-

connu, il passa dix fois devant elle de l'air du beau Ténébreux, avant que de l'aborder et de s'asseoir assez loin d'elle.

Le temps étoit lourd, voilé de grosses nuées qui avoient répandu vers quatre heures, sur les feuilles et sur la terre, une pluie d'orage. Les parfums du sol, de la verdure et des orangers, mêlés dans l'atmosphère chargée d'électricité, agissoient sur les nerfs et les pénétoient d'impressions vives et voluptueuses. Raoul garda le silence, contemplant avec tristesse et d'un œil furtif la comtesse Caroline. Lorsqu'on se leva pour se retirer, profitant de l'état d'agitation où il la voyoit, de l'obscurité et du moment de désordre employé au rajustement des châles et des gants, il s'approcha d'elle et lui offrit, pour la reconduire à sa voiture, un bras qu'elle accepta sans articuler une syllabe.

L'instant étoit précieux, la distance courte; décidé à parler, mais à éviter une réponse, Raoul calcula la longueur métrique du chemin, et, arrivé à vingt pas de la grille, il murmura d'une voix douloureuse :

— Vous avez la victoire, faites-en part à ceux qu'elle intéresse : sacrifiez ce triste cœur ; hélas ! il vous aime... ah ! madame, madame, quel mal vous avois-je fait !

Caroline tressaillit, et, tandis que Raoul présentait la main à cette dame prête à monter en voiture, monsieur de Wilmoore s'écria :

— A demain, Montigny !

— Demain?... murmura le jeune homme d'un air d'hésitation, sans quitter la main de la comtesse.

Elle se taisoit ; il serra fortement le bout de ses doigts, comme pour leur demander une réponse, en répétant :

— Demain?... d'un ton humble et soumis, et presque aussitôt, les abandonnant, il secoua fortement la main du mari, en lui disant d'une voix claire et assurée :

— A demain, monsieur !

Et il s'éloigna très-satisfait de sa journée.

Vers cinq heures, le lendemain, Champrosé, Delcourt, Lafare, Édouard de Servan

et quelques autres chevauchèrent de compagnie le long du bois de Boulogne, causant de chiens, de femmes et de maquignons. La mine taciturne d'Édouard concentra l'attention sur lui, et de ce point de départ on arriva à Montigny en passant par madame de Wilmoore. Le spirituel banquier s'informa de l'état de la petite conspiration, des dispositions de la comtesse à l'égard de Raoul; il ajouta qu'il ne doutoit point que le dénouement de l'aventure n'eût été réservé pour le bal de madame de Wilmoore, et qu'ainsi l'on comptoit pour le lendemain sur des surprises divertissantes. Il n'avoit pas achevé, qu'une voiture découverte tourna vivement l'angle d'une allée et prit le petit pas en s'approchant d'eux. C'étoit l'équipage de la comtesse. Elle étoit escortée d'une jeune personne fort jolie, mais sourde-muette, et que pour ce motif madame de Wilmoore avoit prise pour dame de compagnie; ingénieuse manière d'être libre sans secouer certains préjugés. Un homme étoit assis sur le revers, et jugez de la stupeur de nos *gentlemen* en reconnoissant... Raoul de Montigny.

Un tel triomphe ne se peut comparer qu'à celui de Mardochée, et Caroline en agissant avec une humilité aussi digne, aussi brave, exploita très-noblement ses anciens torts à l'égard de Raoul, en le vengeant des coassociés du complot. La voiture passa lentement au milieu de nos cavaliers, qui s'inclinèrent, éblouis, jusque sur le pommeau de leurs selles. Caroline saluait avec aisance, son teint très-animé indiquait l'exaltation qui remplissait son cœur. Quant à Raoul, simple et insouciant, il acceptait sa position d'une manière philosophique, sans être gêné ni enflé de sa victoire ; il souriait aux faveurs de la fortune, sans oublier ses outrages de la veille ou ses infidélités du lendemain, et il se tenait bourgeoisement, comme un roi constitutionnel qui reçoit les applaudissements de ses commettants.

— Voici Servan admis à la retraite, murmura le chef de division à l'oreille de Champrôse ; il n'a plus qu'à accepter la place de sous-préfet de Paimbœuf qu'on lui offrait l'autre jour, et qu'il a refusée en riant aux éclats.

— Il est de fait, mon cher, que dans certaines adversités l'abolition des cloîtres rend les sous-préfectures indispensables.

— Diantre ! s'écria Lafare, nos actions sont en baisse, et vous nous ménagiez une étrange surprise.

Chacun éclata de rire.

— Mais... repartit Delcourt, l'aventure est bien plus drôle comme cela.

Nouvelles risées.

— D'honneur, continua le banquier, il est temps, mon cher Édouard...

— Il est temps de vous taire ! interrompit Servan exaspéré, en poussant son cheval en travers du chemin de Lafare ; il est temps pour vous de comprendre que pas une femme ne se prêteroit à une mystification aussi stupide, et que je n'ai pas même essayé d'en faire l'essai. Que m'importe, à moi, que Montigny vous ait inspiré de l'envie ou de la rancune ? Je n'ai plus d'intérêt là dedans, et vous devez comprendre qu'à la veille d'un mariage, mes

idées ont dû changer de direction. Il n'y a donc ici de mystifié que vous, et il sera bon que vous ne l'oubliez pas. Je dois ajouter que, depuis douze jours, Raoul connoissoit, par je ne sais qui, ces pièges à linottes, et qu'il a paru aussi indifférent à ce complot que je le suis à sa bonne fortune d'aujourd'hui, sur laquelle je ne prétendois plus aucun droit.

— Je ne croyois pas tant d'esprit à Servan, observa Champrôsé.

— Il auroit, sur ma foi, joué le rôle de Barrère, à la Convention.

Dès le soir même, la nouvelle de ce changement de ministère à la cour de madame de Wilmoore circula dans Paris; Champrôsé la porta chez le général de Parçay, de qui la fille fut à l'instant saisie d'une migraine affreuse.

Elle étoit encore bien pâle le lendemain, quand Édouard de Servan vint lui faire sa cour, plus galant que jamais et impatienté *des retards opposés à son bonheur*, sentiment qu'il trahissoit pour la première fois.

— Allons, ma chère Hermance, dit le général dès qu'il fut parti ; c'est un joli garçon, conviens-en. Il faut parler, mon enfant ; jusqu'ici, tes indécisions, tes répugnances, m'ont mis dans le cas de temporiser. Tu es libre, prononce son arrêt, il sera sans appel.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je l'épouserai, répondit Hermance d'un ton sec et résolu. Mais, brisée par cet effort, elle s'enfuit aussitôt dans sa chambre.

— Dieu merci ! disoit le président de Servan à sa femme . notre fils se range et consent à ce riche mariage. Il a cessé de fréquenter ce Montigny avec lequel il seroit demeuré garçon toute sa vie. Ce Montigny étoit un cruel obstacle à nos projets.

— Vous êtes dans une profonde erreur, répliqua Édouard avec amertume ; si ce mariage a lieu, c'est à Raoul que vous le devez.

— Monsieur de Montigny n'a pas de mœurs, ajouta sèchement la marquise.

1870
The first part of the report
relates to the year 1869
and is divided into two
sections. The first section
deals with the general
state of the country
and the second section
deals with the
particular details of the
year 1869.

The second part of the report
relates to the year 1870
and is divided into two
sections. The first section
deals with the general
state of the country
and the second section
deals with the
particular details of the
year 1870.

IV.

Nous nous sentons médiocrement intéressé à la description d'une fête bourgeoise ; le luxe contemporain est si peu ingénieux, que ces espèces de divertissements sont d'une affligeante monotonie. Des fleurs, de la lumière, des violons, du bruit, de la foule, des femmes blanches ou roses et des hommes noirs, entassés dans les diverses pièces d'un hôtel éclairé du haut en bas, de façon à ressembler à une lanterne.

Refugié dans un salon désert, au bal de madame de Wilmoore, Raoul, affaissé de corps

et d'esprit, rêveasse au fond d'un fauteuil, se soustrayant de son mieux aux tendres empressements de la comtesse qui le cherche d'un air inquiet, et oublie de faire les honneurs de la fête pour le poursuivre, le voir une minute et lui serrer la main. Fuyant avec soin cette adorable créature dont les grands yeux bleus s'humectent parfois de tristesse, Montigny, du fond de sa retraite, contemple au loin, avec angoisse, Édouard de Servan et Hermance qui, sans cesse occupés l'un de l'autre, dansent ensemble ou en vis-à-vis.

Forcé par sa position de courtiser Caroline pour la désarmer et l'empêcher de lui nuire, Raoul a dépassé le but. Il n'aime point cette femme qui a voulu le vouer au ridicule; il ne le lui a pas pardonné, jamais non plus il ne lui pardonnera son intrigue galante avec Édouard, et cependant voici qu'il s'est affiché à côté d'elle. Etre en butte aux adorations d'une femme belle quand on a le cœur innocent, c'est un passe-temps supportable; mais endurer un amour obséquieux lorsqu'on ressent pour une autre les ardeurs d'une passion

profonde, c'est là un supplice qui accable l'âme la mieux trempée. Le cœur, en effet, se trouve partagé entre un mélange d'aversion et de pitié, de douceur et d'amertume, de désirs et de satiété, de tendresse et de rage, et il finit par se déchirer dans ces luttes entre des sentiments aussi opposés.

Telle est la cause des peines de notre héros. Son esprit est tourmenté par un sentiment incurable, sans espoir. Ses relations avec madame de Wilmoore viennent de l'éloigner encore d'Hermance, et c'est, pour cet amant discret et fidèle, une pensée amère que celle de passer, dans l'opinion de cette jeune fille, pour l'amant heureux de la comtesse; car il ne le sera jamais, et il veut se creuser un dernier refuge dans une conscience pure, à l'endroit de son amour, amour noble et désintéressé vraiment.

Ami d'enfance de mademoiselle de Parçay, brûlant pour elle, depuis le jour où les premières étincelles ont jailli de son âme, il a gardé par délicatesse le silence le plus impé-

nétrable, le plus courageux. Hermance est quatre fois plus riche que Raoul, et la fierté de celui-ci ne lui a point permis de risquer de faire mettre en question son désintéressement. Donc, il n'a rien fait pour plaire, il lui a semblé qu'en pareil cas il devoit attendre au lieu de provoquer; et comme Hermance ne songea même point à cette inégalité, elle eut lieu de se croire oubliée. La familiarité du jeune âge disparut entre eux; tout au plus parla-t-on de loin en loin de vieille amitié; Raoul devint moins assidu chez le général, il acquit la certitude de n'être pas aimé, et pendant quatre ans il dévora dans la solitude un chagrin sans remède, sans distraction, et il souffrit avec tant de grandeur et de vertu, que personne ne soupçonna ce triste mystère. On peut maintenant apprécier les émotions de Montigny sur le point d'être le successeur de Servan auprès de la comtesse, quand il voyoit, au milieu de cette fête, danser et sourire et babiller Hermance au milieu d'un essaim de muguets parmi lesquels se trouvoit un fiancé.

Sa résolution, quant à Caroline, étoit formelle : — jamais, avoit-il dit, je ne serai à elle, ce temple où vit la pensée d'Hermance ne sera point profané ; je garderai du moins cette amère consolation de ma fidélité sans taches, et je n'aurai pas le regret d'avoir cessé de mériter ce bien que je n'obtiendrai jamais.

C'est de la folie, mais n'avons-nous pas dit qu'il étoit amoureux ?..

Après de longues méditations, et des angoisses accrues par les charmes de mademoiselle de Parçay, moins belle, il est vrai, que la comtesse ; modeste violette au pied d'un lys d'argent ; Raoul, ayant entendu dans le voisinage la voix de Caroline, s'élança hors du salon et s'enfonça dans les jardins, au plus noir des bosquets.

Le temps s'écouloit néanmoins, la nuit alloit devenir le matin ; la foule avoit diminué, les terrasses étoient désertes, et Montigny, perdu derrière une touffe de dahlias, examinoit du dehors, par une fenêtre ouverte, l'intérieur du logis et la foule décroissante du

bal. Le salon principal étoit au rez-de-chaussée avec une porte vitrée sur les jardins.

Bientôt, quelques personnes s'arrêtèrent devant cette croisée. On avoit servi le souper; la danse avoit cessé depuis près d'une heure, et la réunion étoit disséminée çà et là. Hermance avec son père et M. de Servan vinrent se camper à quatre ou cinq pas de Raoul, au bord de la fenêtre, en causant avec vivacité.

— Soit ! s'écrioit Édouard, je suis ombrageux, jaloux, si vous le voulez, j'en conviens ; jaloux de tout le monde, et de lui par conséquent. Il passe pour un dangereux, et savez-vous bien...

— Ces idées font peu d'honneur à ma fille ; elle va les prendre pour de la défiance et vous gronder comme il faut.

— Point du tout : c'est ainsi, dit-on, que ces messieurs nous prouvent leur affection.

— Vous voilà piquée ! je m'égayois fort innocemment sur ce cher Montigny ; mes défiances d'ailleurs portent sur mon peu de mérite et non sur...

— Et non sur mes sentiments, dont vous ne doutez pas... Voici de la modestie contre-balancée.

— Je ne dirai plus de mal de notre ami, je le promets. A votre tour, pardonnez-moi d'être un peu jaloux d'un bonheur que chacun, et lui comme les autres, doit m'envier.

— Vous le jugez bien mal, monsieur Édouard, et vous êtes ingrat. Si Dieu permet que, selon votre dire, je sois pour un peu dans votre bonheur, vous lui devez plus de reconnaissance que vous ne pensez.

— Il auroit plaidé ma cause? Que j'étois coupable!

Du fond de sa cachette, Raoul n'en put ouïr davantage, et ce peu le satisfit. Cherchant un sens aux derniers mots d'Hermance, il n'en put trouver d'autre que celui-ci : Édouard doit son bonheur à Raoul, attendu que, sans la timidité de ce dernier et sans son aventure avec la comtesse, on auroit repoussé en sa faveur d'autres prétendants.

Sur-le-champ Raoul rentra dans l'hôtel, disparut de nouveau pendant un quart d'heure et se précipita au plus épais de la mêlée.

Frais et dispos, armé des ressources d'un esprit bien reposé, il fut plus brillant que jamais. Saisissant la première occasion venue, avec cette promptitude audacieuse que donne un succès récent, Montigny s'approchant d'Hermance lui tint à peu près ce langage :

— J'ai souvent cherché, cette nuit, à vous aborder pour vous faire part d'un dessein que j'ai formé et vous demander un de ces bons avis qu'en certaines rencontres on ne sollicite guère d'un autre que d'un ami, et... je n'en ai pas de plus ancien que vous.

— Oh, je le sais bien ; ce n'est pas moi qui oublie les amitiés d'enfance.

— A quel jour votre mariage est-il arrêté?..

Elle se dispensa de répondre, et Raoul poursuivit :

— J'ai le projet de voyager seul pendant une dizaine d'années, puis peut-être de me faire une habitation je ne sais où, bien loin, et... de partir dans huit jours.

— Bon Dieu, dix ans ! c'est l'éternité.

— Je l'espère, mademoiselle. Ce n'est pas du bonheur que je poursuis, je n'y crois plus, mais une activité perpétuelle me semble l'unique moyen de supporter la vie. Je suis malheureux, seul, sans une affection au monde ; mon départ ne fera pas un regret. Voilà ma situation ; que feriez-vous à ma place ?

— Je ne sais ; mais vous n'êtes pas juste envers le monde, et il me semble que si vous n'êtes pas au comble du bonheur, vous êtes bien difficile. En ce jour même, on vous croit plus heureux que jamais.

— Si cette opinion étoit fausse, si les plaisirs qu'on m'attribue n'existoient pas, si leur idée seule me faisait mourir, penseriez-vous encore de même ?

— Vous êtes d'une humeur très-amusante.

— C'est alors que la douleur est risible de soi, car je souffre à en pleurer !

Hermance jeta sur ses traits un coup d'œil rapide.

— Écoutez-moi, mademoiselle ; des faits ont, à mon insu, établi je ne sais quelle folle gageure sur madame de Wilmoore et sur moi ; leur jeu n'a pu réussir, grâce à la répugnance des deux acteurs indispensables, à prendre rôle dans cette parade, et le côté perdant fait ses efforts pour se donner aux dépens de cette dame des airs de réussite. Préoccupé d'autre chose, je n'ai découvert le piège qu'assez tard, et dès lors madame de Wilmoore m'a montré un peu d'amitié pour mieux faire voir son mépris des sots propos, et les défis de l'atteindre.

— Vous êtes habile et discret.

— Faut-il passer à des preuves ? Il est, mademoiselle, au fond de mon cœur, depuis qu'il a commencé de battre, un sentiment

profond, exclusif de tout autre. Ce mal, scellé dans mon âme, n'a jamais paru au dehors ; l'objet qui le cause l'ignora toujours et ne le connoîtra jamais. Cette passion ne laisse en moi d'affection pour personne, et toutes les femmes, hors une, m'inspirent, non pas l'indifférence, mais l'antipathie. Quel sort m'eût été donné, si celle que j'excepte eût daigné m'entendre, me deviner ! Hélas ! on ne devine que ce qu'on espère ; elle n'a jamais songé à moi, sa froideur ne s'est pas démentie, et je l'aime autant que le premier jour.

— Mais, monsieur, pourquoi me confier ces choses, à moi, qui..

— Il faut bien que vous connoissiez l'état de mon âme pour me donner un avis sur mes projets de pèlerinage : Mes maux se sont accrus ; *elle* me croit épris ailleurs, et cette idée m'accable au point d'ébranler ma résolution de garder le silence ; enfin, elle est sur le point d'appartenir à un autre, et je n'ai pas la force de supporter cette vue. Cet autre, elle l'aime, j'en suis désespéré, et si je reste ici, j'y meurs : Ne vaut-il pas mieux s'expatrier à jamais ?

— On doit garder ce moyen pour les maux sans remède. Sans croire absolument à votre roman, je dois dire que vos déplaisirs sont votre ouvrage. Que n'avez-vous parlé? les parents ne sont pas tous inflexibles, et peut-être si... que sais-je, moi? Réfléchissez, et agissez avec plus de confiance.

— Je l'aurois fait déjà si j'avois eu l'espoir le plus léger. Mais je suis décidé à suivre votre conseil.

— Mon Dieu, prenez-le comme il vous est donné, sans grande réflexion, à tout hasard.

— Un mot d'elle, surpris par mégarde, m'a rendu moins craintif, mais ce mot est obscur, je crains de me flatter; daignez m'en dire votre sentiment. Parlant à ce rival de moi, de cette union désolante, elle lui a dit qu'il me devoit plus de reconnoissance qu'il ne pensoit... Pardon de vous ennuyer de ces détails, mais, sans ces trois mots, j'aurois continué de me taire. Ah! mademoiselle, par pitié pour un pauvre cœur bien malade,

laissez-lui sa douce chimère, et traduisez-les comme il l'a fait !

Hermance devint rouge, pâle, embarrassée, et se mit à trembler de toutes ses forces : — Monsieur... murmura-t-elle avec dignité, en abaissant sur ses joues ses longs cils noirs.

Mais, la voix lui manquant, elle chercha, pour se donner une contenance, son mouchoir qu'elle ne trouva point. Raoul frissonnoit autant qu'elle, et il put à peine balbutier en se retirant dans une angoisse inexprimable : — Priez pour moi, mademoiselle ; ma destinée est dans la balance. Si je ne rencontre aucune pitié ce soir, je perds toute espérance, et... vous ne me reverrez jamais !

A ces mots il s'éloigna quelque peu pour reprendre un peu de vigueur, et il passa plusieurs minutes, anéanti par la force de ses émotions, avant de retrouver le fil de ses idées et le courage de faire un pas.

Cependant, mademoiselle de Parçay cher-

choit toujours sur toutes les banquettes son mouchoir de batiste à coins brodés ; l'unique moyen de le retrouver eût été de fouiller dans la poche de Raoul , et elle ne s'en avisa point. Dès qu'il eut repris son sang-froid , il se mit à fureter partout avec elle ; puis, la voyant dans un endroit écarté , il le tira adroitement , et feignant de le trouver à l'instant , il le lui présenta plié d'une façon bizarre , en la regardant avec inquiétude.

—Maintenant , murmura-t-il , vous pouvez lire dans mon cœur , Hermance ; ma destinée est entre vos mains.

—Non , non , monsieur... articula la jeune fille toute troublée , en repoussant et en retenant à la fois le mouchoir , de peur que le billet ne se détachât.

Mais Raoul , pénétré de l'importance de la situation , répétoit d'un ton bref :— De grâce , il le faut... prenez... ou tout va tomber.

Cette hésitation dura un quart de seconde, et Édouard y mit fin en s'approchant. — Qu'est-ce, dit-il, vous ignorez si c'est bien là votre mouchoir?... Permettez, je le reconnoîtrai.

— C'est le mien ! interrompit brusquement Hermance en l'arrachant à Raoul et en retournant s'asseoir.

Néanmoins, elle avoit l'air si indignée, que Montigny troublé, n'osant soutenir sa vue, se retira. Sa joie étoit ternie par les regrets qu'il ressentait au fond de l'âme, d'avoir été réduit à déclarer une passion sérieuse et vraie au milieu d'une fête, par des moyens à l'usage des étourdis et des coquettes. Ces formes lui sembloient peu respectueuses, indignes de son culte et de son idole, et la délicatesse blessée lui causait certains élancements intérieurs semblables à des remords. Dès le lendemain matin, on lui remit une lettre dont l'adresse étoit évidemment tracée par une main de femme. Il défit cette enveloppe sous laquelle il retrouva, sans aucun

mot explicatif, sa tendre missive de la veille. Mais bientôt il reçut du général de Parçay une invitation à passer la soirée *en petit comité*, et il remarqua que l'adresse de la lettre étoit de la même main que celle de la première enveloppe. Cette découverte releva son courage.

Le général lui fit beaucoup d'amitiés, l'entretint de son père, qu'il avoit eu jadis pour intime ami, et, malgré la froideur d'Hermance, Raoul jugea d'elle d'après les démonstrations du père, qui étoit l'esclave obéissant des volontés de sa fille. Édouard étoit toujours assidu, et son rival s'étoit abstenu de le combattre depuis la soirée de la comtesse : une timidité naturelle aux cœurs bien épris l'arrêtoit. Quant à madame de Wilmoore, elle étoit allée, remplie d'amertume, se réfugier à la campagne, au grand regret d'Édouard.

Un matin, ce dernier entra chez Montigny, boutonné jusqu'au cou ; sa tête étoit enfoncée jusqu'au menton dans son chapeau, sa cravate montoit belliqueusement jusqu'au nez. — Je

viens, dit-il sèchement, vous demander des explications sur votre manière d'être à l'égard de mademoiselle de Parçay, et vous avertir...

— Bien, l'on vous entend. D'abord, mon cher, j'ai le bois de Boulogne en horreur, et je ne consens à y mettre les pieds sous aucun prétexte. Il est, derrière Montmartre, certaines fondrières désertes et profondes, très-convenables pour le genre d'exercice que vous souhaitez de prendre. Nous aurons deux témoins chacun, et le prétexte sera les jambes de Fanny Elssler ou la prise de Constantine; à votre choix.

Le lendemain, à la même heure, nos deux amis ferrailloient de leur mieux, Édouard s'escrimant pour percer son adversaire, et ce dernier se bornant à la parade avec une tranquillité, une grâce et une sécurité de maître d'estoc opposant un plastron au fleuret muselé d'un élève. Après vingt minutes d'assaut, Raoul planta son épée en terre et dit : — Ce travail est échauffant et monotone, nous pour-

rions jouer ainsi jusqu'au jugement dernier sans résultat.

— Oui, car vous y mettez de la mauvaise volonté. Prenons des pistolets.

— Volontiers ! Le sort au moins pourra vous favoriser et la partie sera plus égale.

On manquoit de dés, les témoins tirèrent entre eux avec des pailles ; la fortune se rangea du côté de Montigny, qui en parut contrarié et secoua la tête avec déplaisir. Il faut savoir que Raoul eût donné dans l'œil d'une mouche à vingt-cinq pas. Il paroissoit tranquille comme dans sa chambre, et sa moustache noire, ses cheveux courts, son allure insouciance le rendoient terrible à voir. Servan se tenoit fort bien. Ces messieurs avoient mis l'habit bas pour l'épée, et avoient dédaigné de l'endosser pour cette seconde épreuve. Raoul parut incertain. — Édouard, dit-il à Servan, vous avez là une noble et belle contenance, et l'on vous admire ici autant qu'on vous aime. Restons-en là, c'est moi qui

le demande; j'accepterai des torts si vous le voulez.

— Impossible, monsieur, ma vie est gâtée, je suis tout taché de ridicule, et il ne me reste que du sang pour laver la tache; ceci est nécessaire. Si vous visez mal... prenez garde; votre pitié sera pour un ingrat.

Raoul sembla réfléchir de nouveau, les quatre témoins attendoient dans un morne silence; leur intervention avoit été repoussée, l'angoisse étoit prodigieuse. Montigny, levant la tête sur son adversaire bien effacé et qui tenoit déjà sa crosse appuyée sur la tempe gauche, se prit à sourire d'une manière bizarre; puis le pistolet s'inclina lentement, le jeune homme redevint grave, visa plus soigneusement qu'il ne convenoit, et pressa la détente. Édouard étoit resté debout; une pointe de sa cravate, que la brise faisoit flotter sur son cou, avoit été coupée.

— Montigny, dit Édouard, vous n'avez pas volontairement agi de la sorte?...

— A votre tour, Servan, repartit l'autre, et soyez, s'il se peut, plus heureux, ou... plus adroit.

Le coup partit... Raoul tournoya sur lui-même un quart de cercle, revint à sa position première, perdit l'équilibre et se remit sur pieds en s'écriant : — Ce n'est rien, moins que rien, rassurez-vous.

Son bras gauche avoit été touché près de l'épaule, et la balle avoit glissé. — Monsieur, dit Raoul à Servan, nous irons plus loin si vous le voulez, mais je ne promets pas, je vous en préviens, d'être plus habile que la première fois.

Servan, très-ému, serra la main du blessé sans répondre un seul mot. Il monta dans la même voiture que Raoul, et près de le quitter : — Votre accident, dit-il, est léger, je pars sans inquiétude ; je ne vous reproche rien, étant la cause première du mal. C'est moi qui ai engagé la partie, vous avez gagné, je me retire. Vous me voyez décidé à quitter le

monde , à m'exiler hors du royaume, ou peu s'en faut.

— Où donc, bon Dieu ?

— Je pars pour Paimbœuf, dont la sous-préfecture m'est offerte.

— Songez-y bien, Édouard, et renoncez à ce dessein ; je ne me consolerois jamais d'avoir réduit un galant homme à un pareil suicide.

Raoul passa plusieurs jours au lit, durant lesquels il reçut quelques visites du général de Parçay, qui lui montrait grande affection. — Parbleu, lui dit-il un jour, vous touchez à la trentaine, et vous devez être las de vivre seul, sans parents, sans affections. Vous avez de l'ordre, de l'esprit, du cœur, il faut vous marier.

— Mais, général, je ne suis pas riche, et il est si difficile de...

— Allons donc ! il est des filles riches pour deux, fort aisées de partager avec un joli garçon, et des pères moins avarés que ceux des

comédies. Vous avez un petit revenu, un nom sans tache, précieux patrimoine en ce temps-ci; tout homme de sens vous agréera pour son gendre.

Et comme Montigny, fort agité, luttoit de toute sa vertu contre une vive lueur d'espérance qu'il redoutoit de voir s'éteindre, le général se mit à rire, et lui tendant la main d'une façon significative, il ajouta sans se soucier des convenances, avec une franchise militaire: — Allons, mon enfant, un peu de courage et laissez-vous aller à la confiance.

A ces mots, Raoul, se soulevant sur ses oreillers, le regarda fixement. Il entreprit de sourire, de parler, mais des larmes jaillirent avec force de ses yeux, et il retomba sur ses coussins en poussant des sanglots et presque des cris. — Pardonnez, s'écria-t-il enfin, pardonnez cette foiblesse, général; mais je l'aime depuis de longues années, sans rien espérer et sans rien dire. Depuis notre enfance, je n'ai pensé qu'à elle, je n'ai chéri qu'elle: en elle seule est ma vie,

jugez donc, jugez de mon bonheur, et ne soyez pas surpris si je crains qu'il ne me tue!

Et oubliant son mal, il se jeta dans les bras de M. de Parçay pleurant à grands éclats de rire, riant à chaudes larmes, et poussant la joie jusqu'à la démence.

— Ce qui me rassure en tout ceci, dit M. de Parçay quand Raoul fut plus calme, c'est que votre amour n'a pas empêché les distractions; vous passez en tous lieux pour un Lovelace.

— Réputation bien mal acquise. D'abord, toutes les femmes me sont indifférentes, à l'exception d'Hermance, et le dédain que je leur ai montré a fait croire que j'avois à choisir parmi les plus belles. Ensuite, les habitudes austères laissent l'imagination dans le calme et communiquent une apparence de froideur, qui dans le monde, à ce qu'il paroît, passe pour la satiété d'un cœur flétri.

— Ah, ah! voilà sans doute pourquoi,

grand séducteur, vous ne compromettiez personne.

Peu de temps après cet entretien, en décachant certaines lettres de faire part, le président de Servan disoit à sa femme : — Mes pressentiments étoient trop bien fondés, et ce Montigny étoit destiné par la Providence à empêcher le mariage de notre fils.

La marquise de Servan, toujours aussi irritée contre Raoul que Junon le fut contre le beau Pâris, secoua la tête avec dédain, et répondit d'une voix aigre : — On a lieu de s'attendre à tout de la part des gens sans moralité.

On discourut beaucoup sur cette aventure au club des jockeys ; on admira la fortune de notre héros comme une chose prodigieuse, et après de longs commentaires le capitaine Champrôsé dit à Lafare :

— Les plus simples incidents ont parfois des suites étranges et sans autre raison que

la destinée. Édouard attaquant Montigny possédoit des armes excellentes et l'avantage du terrain. Cependant le coup qu'il avoit dirigé d'une main sûre rebroussa chemin et le frappa lui-même. Comment expliquer cette bizarrerie? Comment l'empereur a-t-il été battu à Waterloo? Comment Charles XII est-il mort? Tenez ; dans les combinaisons les mieux assurées, le hasard contribue toujours pour un tiers : Robin-Hood vend trois balles au chasseur, l'une d'or, l'autre d'argent, et la troisième de plomb. Les deux premières vont où le braconnier les envoie..., la dernière appartient à l'homme noir.

— Je comprends ! s'écria le banquier ébloui de son immense sagacité ; le pauvre Édouard de Servan avoit chargé sa carabine avec *la balle de plomb*.





MADAME DE FRESNES,

OU

LA RECHERCHE DE L'IMPOSSIBLE.

MADAME DE BRÉVILLE,

LE COMTE DE BRÉVILLE.

MADAME DE FRESNES,

OU LA

RECHERCHE DE L'IMPOSSIBLE.

I.

Déjà les journées devenoient courtes et les nuits humides ; c'étoit le temps où s'enfuient les hirondelles , où les voyageurs rentrent dans les villes , où les chasseurs , atteints de mélancolie , oublient leurs meutes pour rêver sur les feuilles mortes que l'automne amon- cèle sous leurs pas. Une chaise de poste qui suivoit la route d'Auxerre à Paris s'arrêta au bas d'un coteau rapide , et l'unique voyageur

qu'elle contenoit en descendit pour gravir à pied la colline.

Ce personnage, vêtu avec élégance, paroissoit jeune, bien qu'une décoration ornât sa boutonnière; ses formes avoient cette délicatesse, ses traits, cet air de froideur, de résolution et de défiance à la fois, qui est le propre des gens dont la force est toute intellectuelle. La largeur des arcades sourcilières qui encadroient ses yeux bleus, la fermeté des contours de ses lèvres indiquoient une volonté peu commune, et d'autant plus remarquable qu'on devinoit à la blancheur du teint de l'étranger, au peu de développement de sa poitrine, au reflet cendré de ses cheveux noirs, longs et fins, une organisation physique très-débile.

Malgré la recherche de sa toilette, malgré la finesse de sa physionomie et sa décoration, ce jeune homme n'avoit l'apparence ni d'un militaire, ni d'un dandy, ni d'un artiste, et en examinant ses moindres mouvements sur ce chemin désert où personne ne l'obligeoit à

s'observer, on déméloit en sa personne une longue pratique de la bonne société et des manières du monde.

Au moment où il quittoit le marchepied de sa chaise, un chasseur, rustiquement vêtu d'une veste grise et d'un pantalon de coutil, chaussé de guêtres énormes, coiffé d'un grand chapeau de paille, se leva du gazon où il étoit assis sur le talus de la route, et s'avança avec empressement sans même relever son fusil et sa carnassière, vieux sac de cuir écorché, taché de pluie, de sang, et digne d'un vieux braconnier. Le campagnard avoit une taille athlétique et une belle tête assez commune, hâlée comme celle d'un soldat de marine.

— Par le ciel! s'écria-t-il en barrant le chemin de l'homme à la chaise, c'est lui-même. Pardon, monsieur, n'êtes-vous point..., n'es-tu pas mon bon ami de collège, Jean - Paul Gersain ?

A ces mots, Gersain recula de surprise et contempla deux secondes, sans le reconnoître, celui qui l'abordeoit de la sorte. Il falloît, pour

justifier une telle hésitation, qu'un grand changement se fût accompli dans celui qu'on cherchoit ainsi sans le trouver, car il avoit un de ces visages dont le caractère frappe à une première inspection, et sur lesquels on ne voit plus rien de saillant après deux entrevues.

Les beautés de Gersain, au contraire, délicates et cachées, se découvroient une à une et ne se manifestoient point tout d'abord. La chevelure de son compagnon étoit mal taillée, d'épais favoris ombrageoient ses joues trop vermeilles, sa voix étoit rauque et sa démarche pesante comme celle d'un laboureur.

— Eh quoi ! repartit enfin Jean-Paul, seroit-ce là mon sémillant camarade, le comte Alexis de Vignolle ? Qui diantre t'a ainsi accôtré, mon cher ? que fais-tu donc ici, qu'es-tu devenu depuis trois ans que la diplomatie me confine au fond de l'Allemagne ?

— Tu le vois ; quittant Paris et ses pompes, je me suis fait campagnard. Tu sais quelle a toujours été ma vie, bercée sur une paresse

absolue ; eh bien , la fatigue et la philosophie atteignent le fainéant comme le plus occupé. L'existence me pesait, les plaisirs me combloient d'ennui, l'oisiveté même ne me sourioit plus : j'en étois là quand j'ai perdu mon père, et je suis venu passer mon deuil dans mes terres de Bourgogne. Que te dirai-je ? la solitude m'a plu ; revenu des erreurs de la jeunesse, j'eus la joie de reconnoître qu'ici je ne me sentois plus exister, et c'est pourquoi j'y demeure ; la mort viendra quand elle voudra.

— Tu me surprends : comment retrouver le roi des valseurs, le beau Vignolle enfin, sous cette tournure de garde-chasse ?

— Ne me rappelle plus ces souvenirs, le bruit m'est devenu insupportable. Les amusettes de notre temps prosaïque ne sont pas assez vives pour qu'un sage se détermine longtemps à gaspiller pour elles les trésors de la fainéantise. Mais parlons de toi, mon cher Gersain, de toi que j'aime d'autant plus que tu ne me ressembles guère : es-tu toujours

un travailleur infatigable, un des plus ambitieux soupirants de dame Fortune?

— Cher comte, j'ai, ma vie durant, travaillé comme un nègre; des désirs de science, des rêves d'or, des projets conçus avec audace, exécutés avec obstination, tel est mon passé. Me voici maître des requêtes, secrétaire d'ambassade à Vienne, auteur de dix volumes d'économie politique; j'ai trente ans, et je suis arrivé à cette position par moi-même, ayant été lancé dans ce monde sans nom et sans fortune. Si je me présentais à la députation, mon élection seroit assurée. Afin d'être éligible, j'ai acquis naguère un joli domaine en Alsace; me voilà donc en fort bonne passe. Or, sais-tu ce que je vais faire en ce moment à Paris?

— Non, mais je t'écoute, et afin d'avoir le loisir de t'entendre plus long-temps, je vais renvoyer ta voiture par cette avenue, au bout de laquelle se trouve ma maison; on y déposera tes malles, et tu passeras quelques jours dans ma thébaïde. Franck, ajouta-t-il en se

tournant vers un piqueur qui venoit de les joindre, cours au château de Fresnes, demande à voir le marquis ou madame de Fresnes, et dis-leur que l'arrivée d'un ancien ami m'empêchera d'aller dîner chez eux ce soir ; dépêche-toi, mon garçon, et fais-leur mes compliments de ton mieux ; tu expliqueras qu'étant au milieu d'une route, je ne puis te charger d'une lettre. Me voici maintenant, cher Gersain, tout à toi qui es dans une situation superbe, vaillamment conquise, et qui vas à Paris dans un but que tu es prêt à me dire.

— J'y vais porter la démission de mes deux emplois, afin de me retirer en paix dans la terre que j'ai achetée en Alsace.

— Es-tu fou ? s'écria Vignolle.

— Pas plus que toi, ce me semble ; je suis las, ennuyé, sage, et voilà tout.

— Singulier rapprochement ! L'oisiveté m'a conduit à la fatigue, au désir du repos, et

le travail aiguillonné par le succès a produit en toi le même effet. Montaigne a raison de dire que, « par divers moyens, on arrive à pareille fin. » Eh bien, conviens-en, nous sommes deux mortels assez bizarres.

— Non pas; la cause de ceci n'est pas en nous, elle est endémique; ce mal dont tu ignores le nom se respire avec l'air du siècle.

— Quelle est donc cette maladie qui nous arrête et nous cloue à terre?

— C'est l'*impossible*. Ce mot est la devise des sociétés qui se dissolvent ou se régénèrent, les masses ne profitent alors qu'en dévorant les individus. As-tu jamais, toi le chercheur de plaisirs, accompli un seul de tes souhaits? rien, dans ta vie, s'est-il accommodé suivant ta guise? tes pâles et courtes jouissances n'ont-elles pas été dues au hasard seul? Entouré de richesses, d'estime, d'affections, investi d'un revenu de trente mille livres, tu as eu la modeste ambition de couler des jours supportables, et tu n'as pu y réussir au milieu des

égoïsmes monotones qu'il falloit entamer. Les distractions du monde... que sont-elles? D'abord, il n'y a plus ni monde, ni salons : mais encore? Quelques individus hétéroclitement rapprochés, faits pour ne pas s'entendre, divisés d'opinions, de sentiments, causant dans deux ou trois chambres avec méfiance et insipidité... Le public a si bien fait justice des réunions d'aujourd'hui, qu'il est du meilleur ton de s'y rendre à onze heures et de se retirer à onze heures et demie. Demande à ce sujet leur pensée à quelques femmes de haute intelligence, qui ont tenté de refaire un salon, et vois si le mot *impossible* ne s'élançe de leurs lèvres aussitôt. Parlerons-nous de l'amour? Mais où, mais comment voir assez et assez bien une femme pour désirer la retrouver? Séparation heureuse, au surplus, car en face de leurs esprits tordus par l'éducation actuelle, que de déceptions! En fait, il est impossible qu'une passion, à Paris, se creuse, se consolide et surtout se conserve. Ah! mon ami, que de cœurs dépareillés, que d'existences flétries et jetées vives dans l'océan de l'impossible par cette première anomalie!

Gersain exhala un profond soupir.

— Hélas, et toi aussi, mon pauvre Jean-Paul! interrompit Vignolle en lui serrant la main d'un air qui signifioit : Nous sommes l'un pour l'autre de dignes confidants.

— Moi comme tout le monde. As-tu jamais, par hasard, possédé une femme que tu aimasses, ou... aimé une de celles que tu possédas? Pénétrons dans les réalités de la vie, tu verras plus clairement encore l'impossible se lever comme une massue sur le front des gens les mieux trempés. Pour une âme forte, pour un génie fécond, il n'est que deux mobiles, Alexis : la soif de la gloire et celle de l'utilité; ces deux résultats sont devenus introuvables, tout obéit à des textes inflexibles, et l'esprit ne peut plus vivifier ce que tue la lettre. Le cri des masses est législateur souverain; l'influence des individus est nulle, quant au moment présent, et les forces intelligentes sont divisées à l'infini comme la propriété territoriale. Quelque grand que tu sois, tu poursuivras en vain la gloire; quel que soit ton

génie, il glissera sur la société sans la pénétrer, et s'y évaporerà comme la pluie sur le toit d'un édifice. J'ai désespéré de l'illustration, ami, et j'ai perdu la conscience de mon utilité. Ces deux *impossibles* ont dissous les illusions qui m'avoient soutenu, et je trouve impraticable le sentier des labeurs, comme toi celui des plaisirs. Ainsi pensent, crois-moi, des gens très-lumineux : renonçant à des folies magnifiques, ils condamnent leur esprit à l'infécondité, et les superbes chimères se réfugient dans les jugements faux.

Ils continuèrent de marcher en silence. Sur leurs têtes, une double rangée d'ormes, frappés par la bise d'automne, vastes encensoirs qui jetoient leurs cendres, jonchoient le chemin de feuilles sèches.

— Si du moins, reprit Jean-Paul, on avoit cette consolation d'une femme que l'on aime, pour qui l'on travaille, à qui l'on sera grand et glorieux!... Mais non, celle qui vous convient suivant le cœur, ne vous convient pas suivant la société, et les obstacles sont tou-

jours aussi insurmontables que la passion. Après tout, l'on se guérit de cette folie comme des autres. Écoute, Alexis, on a souvent défini la vieillesse, et souvent fort mal; un vieillard, peu importe ici l'âge, est un être qui n'ambitionne plus rien et n'aime plus personne; et en voici la preuve : c'est que la conséquence de cette situation, comme celle du dernier âge, est l'impuissance.

Le bruit d'une voiture suspendit la conversation un instant.

— C'est le marquis de Fresnes qui vient à nous, s'écria le comte de Vignolle; tu vas être régalé de l'aspect du plus laid, du plus sot vieillard qui soit au monde; cependant, Gersain, jamais tes talents ne t'auroient juché à la hauteur où sa nullité est parvenue. Cet homme a été sénateur, plénipotentiaire, ministre, initié à tous les grands secrets de l'état, sa poitrine est harnachée de cordons, de plaques, de chaînes d'or; pourtant, gloire humaine! tu savois à peine le nom de ce mortel superbe.

— Si fait; mais je le croyois mort depuis quarante ans.

— Il n'en compte pas encore cinquante. Tu vois comme aujourd'hui les vivants vont vite, et comme rapidement tout s'use et s'efface et s'oublie; les gens d'hier sont déjà d'un autre siècle. Voici notre homme qui s'approche.

— Permetts-nous, cher campagnard, une observation indiscreète. Tu as paru ravi de l'apparition de ce sot personnage, empressé de le joindre, d'écouter ce qu'il souhaite de t'apprendre, cependant, tu le traites avec un mépris mêlé d'aversion. Ce vilain homme ne seroit-il point le mari d'une jolie femme?

— Quelle idée burlesque, et... quelle analogie...

— Je comprends. Que d'excuses j'ai à te faire, mon ami, pour ma visite malencontreuse qui t'empêche, ce soir, d'aller à Fresnes! Ah, l'homme des champs, le philosophe

désenchanté, vous ne nous surprenez plus, et l'on conçoit que Lucifer se fasse ermite.

M. de Fresnes venoit de recevoir le message de son voisin, et en apprenant le motif qui l'empêchoit de se rendre au château, il s'étoit hâté d'accourir lui-même afin d'inviter le nouvel arrivant à accompagner son ami, s'excusant de cette proposition un peu trop cordiale, sur la liberté des champs et sur les regrets que causeroit, à Fresnes, l'absence d'Alexis de Vignolle. Gersain se fit long-temps prier; mais lisant dans les yeux de son hôte que cette partie n'étoit pas sacrifiée sans regrets, il accepta l'invitation du marquis.

— A la bonne heure! s'écria ce dernier, voilà qui rendra madame de Fresnes très-contente, car bien qu'elle n'ait rien dit à cet égard, j'ai cru voir que votre absence la contrarioit.

A ces mots, un coup d'œil guilleret de Gersain troubla Vignolle à un tel point, qu'il ne put répondre sans balbutier.

— Il paroît, pensa son hôte, que ses affaires ne sont pas encore avancées.

— Eh bien, avois-je deviné? demanda-t-il en riant, lorsque le marquis eut continué sa route.

— Jean-Paul, ne riez point; ceci n'est pas ce que vous pensez.

— Qu'est-ce donc, alors?

— Une chose grave et fâcheuse, et sans avenir; c'est, vois-tu, c'est l'impossible.

— Ceci est évident; quelle que soit la marche des incidents, il est bien assuré que, si le but de la recherche est le bonheur, la fin sera l'impossible. N'importe, mon ami, je t'offre mes services, use de moi comme d'une seconde pensée. Un confident de comédie est un chandelier très-commode.

— Non, tu ne peux comprendre ma situation; il ne s'agit ni d'amours ni de projets,

mais d'une préoccupation douce, d'une intimité pure, exempte d'orages, de désirs...

— Oh, oh ! il faut que tu aies jugé la forteresse bien imprenable, pour avoir ainsi contraint ton cœur à prendre le change sur ses sensations véritables, et pour t'être persuadé que tu ne souhaites rien.

— C'est la vérité pourtant ; d'ailleurs , un succès complet ne s'obtiendrait jamais.

— A la bonne heure. Sais-tu que tu es totalement enlacé ?

— Ta présence m'affectera ce soir, j'ai regret de l'avoir voulue ; tu parois si léger, qu'un sentiment de pudeur, de délicatesse...

— Autre mensonge que l'on te fait ; mais cette fois, c'est l'amour-propre qui t'abuse. Il a peur, le mauvais, de laisser voir à un tiers le fil d'une intrigue mal attachée et timidement conçue ; impose-m'en si tu peux ; mais quand tu te trompes toi-même, je te prends en

pitié, parce que tu es ta propre dupe avec trop de bonhomie.

— Au fond, vois-tu, je ne suis pas un roué.

— *Au fond* est un ménagement délicat. C'est entendu ; sous les plis séducteurs de cette veste grise, sous les ailes de ce chapeau de paille de riz, palpite le cœur, et s'élève le front d'un honnête homme. Tu es amoureux comme un écolier de rhétorique, et je t'en fais mon compliment sincère.

— Tu me dis cela sur un ton...

— Sur le ton de l'envie. Je n'ai ressenti qu'un seul sentiment, Alexis, mais il valoit le tien, sur mon âme ; il a fracassé mon existence ent ère. Or, pour peu que cette confidence te rassure ou te fasse moins réservé, tu n'as qu'à parler, en trois minutes tu sauras tout. L'objet et l'époque de cette passion sont bien éloignés, je ne les retrouverai plus, et la blessure est radicalement guérie, je l'atteste.

Ce fut le tour de Vignolle de hocher la tête et de sourire.

— Mes amourettes, reprit le jeune diplomate, avoient commencé de très-bonne heure et d'une façon bucolique; dans un jardin. J'avois seize ans, c'étoit chez le général de B... : ses fils, mes condisciples, ses filles et leurs amies jouoient un jour avec moi. L'une d'elles, qui frottoit avec de la verveine la paume de sa main, me demanda : « Savez-vous la propriété de ces feuilles? on prétendoit, au temps des fées, que deux personnes qui entrelacent leurs mains, après les avoir parfumées de verveine, sont unies d'une façon mystérieuse et indissoluble. » Écraser une de ces feuilles dans ma main et toucher celles de la belle prêtresse qui m'initioit à ces mystères, étoit l'acte de la plus simple galanterie, mais elle prend la fuite; je poursuis alors une de ses compagnes qui m'échappe pendant que les autres se dispersent. Honteux de ma défaite, voulant, par amour-propre, mener à fin mon entreprise, je m'élançai à mon tour, et me voilà comme un loup poursuivant un troupeau.

« Au détour d'une allée, une de ces jeunes filles brune, mince et déjà un peu femme, bien qu'elle n'eût pas quatorze ans, m'attendait de pied ferme. J'arrive brusque comme un conquérant; mais elle, avec une placidité parfaite, et semblant dire : Il n'est pas besoin de combattre, me tend la main avec assurance, en dardant sur moi deux longs yeux noirs d'Andalouse, d'une expression bien plus profonde que la circonstance ne le valoit. Cet incident un peu romanesque me troubla; quand nos mains se sont jointes, elles étoient froides, frémissantes, moites, et notre émotion mutuelle avait une vivacité telle, que nous ne pouvions parler ni l'un ni l'autre.

« Que de fois, depuis ce jour, sur les bancs du collège, mes rêveries l'ont invoquée! que de châteaux en Espagne! que d'héroïnes de romans sa figure d'ange a personnifiées pour moi! En la retrouvant dans le monde, belle, entourée, divine, je m'approchai confiant; elle m'avoit reconnu, et nous nous sommes aimés avec une noble candeur. Dès cet instant, les châteaux en question s'élevèrent bien plus

vite, nous étions deux pour les bâtir ; le bonheur sans moi lui sembloit impossible, cependant c'étoit une âme grave, sérieuse, pure, et poussant la piété jusqu'à l'exaltation. Par malheur elle avoit un beau nom, point de fortune et une tante impitoyable. Il fut décidé que j'acquerois une position brillante ; je me mis à l'œuvre, et voilà comment je suis devenu presque un personnage. Quelle ardeur j'apportoïis au travail ; mais aussi, que d'amour ! Sa tante lui expliqua un jour que la femme d'un gentilhomme riche, quel qu'il fût, seroit mieux considérée que celle de Jean-Paul Gersain, et en dépit de la verveine, la belle s'unit à un veau d'or quelconque, aussi vieux que celui d'Aaron. Alors, je quittai la France, et tout à coup le travail m'ennuya, l'avenir cessa de m'intéresser, les succès ne me recherchèrent plus. Trois ans se sont écoulés, et me voilà fatigué d'errer sans but, épuisé par le manque d'affections, et parfaitement guéri de toute passion humaine. De cette fraîche et trompeuse matinée de la vie, je n'ai gardé qu'un âpre souvenir... avec cette petite mosaïque, qui me sert d'épingle ; elle l'a tra-

vaillée pour moi. L'objet, comme tu peux le voir, représente une branche de verveine : j'ai dit. Si maintenant tu me trouves par trop au-dessous de la métaphysique de tes passions, garde tes confidences.

— Écoute, Gersain ; madame de Fresnes est d'un caractère doux, mais ferme, austère et froid ; elle m'accorde un sentiment de bienveillance plus voisin de l'amitié que de l'amour, et l'on ne comprend pas comment elle pourroit franchir cette distance.

— C'est tout juste ainsi que l'on trace le portrait des femmes dont on n'est pas aimé.

— N'avois je pas raison de craindre que tu ne comprisses rien à tout ceci ? Comment se seroient éveillés en elle des sentiments plus tendres, sous l'inspiration de l'affreux gnome qu'elle a pour mari ! Ce cœur s'explique si bien pour moi, que, m'y subordonnant avec charme, je ne demande rien de ce qu'il ne peut livrer ; plaçant mon âme en harmonie avec la sienne, je lui rends une sympathie

douce, content de cette intimité, partageant la sérénité où elle dort, et tremblant de rider la face de mon tranquille bonheur.

— En d'autres termes, tu trembles si fort de n'être pas aimé, que tu redoutes, par l'essai des plus légères épreuves, de faire crouler des illusions si difficilement échafaudées.

— A quoi bon te répondre ? tu ne la connois pas, sa vue seule changera tes idées ; nous irons ce soir à Fresnes, et après cette visite, ce qui te confond te paroîtra naturel. N'admires-tu pas, toi qui tout à l'heure nous assimilois à des vieillards, la chaleur, l'importance que nos deux philosophies ont apportées à ces affaires de cœur ? Nous sommes jeunes encore, et puisque nous voilà revenus de toutes les erreurs, c'est bien le cas de convenir que l'amour, qui est bien peu de chose, est la plus sérieuse occupation de la vie.

— C'est pourquoi, mon cher Alexis, ta situation m'alarme. Que vas-tu faire ? ce calme

forcé dont tu vantes les charmes ne peut être stable; ton âme va s'allumer et, si comme tu le redoutes on résiste, quels chagrins te sont réservés! Ne risque pas une pareille partie, dans cette solitude, à la campagne où rien ne distrait d'une pensée et ne compeuse une infortune; d'ailleurs, ces passions-là ont toujours triste fin, leur succès est déplorable. Le partage avec monsieur de Fresnes te fera horreur, les gênes que tu subiras te rendront furieux, les remords de cette dame te seront insupportables, et tous deux vous pleurerez chaque jour votre félicité constante; enfin, tout peut se conclure par une catastrophe, et l'existence de la marquise est flétrie. Voilà le tableau non exagéré des amours où nous courons à l'étourdie; la société nous a fait ces loisirs. Aussi, le sage, où d'autres lisent plaisir, déchiffre le mot *impossible*, et s'enfuit. Oui, l'Impossible est là toujours, et si l'on s'unit une seule fois à cette divinité perfide, elle est à l'instant féconde. Abandonne cette aventure, j'ai là-dessus de vilains pressentiments. Tu sais combien mon conseil est pur, Alexis; je n'eus qu'un sentiment, dont toute ma vie

reste empoisonnée, et j'en puis parler comme d'une vieille histoire, ayant oublié et la passion, et son objet, que j'espère ne plus revoir.

Pour toute réponse, le jeune Vignolle, après un instant de méditation, dit à son ami en souriant :

— Allons nous habiller, et partons.

Quand les deux amis entrèrent au château de Fresnes, la nuit étoit tombée : ils furent reçus dans un grand salon éclairé par trois énormes souches qui flamboient sous l'âtre, car on n'avoit pas encore allumé les bougies. A leur arrivée, la marquise s'étoit levée d'un grand fauteuil pour les recevoir, et un jet de flamme accusa vivement ses traits.

Au moment où le comte de Vignolle, tenant son ami par la main pour le présenter, s'inclinoit déjà, il sentit ses doigts convulsivement pressés par ceux de Gersain, ce qu'il attribua à l'impression produite en lui par cette beauté ; mais il observa qu'elle avoit sou-

dain reculé d'un pas en appuyant son bras sur le dossier de son fauteuil.

Il jeta les yeux sur Gersain sans rien découvrir; ce dernier, voyant que le comte demeuroit muet, remercia la marquise et M. de Fresnes de l'avoir si gracieusement invité à accompagner son ami, et se félicita du bonheur d'avoir fait leur connoissance.

— S'ils se sont déjà vus, pensa Vignolle, elle ne consentira pas à en faire mystère.

Les derniers mots de Gersain avoient été suivis d'un silence profond, et la marquise interdite paroissoit colorée par le reflet d'une flamme plus rouge; elle se contenta d'un salut froid mais profond, et Vignolle altéré se dit :

— Peut-être mes yeux m'ont-ils trompé; mais s'ils se connoissent, je suis perdu!

II.

Depuis quelques jours , la conversation étoit devenue rare et monotone entre Vignolle et son ami Gersain. Ils se cherchoient peu, chacun d'eux s'étoit fait des habitudes particulières; on les eût pris pour deux personnes qui, forcées par des raisons impérieuses de demeurer ensemble, ont assez d'esprit pour ne se fréquenter que politiquement. En ces conjonctures, Gersain ne songeoit pas à prendre congé du comte, qui, sans toutefois se montrer engageant, étoit contraint, par sa

position, d'exercer l'hospitalité avec une certaine grâce.

Ils fréquentoient les hôtes du château de Fresnes, mais ils évitoient de s'y rencontrer, et jamais ils ne parloient de la marquise, texte sur lequel ils avoient si longuement discuté avant sa première entrevue avec Jean-Paul Gersain.

Le soir de ce jour-là, tandis qu'ils s'en retournoient ensemble et que Vignolle, gros de curiosité, se disposoit à questionner son hôte sur madame de Fresnes, ce dernier avoit entamé sur la pluie et le beau temps, sur la politique, la littérature et les mœurs angloises, une conversation si ferme, si bien nourrie, si opiniâtre, qu'Alexis avoit deviné son intention d'éviter de parler de la marquise. Cette persévérance le gêna; son adresse fut loin de s'en accroître, et le besoin d'opposer la ruse à la ruse le rendit muet, tant il craignit d'aborder cette matière avec gaucherie.

Il se livra donc, sur les relations de son ami avec cette dame, aux conjectures les plus op-

posées. Quand, au retour d'une visite, Jean-Paul d'un ton assez sec disoit : — J'arrive de Fresnes; puis, sans attendre la réponse, passoit à une autre idée; Alexis regrettoit de n'avoir pas assisté à l'entretien; mais quand ces trois personnages se trouvoient réunis, la situation devenoit si perplexe, si pénible, qu'ils l'évitoient en dépit d'eux-mêmes. Découvrir quelque secret par le moyen de la marquise étoit une tâche si difficile, que malgré sa finesse ordinaire et les efforts d'un esprit froid et observateur, Gersain peut-être n'auroit pas su pénétrer sa pensée à l'égard du comte. Elle possédoit sur elle-même un empire souverain, et son visage étoit couvert d'un voile impénétrable.

Issue par sa mère d'une vieille race espagnole, Alix, marquise de Fresnes, avoit été élevée jusqu'à la mort de son père, veuf de très-bonne heure, dans une maison où résidoient plusieurs douairières d'une austérité inflexible, ses parentes, ainsi que l'évêque de***, son grand-oncle. La maison que cette sombre famille habitoit dans une ville paisible,

étoit un ancien couvent situé à l'angle d'une rue déserte formée par les murailles de plusieurs jardinets qui rampoient aux pieds de la cathédrale. On entendoit le chant des vêpres et le son des orgues depuis le salon du père d'Alix, de qui l'appartement, meublé lourdement à la Louis XV, étoit orné de tableaux de piété; car ce salon étoit un de ceux de l'évêché où vivoit, chez son oncle, le père d'Alix qui avoit perdu sa fortune lors de l'émigration. Jamais on ne rioit dans ce logis où l'on ne recevoit pas.

Disposée par son âge et par son naturel à l'étourderie, à la pétulance, Alix s'accoutuma à réprimer ses instincts, à garder à la fois le silence claustral et l'impassibilité de physionomie particulière aux nonnes. Comme certaines rêveries romanesques travailloient sourdement dans cet esprit, les traits d'Alix, pour se maintenir en contraste avec de telles impressions, avoient contracté une nuance de dissimulation propre aux dévotes. Son visage, d'un galbe castillan, mais plus allongé et d'un trait plus fin que celui des femmes de

Madrid, avoit je ne sais quoi de passionné qui, s'harmonisant à l'idée de la dévotion, faisoit présumer en elle des extases pieuses; son regard étoit voilé, froid, mais, en la contemplant, on se souvenoit que d'un glaçon l'on peut tirer des étincelles. Il étoit impossible de la voir sans la remarquer, de la remarquer sans souhaiter de la connoître, et plus on la croyoit connoître, plus s'accroissoit la curiosité. Alix n'avoit point une beauté de caprice; jamais la grâce n'eut plus de majesté, la dignité tant de douceur, la beauté régulière et irréprochable plus de mordant et d'aiguillons pour piquer les sens.

Elle étoit grande, et sa taille souple et svelte la haussoit encore; elle nouoit avec simplicité ses cheveux d'un noir frais et luisant qui moutonnoient fort bas sur un cou splendide, les coins mobiles de ses lèvres épaisses étoient surmontés d'une pénombre; ajoutez à ces traits un nez semblable à celui de Marie-Antoinette, deux yeux très-longs, toujours demi-clos, qui sembloient s'étudier à ne rien exprimer, des couleurs hautes sous une

carnation d'iveteuse, et vous aurez une grossière ébauche de ce portrait. Nous ne disons rien des mains, des pieds, des attaches et des autres signes distinctifs des races pures, nous bornant à observer que la marquise de Fresnes comptoit dix-huit quartiers de noblesse justifiés.

Elle marchoit lentement, parloit lentement, pensoit avec rapidité, avoit le regard furtif, et sous une raison extérieure très-apparente, sous une droiture innée de l'esprit, elle cachoit une fausseté réelle du jugement, fausseté restreinte à certaines opinions systématiques; pareille, sous ce rapport, à toutes les personnes élevées loin du monde par des êtres à qui le monde est étranger. Souvent elle dissimuloit à l'aide du silence et de la dignité son ignorance des hommes ou des choses. Elle n'avoit point vécu.

Néanmoins, le comte et Gersain ne parvenoit pas à lire dans cette âme nébuleuse. Aucun d'eux n'avoit encore réussi à altérer en elle ce calme parfait, signe extérieur d'une

conscience en paix ou d'une vertu sans efforts. Vignolle étoit dans une position très-cruelle, ignorant à la fois les sentiments de la marquise, ceux de Jean-Paul à son égard, et leurs mutuelles relations. Il trembloit que cette femme ne fût celle avec qui son ami avoit jadis fait un pacte très-tendre et mal observé. Leur adresser des questions sur cette matière étoit difficile depuis qu'ils avoient feint tous les deux de ne pas se connoître. D'ailleurs, toutes les fois que le comte avoit cherché à aborder ce propos, Gersain, grâce à son esprit subtil, l'avoit dépisté, sans se compromettre par le plus léger mensonge.

Dans cette extrémité, Vignolle résolut de deviner, par le moyen de la marquise, ce qui lui étoit si obscur, et un jour, après avoir soustrait à son ami l'épingle en mosaïque romaine sur laquelle son infidèle d'autrefois avoit incrusté un bouquet de verveine, il se rendit au château de la marquise.

Elle conversoit avec son mari, qui traitoit avec légèreté le sujet rebattu de l'infidélité

des femmes, des disgrâces du mariage, et qui, pensant faire preuve de vaillante et spirituelle philosophie, répétoit avec emphase, devant sa moitié rouge de honte, la flétrissante maxime : « Quand on l'ignore ce n'est rien, et c'est peu quand on le sait. »

Dès que le comte de Vignolle fut entré, M. de Fresnes lui demanda sottement son opinion là-dessus, ajoutant coup sur coup cinq ou six impertinences sur l'indifférence où le laisseroit une mésaventure de ce genre.

Il est bon d'observer ici que les maris, s'ils s'avisent de professer par forfanterie des idées d'aussi mauvais goût, choisissent toujours, pour les développer, l'instant où se trouve présent leur plus dangereux rival. Si, de leur part, la chose étoit calculée, elle seroit d'une habileté diabolique; car elle rend impossible, pour un amant un peu délicat, une galante entreprise, qui sembleroit le lâche emploi de cette autorisation ridicule. Donc Vignolle, trop conséquent pour démentir le marquis, trop bien élevé, trop sérieusement épris pour

s'avilir devant l'objet aimé en approuvant une pensée basse, Vignolle demeura fort interdit. M. de Fresnes rit beaucoup de cette gêne, ce qui le rendit encore plus laid, et s'applaudissant de son exquise plaisanterie, il s'éloigna tandis que le comte se disoit :

— Un pareil homme a été ministre et ambassadeur... Un semblable cuistre possède une femme aussi adorable... Oh! Gersain a raison!

Ces réflexions, celles où madame de Fresnes étoit plongée, rendirent l'entretien gêné jusqu'à ce qu'on eût secoué le souvenir du marquis et de ses sornettes. Désireux d'aborder un sujet qui tint quelque temps les langues en liberté, Alexis murmura :

— J'ai toujours été surpris, madame, de voir une personne faite comme vous pour les plaisirs du monde se confiner avec autant d'insouciance dans une campagne.

— Autant pourroit-on en dire de vous, monsieur. La retraite sied bien aux femmes :

jamais la société ne m'a plu, et il est plus surprenant qu'un jeune homme qui, de son propre aveu, a cherché le tumulte, soit tout à coup devenu sauvage.

— Cette conduite ne vous étonneroit pas si vous me connoissiez mieux. Le bonheur n'est pas au dehors, il le faut trouver en soi, et j'avois au cœur un vide, un ennui...

— Il falloit vous marier.

— Peut-être; mais il est trop tard, madame, je ne me marierai jamais.

Il articula ces derniers mots avec une telle solennité, que la marquise se mit à rire.

— Peut-on, reprit-elle, jurer de rien à votre âge? Sait-on les choses de l'avenir et le sort que nous réserve la Providence? Je connois des personnes qui rêvent une existence bien différente de celle que la Providence leur a départie.

— Alors, madame, ces personnes, il les faut plaindre, au lieu de se jouer d'elles. Mieux vaut cent fois réprimer un accès de gaieté que de blesser au cœur un être qui souffre.

Elle le regarda furtivement et dit :

— Si je vous ai affligé, monsieur de Vignolle, je vous en demande pardon.

Depuis quelques secondes il faisoit tourner entre ses doigts l'épingle de mosaïque en dirigeant un coup d'œil tout à fait inerte sur madame de Fresnes, et au moment où elle aperçut le bijou, le comte, d'un air distrait, lui demanda :

— Êtes-vous superstitieuse?

— Autrefois je l'étois, mais c'est une faiblesse dont je suis revenue.

— Pourquoi?

Au lieu de répondre, elle murmura négligemment avec la tranquillité la plus parfaite :

— Vous avez là une jolie épingle; qui vous l'a donnée?

— C'est de la mosaïque, ajouta-t-il en la lui présentant (la main de la marquise la reçut sans trembler), de la mosaïque romaine, un ouvrage de patience. Cela doit être bien difficile à faire.

— Mais non, pas trop.

— Elle représente... une branche de verveine.

— Il faut de l'imagination pour le deviner, car l'imitation n'est pas très-fidèle.

— Est-ce que vous ne l'auriez pas reconnue, vous, madame?

— La monture est fort bien. Et l'on vous a fait don de cette bagatelle?

Vignolle, après avoir hésité une seconde, sentit qu'il ne pouvoit reculer, sans faire l'aveu d'un stratagème un peu perfide, et il ajouta tout bas, comme à regret :

— On me l'a donnée.

Puis il la plaça sur la cheminée.

Une longue pause suivit cet entretien que la marquise ranima par des paroles incohérentes, qui sans doute avoient dans sa pensée un enchaînement secret.

— Que l'on doit redouter, murmura-t-elle, les influences extérieures ! Vivre seule avec ses devoirs, sans pièges au dehors, sans trouble au dedans, c'est la seule existence supportable. La paix n'existe qu'au fond d'une conscience que rien n'agite, et il faut si peu pour troubler cette paix ! Tenez, je ne conçois pas que l'on ait la force de vivre quand on a dans le passé un seul reproche grave à se faire !

Vignolle demeura stupéfait. Madame de Fresnes étoit souvent distraite ; elle suivoit, il le comprit, le fil d'une idée sans penser qu'on en pourroit découvrir l'origine ; elle songeoit à voix haute. Devinant en elle, d'après cette absence étrange, une émotion profonde, le comte lui dit :

— Jugez alors, madame, des angoisses des gens privés de ces pieux appuis dont vous êtes fière, de ceux qui, plus à plaindre qu'on ne sauroit le comprendre, dénués de secours en eux-mêmes, sans amis, sans confidents, sans famille, sans rien sur la terre...

— Mon Dieu, vous m'effrayez! Qui donc peut être à ce point déshérité?

— Je suis sans amis, mon père est mort, je n'ai jamais connu ma mère; mon cœur déborde de tendresses qui ruissellent tristement, perdues sur mon chemin, sans qu'une âme les recueille, et pour comble de maux... Mais je ne sais si je dois, madame, achever de tracer une aussi lugubre page.

— Seriez-vous pour nous le plus indifférent des hommes, ce seroit un devoir de vous consoler, et vous savez qu'ici l'on vous traite en ami.

— Eh bien... vos yeux s'abaissent en ce moment sur la vivante image du désespoir.

Un sentiment que je ne cherchois pas , que ma raison... Mais que peut la raison ! Ah ! madame, soyez clémente ; car une passion immense , éternelle, dont la fin est l'impossible peut-être, est un tourment assez affreux pour valoir à qui l'endure assistance et pitié !

— Je suis désolée (si vous n'avez nulle espérance , et vous me paraissez un juge irrécusable sur ce point), de vous voir aussi profondément affecté. Mais pour lutter contre de tels revers, il ne faut même pas se les avouer à soi-même ; on doit éviter ce qui les rappelle, et... (elle hésita un instant , tout en jouant avec l'épingle de mosaïque qu'elle avoit machinalement saisie) et espérer dans l'oubli, qui manque rarement de secourir les hommes.

Voyant dans ce dernier conseil un regret amer de l'indifférence de Gersain, Vignolle s'exaspéra tout à coup, et d'une voix mêlée de pleurs et de colère , il s'écria :

— L'oubli ! oui , nous avons besoin d'un semblable remède contre l'inconstance ou la froideur des femmes...

Il alloit continuer, mais la marquise se levant, tira une sonnette avec force, et comme Alexis la contemploit avec stupeur, un domestique entra, à qui madame de Fresnes, d'un ton fort naturel, dit de mettre du bois au feu. Pendant qu'on alloit querir ce qu'elle avoit demandé, elle dit posément au comte refroidi par cet incident :

— Vos chagrins m'ont fait de la peine. Je ne vous demande pas l'objet de ces ennuis, car je ne vois nulle utilité à le connoître. Regardez-moi comme une amie, et croyez qu'on ne négligera rien pour vous aider à retrouver le repos. Ne vous plaignez plus d'être seul, abandonné, sans aucune affection ; la mienne vous restera comme celle d'une sœur. Quant aux folies que vous m'avez dites, oubliez-les ; demain je ne m'en souviendrai plus, je vous le promets.

Cette déclaration des sentiments du comte étoit depuis trop long-temps attendue pour que la marquise n'y fût pas préparée ; aussi se trouvoit-elle sous les armes, et les offres d'a-

mitié qu'elle fit à Vignolle prouvent à quel point elle étoit sûre d'elle-même. Le comte ne s'y méprit qu'à moitié, cette réplique lui déchira le cœur; il aimoit sérieusement, et, dans l'excès de sa douleur, il se jetoit déjà tout en larmes aux pieds d'Alix qui commençoit à trouver son rôle moins aisé, lorsqu'un bruit de pas le replongea dans son fauteuil; la porte s'ouvrit, et au lieu du domestique qui étoit allé chercher du bois, on en vit entrer un autre qui annonça :

— Monsieur Gersain.

Depuis long-temps les deux amis évitoient de se rencontrer sur ce terrain dangereux; aussi le comte montra-t-il autant de surprise que de mécontentement. Jean-Paul n'y prit pas garde, et s'il devina la situation, l'éclat de sa franche gaieté n'en laissa rien paroître.

Ses relations avec Alix étoient inexplicables. Recouvertes de la plus grande froideur, elles sembloient destinées à se maintenir dans une

étroite réserve. Gersain recherchoit peu l'intimité de madame de Fresnes, pourtant il se plaisoit à s'égarer dans le château, à respirer dans le tourbillon où elle existoit. Dans les premiers temps, il s'étoit montré triste, puis la sérénité lui étoit revenue, et ses habitudes de promenades solitaires, d'oisiveté mélancolique offroient un contraste piquant avec la légèreté dont il faisoit parade. Sa conduite avec la marquise, respectueuse sans affectation, glaciale sans aigreur, n'étoit cependant pas exempte d'une dose d'amertume trop faible pour être facilement signalée. D'ailleurs cet effet étoit passager; Gersain n'arrivoit à Fresnes qu'après avoir épuisé son corps par des marches forcées qu'il réitéroit chaque jour, et auxquelles il attribuoit la fatigue empreinte sur ses traits. Quelle que fût la façon dont il entendit les relations de Vignolle et d'Alix, jamais il ne témoignoit la moindre jalousie.

La conversation de madame de Fresnes n'étoit pas gênée par sa présence, mais devant lui elle perdoit l'esprit de saillies. Souvent, elle faisoit à ses paroles des réponses indirectes,

et adressées à tout le monde s'il se trouvoit là plusieurs personnes. Passoit-il la soirée chez elle, on la voyoit se retirer de bonne heure. Enfin, elle ne prenoit jamais assez d'intérêt à lui pour demander de ses nouvelles à Vignolle, bien qu'elle s'informât de l'état de ce dernier lorsqu'elle causoit avec Gersain.

Celui-ci, voyant que sa visite coïncidant avec celle du comte étoit inopportune et fâcheuse pour les deux personnes dont il venoit de troubler le tête-à-tête, crut devoir paroître surpris de rencontrer là son hôte, qu'il supposoit à la chasse. Il reprit ensuite le fil des propos futiles où il s'étoit lancé, et mit successivement en scène une foule de banalités qu'il ajustoit avec un esprit de mots assez original. Ce sang-froid gêna le comte, qui comprit que, tout en se jouant de la sorte, Jean-Paul examinoit avec une sagacité diabolique l'état de son cœur et de celui de la marquise. Ce qui le soulagea un peu, c'est que madame de Fresnes manifestoit pour lui-même, depuis l'arrivée de Gersain, des sentiments plus affec-

tueux , plus intimes qu'à l'ordinaire. Gersain , au surplus , acceptoit cette humeur en homme dénué de motifs raisonnables pour en être offusqué.

Mais , en furetant çà et là dans le salon , il découvrit sur la cheminée son épingle de mosaïque. Ne se souvenant pas de l'avoir oubliée là , il la prit néanmoins sans s'étonner , et de l'air le plus simple du monde il l'ajusta sur sa cravate. La marquise , en riant aux éclats , s'écria : — Monsieur Gersain a la mémoire aussi courte que les enfants , il reprend ce qu'il a donné.

Vignolle , dont les joues devinrent couleur de feu , rioit très-médiocrement.

— Eh quoi , madame , repartit Gersain presque ému , vous désirez cette mosaïque ?

— Non , ce n'est pas moi qui... ce n'est point à moi que vous l'avez offerte. Monsieur Gersain , vous oubliez vite... N'avez-vous pas fait cadeau de cette bagatelle à votre ami ?

Jean-Paul tressaillit, passa la main sur son front, et avec un sourire sur les lèvres, il ajouta : — Vignolle vous a dit?... C'est vrai, j'avois oublié... Tiens, mon ami, prends, elle est à toi.

— Mais, dit Alexis sans lever les yeux, pour peu que tu regrettes cette épingle, je serai ravi d'être à même de te l'offrir.

— Non, garde-la, je n'y tenois guère, et sur ma foi je n'y prétends plus rien.

— Ainsi, pensa-t-il, elle a tout dit, ils s'aiment, et la religion du souvenir n'a point d'autel dans ce cœur.

Rien n'égale la rapidité avec laquelle Jean-Paul reconquit son hilarité devenue sublime. Il prolongea sa visite d'une demi-heure. Au moment où il alloit se retirer, Vignolle, trop coupable pour ne pas ressentir le besoin d'expier sa faute par un peu de courage, arrêta son ami et lui dit résolument :

— Gersain, je m'en vais avec toi.

La route leur parut d'une longueur démesurée. Jean-Paul ne vouloit, Alexis n'osoit pas ouvrir la bouche le premier, et ils étoient proche de l'avenue où ils s'étoient rencontrés douze jours auparavant, qu'un mot n'avoit pas encore été échangé.

Enfin, Vignolle, faisant un effort prodigieux, saisit la main de son vieil ami, et d'une voix étouffée murmura : — Jean-Paul, ta générosité m'accable, tu as à ma reconnoissance des droits...

— Qui t'embarrassent, et c'est à tort ; on plaint les fous, on ne les juge pas. Si quelque chose a pu m'attrister, c'est de te voir cramponner ta vie à une chimère.

— Mais, toi-même...

— Tu t'es mépris sur mon compte comme sur celui de cette femme. Je n'attends rien, je ne veux rien, je n'ai rien espéré d'elle. Si elle t'aime, comme je le crains, quels tourments vous vous préparez tous deux !

Quelle que soit sa conduite, elle chérit avant tout ses devoirs ; vois sa résignation , sa pieuse sollicitude à l'égard de son mari. Je le certifie : le lendemain du jour où tu l'auras perdue, c'est une femme morte ; si tu ne me crois pas, je t'attends à l'heure du désespoir. Ah ! vous appelez cela du bonheur ! Insensés, qui ne voyez pas les obstacles insurmontables qu'a mis la société entre vous ! Enfant, ne cherche donc point à vivre, puisque déjà partout et sur tous les points tu as éprouvé comme moi que le vivre est impraticable.

— Qui sait ! Est-ce à toi, d'ailleurs, de discuter froidement sur cette affaire ? Tu l'as aimée, et peut-être encore... car c'est d'elle et de toi, il n'y a pas à le nier, que tu m'as conté l'histoire.

— Si tu en avois la certitude, n'aurois-je rien à te reprocher ? Mais demeure en paix, je ne te la donnerai jamais. Le moyen que tu as employé pour l'acquérir me donne, au surplus, le droit d'agir sur cette matière suivant ma convenance.

— Cependant, si c'étoit elle...

— Cette confiance ne t'arrêteroit plus, et jetteroit encore l'impossible dans notre amitié. Donc, j'affirme que cette femme n'est rien, ne sera rien dans ma vie, que je n'y prétends pas, et que tu n'as aucun passé à respecter entre nous. C'est pour toi seul, non pour moi (quel besoin ai-je de compassion?), c'est pour toi, dis-je... et pour elle, que je te supplie de réfléchir. Tu n'en feras rien, je le sais, et c'est tant pis...

— Tu es d'une austérité de trappiste.

— Chétif esprit; c'est de l'égoïsme. Eh quoi! tu n'entends pas qu'il y a là peu de joie, et des malheurs en foule; que l'amour de la marquise, fût-il l'objet de mes anciens rêves, est cent fois indigne de celui qu'elle m'avoit promis, et que le contraste entre le songe et la réalité me feroit une vie horrible? Crois-le bien, Alexis, les passions en adultère sont bonnes pour les âmes flétries, pour des cœurs de glace, pour des viveurs plus insensibles, plus endurcis contre la douleur, que l'amiante

ne l'est contre le feu. C'est le passe-temps des libertins, la vile pâture de l'orgueil, une émotion d'automates blasés sur la passion pure, comme le sont les joueurs sur l'aspect de la rouge et de la noire. Comment veux-tu que je m'aïlle embouer à de pareilles jouissances ?

Vignolle demeura stupéfait. Aveuglé par la passion, il ne comprenoit pas qu'une âme pût être trop passionnée pour savourer l'amour de la femme d'un autre.

— Laissons cela, repartit Gersain ; garde-moi quelques jours encore. J'attends des lettres qui donneront à mon départ l'apparence de la nécessité ; sans quoi, et si tu me trouvois importun, tu me forcerois de me rendre aux instances du marquis de Fresnes. Il a si bien fait peser sur moi la tyrannie hospitalière de ses invitations, que je n'ai pu me dispenser de lui promettre huit jours. Or, je ne veux pas les lui donner.

The first part of the history is a general account of the
 state of the world in the beginning of the world, and
 the progress of the human mind from that time to
 the present. It is divided into three parts, the first
 of which is a general account of the world in the
 beginning of the world, the second of which is a
 general account of the progress of the human mind
 from that time to the present, and the third of
 which is a general account of the state of the world
 in the present time.

The second part of the history is a general account
 of the state of the world in the present time, and
 the progress of the human mind from that time to
 the present. It is divided into three parts, the first
 of which is a general account of the state of the
 world in the present time, the second of which is
 a general account of the progress of the human
 mind from that time to the present, and the third
 of which is a general account of the state of the
 world in the present time.

The third part of the history is a general account
 of the state of the world in the present time, and
 the progress of the human mind from that time to
 the present. It is divided into three parts, the first
 of which is a general account of the state of the
 world in the present time, the second of which is
 a general account of the progress of the human
 mind from that time to the present, and the third
 of which is a general account of the state of the
 world in the present time.

III.

Malgré l'aveu qu'il avoit osé faire à madame de Fresnes, le comte de Vignolle continuoit d'en être bien accueilli. Ses visites étoient devenues plus fréquentes, et cet amant, trop épris pour ne pas s'ouvrir facilement à l'espérance, avoit retrouvé un peu de sérénité. L'insouciance de la marquise étoit d'autant plus surprenante, que tout en se montrant si débonnaire, elle s'adonnoit à certaines pratiques par lesquelles se signalent les femmes livrées aux luttes intérieures. Elle avoit re-

doublé de soins, d'égards pour son mari, et le devoir exagéré prenoit les formes de la plus vive tendresse.

Un autre objet, la dévotion, l'absorboit encore davantage. Cette piété venoit de prendre un singulier accroissement ; il n'étoit pas rare de trouver, dès sept heures du matin, la marquise à genoux seule dans l'église du village, priant en cachette avec une ferveur haletante. Cette conduite étoit accompagnée d'un air d'agitation, d'angoisse indicible. Les idées mêmes de cette dame sembloient suivre un autre cours et tourner à l'austérité, sinon à la pruderie. Elle toléroit avec peine le laisser-aller, et ne le partageoit plus, bien qu'elle admît toujours Vignolle dans son intimité, sans aucun scrupule. S'il eût connu le principe de l'attachement de la marquise pour M. de Fresnes, s'il avoit pu comprendre l'héroïsme des efforts de cette admirable personne pour accomplir une pensée sainte et hors de la nature, Alexis auroit sans doute perdu l'espérance de triompher d'elle. Mais ce secret relatif au mariage de cette dame étoit resté

entre elle et Dieu ; Gersain lui-même n'en soupçonnoit rien.

Aucun trait ne fera mieux apprécier ce caractère à la fois courageux et timide, vertueux avec emportement aux dépens même de la raison, que celui-ci, dont les conséquences ont sur les incidents de cette histoire une influence directe.

En quittant, à l'âge de seize ans, l'intérieur presque claustral de la famille où son père venoit d'expirer entre les bras de l'évêque de ^{***}, Alix avoit été confiée à une tante qui habitoit près de Paris une maison de campagne, rendez-vous habituel d'une foule de gens de finance, de robe, et de personnages politiques. Par un de ces contrastes dont la fortune est prodigue, Alix, au sortir de son grave monastère, se trouvoit alors auprès d'une des plus superbes ruines de l'empire, chez une femme élevée aux mœurs du directoire, plus débraillées que celles de la régence ; munie des principes les plus larges, considérant à merveille les réalités palpables de la vie, ne

prisant rien au delà, et profondément pénétrée d'une religion dont l'or est le dieu.

Dans les premiers temps, Alix s'étonna des opinions décolletées que, sous forme d'avis, laissoit tomber sa tante, et de l'idiome flasque et maniéré qui lui servoit à débiter ces préceptes. Puis elle comprit, sans rougir de son ignorance, que cette langue étoit celle d'un monde qu'elle ignoroit. Les principes sévères dont on l'avoit nourrie avoient jeté dans son cœur des racines vigoureuses, rien ne put les en arracher. De l'influence de cette tante, combinée à celle de la première éducation, résulta, pour Alix, l'événement le plus grave de sa vie, son mariage.

Cette enfant ne possédoit pas la plus légère fortune; les capitaux de sa tante étoient en viager, et la terre où elle résidoit ne lui appartenoit qu'à titre d'usufruit. Alix n'avoit donc rien à espérer après le décès de cette parente, qui eut soin de ne lui pas déguiser la disgrâce de cette situation, et de lui faire envisager sous des couleurs les plus éince-

lantes les avantages de la richesse : leçons difficiles à graver dans un cœur protégé par une passion que l'on attaqua avec adresse pendant deux années, dès qu'on en connut l'objet. La tante d'Alix s'obstinant à faire le bonheur, c'est-à-dire la fortune de sa protégée, bannit l'insolente jeunesse de sa maison, dont elle fit le rendez-vous des vieux garçons opulents ; puis, se mettant en frais de coquetterie pour sa nièce, elle tendit en son nom les filets d'hyménée sur les sépulcres où ces spectres se dispoient à descendre.

Dès qu'elle eut rendu Alix convaincue de la nécessité d'acquérir une position à tout prix, et de la futilité du reste, cette excellente dame engagea la jeune fille à distinguer le plus âgé de ses soupirants, et cela dans un but plus facile à apprécier qu'à énoncer déce-
ment. Alix avoit réfléchi ; l'obéissance étoit une de ses qualités ; subjuguée par l'ascendant de sa tante, elle ne trouva ni la force ni le prétexte d'une résistance. Elle se résolut à la soumission, considérant ses répugnances comme de lâches tentations du malin esprit ;

et après une longue incertitude causée par certains scrupules que soulève en nous la nature, quand nous prétendons à transgresser ses lois; alliant à la logique de sa tante les idées pieuses dont son âme étoit ennoblie, elle se promet de compenser cette démarche intéressée par une vie entière d'abnégation.

Afin d'expier un mariage d'intérêt, de lui ôter l'odieux d'une spéculation sur la brévité d'un vieillard, voulant aussi, par des soins, par les dehors d'une affection durable, et douce même à des cœurs usés, se rendre digne de la situation brillante où elle alloit se trouver, elle choisit pour époux, parmi ses adorateurs, le plus laid et à la fois le plus jeune, celui qui avoit le plus long-temps à vivre; se disant bravement : — S'il faut qu'un homme nous fasse riche, acquittons-nous avec lui, en lui donnant du bonheur durant toutes nos années.

Son âme, à la fois délicate et foible, est là tout entière; et voilà comme parfois des malheurs, des fautes même, ont leur origine dans

un courageux effort vers le bien, dans la noble résolution d'un esprit inexpérimenté qui se jette en des voies de péril et tente de s'élever au-delà du possible. Une telle entreprise n'eût pas obtenu l'approbation de la tante d'Alix qui, par respect pour l'objet de son choix, ne se laissa deviner à personne.

Après des journées éternelles de repos sans charmes, l'heure des épreuves avoit sonné, au moment où le comte de Vignolle s'étoit rencontré près d'Alix. Sa peine commença par des comparaisons, par des regrets, par des craintes; la présence de ce jeune homme raviva le souvenir de celui qu'elle avoit cru oublié. Elle entrevit ce qu'elle avoit perdu, et quand l'arrivée de Gersain, devenu riche et désespéré, lui montra cette existence consumée par elle, et l'erreur où son exaltation l'avoit précipitée, son cœur se remplit d'amertume.

Les hommages de Vignolle paroisoient sans péril à cette âme trop pleine d'une autre image; mais cet amour dédaigné échauffoit en elle des émotions dont un autre à son insu recueil-

loit la faveur. Cette influence continuelle du comte ôtoit à Alix le temps de se reconnoître ; le langage de la passion devenoit son langage, et l'amour d'Alexis se combinant avec celui qu'elle avoit encore pour son ami , ces deux sentiments se multiplièrent l'un par l'autre, et accrurent les dangers de la situation de madame de Fresnes.

Ce qu'elle avoit scrupule de témoigner à l'égard de Gersain , elle l'adressoit à Vignolle, se faisant à cet endroit une illusion partagée par ce dernier et par Jean-Paul qui finit par être convaincu de leur mutuelle sympathie. Bien qu'il n'espérât plus rien d'elle, et qu'il eût répugné à renouer les liens brisés de sa jeunesse, il lui sembla pénible de la voir accordant à un autre ce qu'il eût refusé. Sa fierté lui fit jouer en cette occasion un rôle dédaigneux, et peu à peu sa contenance devint si glaciale et son humeur si bizarre qu'on eût pu penser qu'il souffroit.

S'il avoit, en ces circonstances, laissé couler une larme, exhalé un seul soupir, murmuré

un mot, nul doute qu'Alix épouvantée ne se fût à l'heure même et à jamais séparée de Vignolle; mais il n'en était rien, Jean-Paul se tenoit fermé comme une urne cinéraire. Cette profondeur d'oublieuse insouciance pouvoit-elle plaire à madame de Fresnes? Sa vertu s'en accommodoit forcément, il est vrai; mais on a beau bâillonner la nature, le cri du cœur ne se peut retenir, et le cœur de la marquise se mouroit, déchiré par une blessure sans cesse agrandie.

Ils se trouvoient donc invinciblement ramenés à leur perte, par les efforts mêmes qu'ils faisoient de bonne foi pour s'en éloigner, et les progrès du mal étoient d'autant plus rapides, que seuls, à la campagne, ils manquoient de distractions. Or, dans un tel milieu, la marche des passions prend une effrayante activité. Qui met en doute, au surplus, le ravage intérieur des amours contenues?

Bientôt le malaise de la marquise fut à son comble, et son angoisse, manifestée par des

signes extérieurs, n'échappa à personne, pas même à M. de Fresnes, lequel, désignant cet état sous le nom de vapeurs, ne trouvoit rien de mieux pour les dissiper, que la compagnie perpétuelle de ses deux jeunes voisins qu'il recherchoit aussi pour lui-même, car il s'en-nuyoit à périr.

Rien de plus simple en apparence que les mœurs du château de Fresnes, où serpentoit le fil caché d'un drame sombre et douloureux. Le marquis étoit bien l'emblème de la foule ignorante qui va côtoyant à son insu les mystères les plus étranges. Rien des objets du dehors n'atteignoit ces trois personnes ainsi rapprochées ; le spectacle de la nature ne leur étoit rien, rien n'existoit hors d'elles-mêmes, et leurs cœurs étoient l'unique théâtre où cette histoire est mise en scène.

Dès qu'ils virent la marquise en proie à une lutte intérieure, acharnée, Vignolle et son ami attribuèrent ces combats à des efforts pour surmonter le sentiment qu'elle ressentoit pour le premier, et la tristesse du second s'accrut.

Comme il avoit une santé débile, usée par le travail de la pensée, en peu de jours il tomba dans un état pitoyable : son teint hâve, ses yeux plombés, son œil fébrile auroient donné à penser à des esprits moins prévenus, moins occupés. Il ne parloit plus guère, un amer sourire erroit parfois sur ses lèvres, quand la marquise traitoit Vignolle avec une amabilité trop excessive, cédant ainsi, sans en rien soupçonner, à un coquet instinct de femme dédaignée. Ne devinant pas ces motifs (toute passion est injuste), Jean-Paul étoit exaspéré de voir leur tendresse si mal déguisée en sa présence ; il se croyoit l'objet de l'aversion d'Alix, et dans ses rancunes il eût voulu, au prix de sa vie, lui coûter encore des larmes ou des regrets.

A vrai dire, la situation de ce jeune homme, dégoûté de toutes les affaires de la vie, et pour qui déjà l'impossible s'étoit dressé de toutes parts commé une haute muraille, cette situation devenoit affreuse, depuis que son cœur étoit envahi par une passion plus désespérée, plus douloureuse à elle seule que

toutes les tortures dont le sort avoit fécondé sa jeunesse.

Malgré tant d'amertume, il ne se laissoit pas deviner ; il n'attiédissoit point de ses chagrins les espérances joyeuses de Vignolle, à qui la jalousie dissipée avoit permis de reprendre, à l'égard de son hôte, cette chaleureuse amitié si facile aux heureux. A la fin, Jean-Paul cessa de paroître à Fresnes ; il évita même le comte, et malgré sa faiblesse, errant seul dans les campagnes, loin des routes, il parcouroit jusqu'au soir, à grands pas, des distances considérables, poussé au hasard par le souffle des vents, comme une ombre sans sépulture.

Un jour, et ce fut le dernier de ses combats, il demanda d'une voix pleine d'angoisse à Vignolle, s'il n'auroit pas la force de quitter cette femme et de partir avec lui pour un voyage de quelques semaines.

Les amants sont aveugles et sourds aux

sentiments d'autrui ; Alexis répliqua naïvement avec une expansion des plus vives :

— Partir, ne plus la voir, ne plus l'entendre... quelques semaines ! Ne sais-tu donc pas que je mourrois au bout de huit jours !

Gersain reprit un air impassible et ne parla plus de rien. Il lisoit souvent dans la Bible en se couchant. Cette nuit-là, quand il ferma son livre, il s'écria :

— Ma vie s'achève dans l'aveuglement et la souffrance... Mais l'ingrate sera punie par ses remords ; je briserai ce temple que l'amour lui avait élevé dans mon âme, et les débris dans leur chute écraseront son bonheur.

Le lendemain, Jean-Paul passa toute la journée dans sa chambre sans voir personne. Le soir venu, on lui porta une lampe qu'il tint allumée jusqu'au jour ; les domestiques du château l'entendirent marcher pendant la nuit. Vignolle, qui avoit été à la classe

très-loin, et n'étoit rentré qu'au coucher du soleil, ordonna, dès l'aube, à un valet de porter à Fresnes diverses pièces de gibier dont il vouloit faire hommage au marquis. Ce brave serviteur, ennuyé des fréquents messages dont il étoit depuis trois semaines chargé pour cette destination, jugea à propos, avant de se mettre en route et pour ménager ses jambes, d'aller demander à Gersain s'il n'avoit rien à faire parvenir au château.

Il monta donc à la chambre de ce jeune homme qui, suivant l'usage des gens tourmentés par de longues insomnies, s'étoit, à force de lassitude, endormi au crépuscule du matin. N'osant le réveiller, cet homme, avisant des lettres éparpillées sur la table, s'en fut regarder s'il n'y en avoit aucune pour les hôtes du manoir de Fresnes. Au milieu de plusieurs paquets s'en trouvoit un sur lequel il lut : « *Pour remettre à madame la marquise de Fresnes.* »

Sans considérer que ces mots étoient moins une adresse qu'une indication comme on en

place à des papiers qu'on réunit dans un but lointain afin qu'ils soient trouvés en temps et lieu, sans remarquer à côté de ce billet une lettre à l'adresse de Vignolle, circonstance qui l'eût frappé, et près de ces épîtres un portefeuille ouvert qui paroissoit destiné à les contenir, le valet s'empara de ce papier déjà cacheté, et sortit sur la pointe des pieds, enchanté de son idée.

Après s'être levé tard, Gersain annonça l'intention d'aller au bois; il revêtit un costume de chasseur, s'arma d'un fusil, et sortit à grands pas d'un air délibéré, après avoir en fermé ses papiers.

A peine avoit-il franchi la grille; qu'il entendit une voix l'appeler à plusieurs reprises et que, s'étant détourné, il aperçut Alexis qui le poursuivoit, en lui faisant signe de l'attendre.

— Tu vas te promener, dit-il en le rejoignant; comme il est trop matin pour se rendre au château, je t'accompagnerai si tu le permets.

En toute autre circonstance, Jean-Paul, désirant demeurer seul, auroit trouvé cent raisons pour éloigner son ami; mais ce jour-là son imagination ne lui en fournit aucune, et nos deux commensaux gagnèrent la ruisière d'une forêt en se livrant à une conversation banale dont Vignolle fit tous les frais. Pour se délivrer de lui, Gersain usa vainement de plusieurs détours; on ne comprenoit rien. Alors il prit des sentiers qui s'éloignoient beaucoup de Fresnes, et Alexis le suivit encore.

Impatienté de cette persévérance, Gersain fit observer sèchement à son rival qu'il étoit plus de midi et qu'il perdoit avec lui de précieux instans; à quoi l'autre répondit que le temps étoit beau et la promenade agréable. En effet la journée étoit superbe; un soleil radieux; pas un nuage au ciel. Arrivés à un carrefour de la forêt, nos jeunes gens entendirent sonner une heure au village voisin; Vignolle alors, tendant la main à son hôte, s'écria :

— Je te quitte; à ce soir!

— Adieu... répondit Gersain, qui s'éloigna sans lui donner la sienne.

Délivré de ce fâcheux, il changea de route, et s'enfonça plus avant dans les bois; mais croyant ouïr des voix devant lui, il suivit une autre direction qui le rapprochoit, sans qu'il s'en doutât, du chemin vicinal. Il en étoit à cent pas, et s'apprêtoit à le traverser, lorsqu'il y aperçut une calèche arrêtée à l'intersection des deux lignes.

— Au diable, murmura-t-il, les promeneurs importuns!

A ces mots, il s'élança dans le taillis, en écartant les branches, jusqu'à ce qu'il rencontre un sentier profond et inégal, dont il parcourt les sinuosités. La rapidité de sa marche croissoit d'une manière effrayante; la sueur ruisseloit sur ses joues. Il s'arrête : ses yeux, furetant de tous les côtés, s'assurent de la profondeur de la solitude; et il rôde çà et là pour reconnoître les objets qui l'environnent.

Devant lui, le sentier s'élargissoit au sommet d'un monticule, en faisant brusquement un coude, et l'horizon se bornoit à cet angle. Voulant savoir ce que devenoit ce ruban gris, et s'il se replongeoit au delà de la hauteur, dans une fondrière plus profonde, Gersain se dirige de ce côté lentement, comme un homme arrivé au terme de sa course. Deux toises le séparent à peine du point où le chemin tourne si court, lorsqu'il entend marcher tout proche de lui. Avant qu'il ait eu le temps de fuir ou de se cacher, quelqu'un se détache rapidement des broussailles, et Jean-Paul éperdu voit en face de lui... madame de Fresnes.

Jamais apparition ne produisit, dans une conscience malade, l'effet de cette rencontre sur l'esprit de Gersain. Il fut contraint de s'appuyer contre un arbre, tandis que la marquise, sans prononcer une parole, haletante, le teint animé par l'émotion et par la course qu'elle venoit de faire, lui présentoit d'une main tremblante le billet que le messager de Vignolle lui avoit remis. Jean-Paul, en ce

moment, comprit toute la cruauté de cette vengeance posthume que l'excès d'une douleur folle lui avoit dictée, et il détourna les yeux de ces coupables lignes.

Alix n'étoit guère mieux assurée que lui. A la lecture de cet écrit, par lequel Gersain léguoit à son bon ami Vignolle une branche de verveine et choisissoit madame de Fresnes pour exécuteur testamentaire, cette pauvre femme, éclairée par cet impitoyable reproche, avoit facilement deviné dans son ancien ami des peines semblables aux siennes.

N'est-ce pas une heure déchirante que celle où l'on apprend à la fois que celui dont on a désespéré vous aime et qu'il va mourir ; qu'il va mourir ainsi, le cœur gonflé de mépris et de haine !

Devoirs, religion, prudence ; elle oublia tout. Le sauver fut son unique pensée, et sans hésiter elle accourut dans une mortelle angoisse. Son âme naguère si bien fermée, si chaste, si sévère, craignoit de ne point

trouver de mots assez brûlants, assez tendres, pour le rattacher à la vie. Le sauver, tel étoit le but par elle aveuglément poursuivi ; elle voloit dans les bras d'un amant avec toute la bonne foi de ses emportemens vertueux.

Tant qu'elle fut à sa poursuite, la terreur d'arriver trop tard bouleversa presque sa raison. Aussi, lorsqu'elle l'eut trouvé dans cette forêt, ses sens, épuisés par les émotions opposées qui les partageoient depuis quatre heures, l'abandonnèrent à demi ; un cantique fervent d'actions de grâces, résumé dans un long regard vers le ciel, s'échappa de son cœur, et elle céda tout à fait aux tendresses où l'avoit entraînée le sentiment d'une vive gratitude.

Pendant que, sans oser soulever les paupières, Jean-Paul recevoit des mains de celle dont il croyoit l'amour acquis à un autre, le sinistre billet qu'il laissoit machinalement glisser sur l'herbe, sans essayer de le retenir, Alix attendrie contemploit celui par qui elle avoit

tant souffert, et en voyant ses traits altérés et amaigris, ce n'est pas elle qu'elle plaignoit.

Les émotions de Gersain étoient loin d'être aussi douces. Son esprit inquiet, disposé à l'amertume, commençoit à se réveiller, et le premier regard qu'il osa lever sur la marquise étoit presque accusateur.

Mais il trouva sur son visage, dans son attitude même, une expression d'intérêt si bienveillant, dans sa beauté une physionomie si suave, que son cœur fut touché. L'abandon d'une âme qui se livre étoit empreint sur les lèvres d'Alix; son buste élégant et noble inclinoit humblement sa majesté; sa bouche entrouverte et souriante sembloit respirer la passion, et l'air de fière chasteté que son visage conservoit encore ne rendoit que plus sensible et plus attrayante l'affection profonde qui l'animoit. À voir ainsi ce front blanc comme les lys, dont elle avoit la pureté, se dessiner dans son cadre de cheveux noirs agités par la brise, sur le ciel bleu, on

eût dit un être divin descendu sur la terre pour mettre humblement son cœur aux pieds d'un mortel.

Mais comme elle entrevit en son amant un nuage de doute et de froideur, une compassion si tendre la vint émouvoir, que de ses paupières, comme de celles de ces Niobés romaines dont les yeux distilloient des parfums d'Asie, deux larmes, deux diamants s'élançèrent, et après avoir effleuré le duvet des joues de la marquise, se fondirent sur les doigts de Gersain.

O défiance des hommes long-temps malheureux ! Jean-Paul n'osoit se dérider encore. Cependant, d'une voix éteinte et qui sembloit implorer merci, il murmuroit : — Alix, Alix !

Il n'eut pas le temps de dire sa pensée, trop bien entendue. On lui avoit répondu par un ardent soupir ; les bras d'Alix s'étoient entr'ouverts, et Gersain s'y précipita en jetant un grand cri.

Tandis que, la figure cachée contre la poi-

trine de madame de Fresnes, qui le tenoit embrassé, Gersain épanchoit en torrents de pleurs une âme long-temps desséchée, son amante, ne songeant qu'à sa vie et tournant ses grands yeux vers l'azur du ciel, s'écrioit :

— Il est sauvé, sauvé ! Cruel ami qui parloit sans se plaindre... Mourir ainsi sans rien dire, l'ingrat, et sans savoir si je ne l'aurois pas suivi !

— Alix, ah ! si je n'avois gémi que de votre indifférence ! Mais...

— Mon ami, ce triste cœur n'a pas cessé un seul jour de vous appartenir. Cette vie, que j'aurois voulu vous consacrer tout entière, n'aura servi qu'à vous faire à jamais malheureux, mon pauvre Paul, si vous m'aimiez comme je vous aime.

Laissant errer ses pensées dans les illusions délicieuses où elles flottoient comme celles d'un enfant, Gersain la contempla long-temps, ravi en délicieuse extase ; et brisé par l'excès

même de sa tendresse, il tomba aux genoux d'Alix et les tint embrassés dans une adoration immense et muette.

En se redressant, il aperçut à deux pas de lui Alexis de Vignolle, immobile et menaçant comme l'ombre du Commandeur ; cet aspect lui arracha un mouvement de surprise dont madame de Fresnes chercha la cause.

— Mon Dieu, mon Dieu ! murmura-t-elle en couvrant son visage de ses deux mains, vous m'avez trop tôt réveillée !

Debout, fièrement placé entre elle et lui, Gersain regardoit Vignolle d'un air sombre.

— Le réveil, articula ce dernier d'un ton grave, est toujours trop prompt pour les heureux, trop lent pour ceux qu'endormoit la perfidie.

— Monsieur...

— J'aurois tort de feindre, madame, et

d'invoquer contre mes maux une force que je n'ai pas. Continuez à votre gré de vous jouer de ma fatale erreur, mais vous seule, et nul autre. Vous n'aurez de moi ni dédain ni murmures ; ce cœur flétri va se guérir en s'éteignant. Plus votre tromperie fut cruelle, plus la leçon que vous m'avez donnée sera profitable. Grâce au ciel et à vous, madame, je suis invulnérable désormais et je vous remercie.

Vignolle se tut. L'émotion en lui commençoit à surmonter la colère. Pâle, se soutenant à peine, et voulant devant son rival contenir des larmes ou même des regrets, il faisoit pour y réussir des efforts aussi prodigieux que la marquise en faisoit elle-même pour lui répondre.

— Tout en vous plaignant comme on plaint un ami, dit-elle avec calme, la rougeur placée sous les yeux, les lèvres blanches et serrées, les muscles du visage contractés par cette lutte pénible du courage et de la pudeur ; tout en vous plaignant, puisque vous êtes

affligé , je ne puis que déplorer la peine que je vous cause. En vous privant du droit d'espérer rien , je vous ai dépouillé de celui de m'accuser. J'ai offert à l'amitié ce que je lui offre encre, monsieur de Vignolle, car je vous suis sincèrement attachée , et c'est pour quoi je pardonne à l'injustice d'un ami qui souffre.

Elle s'arrêta un instant et continua d'un ton bref et voilé :

— Puisque vous tenez à m'accabler , j'accepte un déplaisir qui vous allège. J'aime , je l'avoue , votre ami depuis mon enfance , et c'est moi qui suis venue aujourd'hui le chercher pour le lui dire. Mes motifs pour agir de la sorte , Dieu les jugera ; ma réputation est dans vos mains , et quant à mon honneur il est sous la sauvegarde d'un galant homme.

— Cette explication , madame , est superflue , et je vous demande pardon de vous y avoir entraînée. Si, reconnoissant tout à l'heure votre voiture dans le bois, et apprenant de vos

gens la direction que vous suiviez , j'avois pu deviner vos secrets , je les aurois respectés : si même , en vous apercevant , j'avois eu le temps de me retirer sans être déconvert , je me serois retiré , et j'aurois gardé le silence.... avec vous , du moins...

Ces derniers mots furent accompagnés d'un coup d'œil plein de haine et de ressentiment à l'adresse de Gersain qui , s'approchant , lui dit tout bas :

— Je serai de retour ici dans un quart d'heure.

— Je vous attends , grommela le comte avec une rage contenue.

Sans remarquer cet incident , la marquise accepta le bras de Gersain qui la reconduisit à sa voiture.

En la quittant , il sentit la nécessité , pour éviter de la compromettre devant ses gens , de prendre un air cérémonieux et de formuler

une phrase sur le hasard qui les avoit fait se rencontrer. Alix n'étoit pas habituée au mensonge, ce détour la blessa ; son amant s'en aperçut, et une première épine égratigna son bonheur. Il en résulta pour lui des réflexions désagréables : il entrevit d'un coup d'œil désenchanté son bonheur à venir, et pressentit les déboires d'une guerre perpétuelle entre la passion qui agrandit l'âme et ces déguisements forcés qui la rapetissent. Ces préoccupations lui prouvèrent que son cœur déjà vieux aimoit sans prestige, et que l'enivrement deviendrait un supplice en l'absence de l'objet de sa flamme.

— Ainsi, songeoit-il avec dépit, toutes choses nous réussissant, le passé sera pour nous d'un tel poids encore, que nous ne goûterons jamais une jouissance réelle.

A son retour dans la forêt, il trouva Vignolle assis sur une pierre, son menton sur le poing et profondément abattu. Dans l'excès de sa préoccupation, le comte n'avoit pas entendu venir son rival, qui, se plaçant en face

de lui, articula d'une voix ferme : — Maintenant, je suis à vous!

Alexis se leva et le suivit en silence.

Son organe avoit perdu le mordant de la fureur, sa consternation n'étoit plus jointe à la menace; plus d'étincelles dans ses yeux, plus d'impatience dans ses gestes, plus de résolution dans sa démarche. Surpris de ce changement, Gersain, respectant sa tristesse, chemina long-temps avec lui sans ouvrir la bouche. Enfin, il dit :

— Vous penserez de nous ce qu'il vous plaira; mais je dois vous affirmer que je ne vous ai pas trompé un seul instant. Ce matin même, loin de prévoir l'événement d'aujourd'hui, je vous croyois plus heureux que moi.

— Si je ne savois tout, repartit Vignolle en jetant aux pieds de Jean-Paul la lettre que la marquise avoit laissée tomber sur le

chemin, pensez-vous que j'agirois comme je le fais depuis une heure?

— Encore un mot : j'avois gardé le secret d'un amour sans espoir, pour ne point assombrir vos plaisirs ; mais je suis incapable de jouer une scène de comédie. Ce billet ne devoit être mis à son adresse qu'après ma mort ; je croyois l'avoir serré avec d'autres papiers dans un portefeuille, et j'ignore par quel prodige il a passé entre les mains de madame de Fresnes.

— Les dieux sont pour vous, répliqua le comte avec aigreur, tout vous est favorable.

— Entre votre sort et le mien, croyez-le, Vignolle, la distance est courte. Je n'aime plus comme à vingt ans ; toute émotion m'est douloureuse, un abîme est creusé entre elle et moi, et ces relations seront une source féconde en chagrins. Cependant, ma vie est en elle, comme la sienne en moi. Il m'est aussi impossible de vivre en m'occupant d'un autre objet, que d'exister pour elle, et la société condamne cet amour à errer sans but.

C'est encore un chemin sans issue comme celui où piétina mon individu politique, comme celui où vous vous êtes fatigué vainement à chercher un Eldorado bourgeois. N'espérons plus rien, nous sommes finis tous les deux. Nous nous sommes mal orientés dès notre premier pas en ce monde, et personne n'a su nous remettre dans la voie. En somme, nous aurions beau nous briser le front contre les obstacles, ils sont d'airain, et nous voici parvenus à cette mort intellectuelle qu'on nomme l'impossible.

— Votre philosophie compatit d'une façon railleuse, car un malheur comme le vôtre feroit pour moi de ce monde un Éden.

— Peut-être ces joies que je ne puis plus savourer vous enivreroient-elles ; pourtant, entre nos deux situations, quelle différence ! Presque rien, et c'est l'infini.

— Il se peut, mais ma logique va moins loin. En résumé, vous m'égorgez avec délicatesse ; vous êtes sans reproches, et j'em-

porte, avec ma défaite, votre estime pour en couvrir la nudité de mon ridicule. Pour vous, et en votre présence, une femme que j'aimois m'a humilié, Gersain : j'ai beau lutter en m'armant contre moi de vos belles raisons, je vous hais, je vous hais ! Je n'ai rien à perdre, et ne sens plus en moi qu'un désir, la vengeance.

— Je vous plains.

— Votre compassion sur cette matière est désintéressée comme le seroient vos conseils. Mais je ne puis me résoudre à vous laisser entre les bras de cette femme qui m'a joué à votre profit. Savez-vous que j'adore celle qui vous aime et qui ose le confesser ? Savez-vous que la jalousie me déchire, et que je suis dégradé aux yeux de cette coquette, aux vôtres peut-être ! Gersain, ces rages brûlantes ne se refroidissent que dans le sang ; l'un de nous doit mourir. Que l'ingrate me hâisse, au moins, puisqu'elle n'a pu m'aimer !

Gersain répondit quelques mots froids et dignes ; mais Vignolle, en qui le ressentiment

naguère à grand'peine amorti réagissoit avec furie, s'échauffa peu à peu jusqu'au transport. Dans cette conjoncture difficile, l'homme du monde reparoissoit en lui avec ses préjugés étroits d'orgueil et de dépit. Malgré ses instances, Jean-Paul s'obstina à refuser tout cartel et même à suspendre jusqu'au lendemain toute discussion sur ce sujet. Néanmoins, le comte, à force d'excitations, le contraignit de s'engager à répondre le lendemain à son appel.

Ils se séparèrent fort animés, et Gersain, en quittant son hôte, lui dit avec une morgue d'autant plus provocante qu'il s'étoit longtemps montré pacifique :

— Il suffit, monsieur, j'attendrai votre terrible signal en dormant. A demain !

Et l'ancien secrétaire d'ambassade se retira dans son appartement, contrarié de reposer une nuit encore sous le toit de son ennemi, et forcé néanmoins d'en passer par là ; car aucun autre logis n'existoit dans le voisinage, sauf chez le marquis ; et il eût répugné à la délicatesse de Gersain de lui demander asile. D'autre

part, quitter la maison du comte pour aller se loger dans une chaumière du village de Fresnes, sous les fenêtres du château, c'étoit donner lieu aux commentaires et compromettre la marquise à plaisir. Gersain se résigna, mais la nuit lui parut lente et la matinée éternelle, car il attendoit Alexis à tout instant.

Vers dix heures, n'ayant point encore de ses nouvelles, il s'informa de lui à un valet qui lui dit :

— Monsieur a laissé, avant de partir, ce billet pour vous.

S'étant hâté de rompre le cachet, Jean-Paul déchiffra ce qui suit :

« Adieu ! je t'abandonne aux amères féli-
» cités pour lesquelles j'aurois donné ma vie :
» oublie mes colères insensées. Fasse le ciel
» ton bonheur moins impossible que le mien !
» J'ai besoin de toutes les forces de l'amitié
» pour ne point mêler à cette crainte une-

» égoïste espérance. La souffrance engendre
» l'amertume : tu me pardonneras si tu es
» heureux, sinon tu me pardonneras encore,
» car tu me comprendras. Adieu! »

Ce billet ternit un peu la joie de Gersain.
— Sa retraite est généreuse, pensa-t-il ; mais
dois-je en profiter ? La joie ne peut se
trouver dans cet amour, la raison me l'a tou-
jours dit. Lutter contre ces obstacles seroit
empoisonner la vie d'Alix, l'abréger peut-être
et ajouter pour moi des remords à des regrets.
Mon existence n'a plus qu'un but, sa tran-
quillité ; sachons respecter son repos, et ne la
revoyons jamais.

Voulant, pour exécuter cette résolution,
fortifier son âme en donnant de l'activité au
corps, il sortit à cheval, galopa plusieurs
lieues et finit, malgré lui, par s'arrêter à la
grille du château de Fresnes, où il apprit que
la marquise et son mari étoient partis avant
le jour pour Paris.

Il admira sa propre faiblesse et un courage

qu'il falloit imiter. Mais il arrive un instant où la passion, long-temps comprimée, éclate et réduit en poudre les barrières de la raison. Il sembla à Gersain qu'il mourroit s'il ne la voyoit plus ; un lion affamé à qui l'on arrache sa proie ne rugit pas d'une manière plus terrible que celle dont rugissoit le cœur de l'insensé.

Il s'élança sur les traces de son amante, plus rapide que le pâle cavalier de Bürger, et il eût galopé jusqu'à ce qu'il expirât, s'il n'eût retrouvé cette moitié de son âme qui fuyoit devant lui.

A la chute du jour, il atteignit la voiture de madame de Fresnes à l'entrée d'une petite ville, et il hébergea son cheval dans l'auberge où elle devoit passer la nuit.

L'hiver passé, sur la fin du dernier bal de l'ambassadeur d'Angleterre, quelques jeunes gens, fatigués de la danse et du jeu, causoient dans un coin ; le plus jeune, suivant l'usage, faisoit éclater ses doléances sur l'insipidité de l'existence. Accablés de sommeil pour la plupart, les compagnons du jouvenceau se sentoient comme lui fort désabusés.

Un seul d'entre eux ne se rendoit point à ces banales théories sur le malheur absolu ; c'étoit un homme de trente ans, d'une figure belle, mais obscurcie par un air de fatigue et de tristesse. Seul, il n'avoit de toute la soirée ni parlé, ni souri, ni joué, ni dansé, et il soutenoit contre eux l'opinion la moins désolante.

— Vous parlez, lui dit quelqu'un, comme un homme bien portant, entouré des succès que donne l'argent qui les procure tous. Franchement, mon cher Vignolle, quel souci pourroit vous atteindre ?

— Sans parler de moi, repartit le comte en souriant avec amertume, je connois des gens dont le bonheur est aussi immense que celui de certaines personnes est impossible.

— Impossible ! répéta un jeune écrivain, très-érudit en fait d'histoire ; l'empereur l'a dit, ce mot-là n'est pas françois.

— Est-ce à Waterloo ou à Sainte-Hélène qu'il a pensé de la sorte ? répondit Vignolle en hochant la tête.

— Tenez, s'écria l'un des causeurs, en voyant s'avancer un grand jeune homme ; voici l'un des favoris de la fortune : il va partir pour l'Allemagne ; sa nomination est signée.

— Qui donc remplacez-vous, monsieur ?

— Personne, car l'emploi qu'on me donne étoit disponible depuis long-temps. Je succède à ce pauvre Gersain, dont vous savez la fin déplorable : on l'a trouvé l'autre jour percé de deux balles dans les bois de Fresnes en-

Bourgogne : son fusil étoit à quatre pas de lui. Nous ne lui connoissions aucun chagrin , et l'on ne peut supposer qu'il ait voulu... Jusqu'ici , néanmoins , la justice n'a pu saisir les auteurs du crime.

A ce triste récit , Vignolle pâlit et passa la main sur son front pour dérober une larme qui brilloit dans ses yeux.

— Votre avancement a été rapide , dit-on au nouveau secrétaire d'ambassade ; vous avez eu les chances favorables...

— Et des amis ; je suis redevable de cette position au vieux marquis de Fresnes ; aussi , je prends une part bien grande à son malheur.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda Vignolle en tremblant.

— Depuis quatre mois , la santé de sa femme déclinait ; sa raison même avoit faibli. Cette dame , à la même époque , tomba tout à coup dans une exaltation religieuse très-alarmante et se livra à des mortifications excessives dont

les médecins s'inquiétèrent. On la voyoit prier et pleurer comme une Madeleine repentie, bien qu'elle fût la plus irréprochable du monde. Enfin, quittant sa maison, elle s'est enfermée dans un couvent, où elle s'est éteinte il y a un mois.

— Eh bien ! Vignolle, s'écria l'un de ces pessimistes de boudoir, vous le voyez, ce monde n'est que maux et souffrances. Où sont donc les heureux que vous avez connus ?

Mais Alexis ne répondit pas : il étoit évanoui.



UN
AMOUR D'ENFANCE.

UN

AMOUR D'ENFANCE.



I.

On donnoit *le Pirate* au Théâtre-Italien : la plupart des spectateurs, fatigués de cette musique insignifiante, cherchoient des sujets de distraction dans la salle, et leurs binocles se dirigeoient souvent sur une loge d'avant-scène au bord de laquelle étoit assise une jeune femme blonde, vêtue d'une robe de velours noir. Cette personne étoit de celles que doivent connoître les gens du monde, sous

peine de passer pour des Iroquois : quelque mal-avisé venoit-il à demander qui elle étoit , vite on lui jetoit le nom de madame Darcourt, d'un ton dédaigneux qui signifie : — D'où sortez-vous, pour ignorer jusqu'au nom d'une beauté si fort à la mode ?

Malgré cette réputation, madame Darcourt n'étoit pas, dans le sens classique du mot, véritablement belle ; mais ses attraits, objets du caprice de la foule, fournissoient matière au paradoxe, et les grâces toutes particulières dont elle étoit douée, rehaussées par l'artifice d'une toilette savante, séduisoient, à son égard, et trompoient les yeux. On l'admiroit néanmoins, sans s'approcher d'elle ; les hommes à succès se résignoient à la contempler de loin, et à renoncer au rôle de courtisans, réserve d'autant plus remarquable, que cette dame étoit veuve, sans enfants, et qu'elle passoit pour assez riche. Mais madame Darcourt avoit fait un choix, et l'objet de cette préférence étoit connu et accepté. M. Arnoud de Gency, jeune homme d'une tenue parfaite et d'un esprit bien acclimaté aux

usages de la société, savoit briller sans être original, se mettre en relief sans offusquer personne, et se créer une personnalité réelle sans provoquer la jalousie ou les répulsions. Rien d'éclatant, rien de vif en ses discours, n'attiroit sur lui une attention blessante pour des rivaux ; chaque angle étoit limé, chaque qualité voilée d'une demi-teinte ; M. Arnoud n'étoit jamais compromettant, ni compromis.

Les divers traits de ce caractère avoient convaincu madame Darcourt des sentiments qu'elle devoit avoir pour un chevalier aussi accompli ; ce favori la mettoit à l'abri de toute critique, et le monde, pour qui elle faisoit ses moindres actions, ne devoit trouver là aucune occasion de blâme. Madame Darcourt, qu'il est essentiel de mieux connoître, afin d'apprécier le bonheur de son futur époux, étoit veuve d'un magistrat distingué.

Fidèle à la restauration comme à l'empire, tant que durèrent l'empire et la restauration, il s'étoit ménagé la pairie sous le gouvernement de juillet, en souriant, en 1828, au

ministère Martignac, et en restant attaché à la bourgeoisie dont il étoit issu. Dans la dernière année du règne de Charles X, il fut assez habile pour refuser des lettres de noblesse qu'il s'étoit fait offrir, préférant demeurer parmi les premiers de sa caste, à descendre jusqu'à la dignité du dernier vicomte de la monarchie. A la mort de M. Darcourt, arrivée il y a trois ans, sa veuve vint habiter avec Darcourt de l'Oise, l'ancien ministre et le frère aîné du pair de France.

Revenue de toutes les prétentions, madame Darcourt de l'Oise, qui n'avoit pas d'enfants, prit en affection la veuve de son frère ; elle la traita comme sa fille et jouit des succès de la jeune femme d'une façon toute maternelle. A peine le mari d'Élisabeth Darcourt eut-il les yeux fermés, qu'elle se créa une vie de plaisirs. Sa fortune étoit médiocre, mais on savoit que le meilleur de son douaire consistoit dans un emploi lucratif, dont son beau-frère avoit promis de disposer en sa faveur, dans le cas d'un second mariage. Il falloit donc que le futur fût en position. Or, Arnoud

de Gency piétinoit depuis six ans sur les dernières marches du conseil d'état, comme tout le monde, attendant la fortune, et lorgnant de tout côté pour la voir venir de plus loin.

Il falloit, pour aimer madame Darcourt, un homme complètement façonné à des sentiments, à des idées de convention ; un homme en qui les instincts de nature fussent remplacés par des habitudes, et pour qui la pratique exclusive de la haute société parisienne eût créé une manière artificielle d'entendre les choses. Élisabeth, ainsi que son amant, étoient en effet de ces gens de la vie extérieure, qui ont un langage et des principes à eux, de ces gens dont l'existence est raisonnée juste d'après une base fausse, et auxquels ne comprendront jamais rien les esprits droits de la province, ni même ceux des Parisiens non initiés.

La beauté de madame Darcourt, inexplicable comme son caractère, n'avoit cours que parmi les *initiés*. A la représentation du *Pirate*, le parterre ne la remarquoit point, et l'orchestre ne la regardoit guère ; mais les

plus belles loges ne détournoient pas les yeux de la sienne.

Quand M. de Gency lui fut présenté :
— Comment la trouvez-vous ? lui demanda-t-on.

— Rien de remarquable, répondit-il.

— Dans six mois vous reconnoîtrez qu'elle est charmante, lui dit un habile.

La prédiction se réalisa ; il ne falloit que le temps d'apprendre le beau sous cette forme. Ce qui nuit le plus aux femmes de ce genre, c'est l'analyse ; aussi savent-elles la rendre difficile ; mais qu'elles ne se fassent jamais peindre, les peintres de portraits sont leurs ennemis mortels.

Madame Darcourt étoit blonde, et passoit pour brune parmi certaines personnes. Elle avoit le sourcil haut et long, assez prononcé, l'œil vert, le nez un peu busqué, la bouche grande et mobile avec des dents blanches. L'ovale étoit loin d'être pur, l'attache du cou

étoit belle, mais la clavicule saillante ; sa carnation avoit un éclat singulier. Grande suivant les uns, petite selon d'autres, elle étoit de stature moyenne. Sa main étoit forte et d'une forme noble ; son pied grand, mais elle marchoit à merveille, et sa taille, d'une souplesse miraculeuse. Telle étoit cette femme tant admirée, parvenue au plus haut période de sa puissance et de ses attraits : elle venoit d'atteindre vingt-cinq ans ; Gency en avoit trente.

Il vivoit à Paris depuis douze années, et il y en avoit sept qu'il n'avoit vu son pays natal : les amis de son enfance, qui l'avoient connu vif, passionné, démonstratif, ne l'auroient pas retrouvé dans l'homme froid, posé, calculateur, que n'avoit point annoncé l'enfant. Ses sentiments à l'égard de madame Darcourt s'étoient développés sans exaltation ; ils avoient mûri à la longue, comme des fruits sur un espalier. Le monde n'eut aucune observation à glaner ; tout se passa avec la régularité la plus convenable.

Pendant cette représentation des Italiens,

où Gency avoit accompagné sa suzeraine, il parloit peu, gardoit un maintien roide irréprochable comme sa toilette. En un mot il *se posoit*, devant la foule, comme un personnage en évidence, obligé de soutenir la dignité d'une haute situation. De temps en temps il s'inclinoit sur le devant de la loge, pour adresser quelques paroles sur le soleil ou la pluie, et quelques mots galants à sa future, qui affectoit de rire, afin de déguiser des préoccupations tendres qu'il est incongru de montrer en public. Bientôt, la fadeur de la partition de Bellini assoupit l'attention de ces amants, et Gency tomba de l'ennui dans la méditation.

A ces instants de silence, assez fréquents entre eux, il sentoit avec angoisse qu'ils aimoient l'un et l'autre tout seuls, et qu'il leur manquoit de communiquer par certains fils magnétiques; mais Gency croyoit comprendre que cette langueur, due à des circonstances de position, cesseroit après le mariage, alors que l'âme recouvreroit la liberté de se répandre sans réserve. Cette idée étoit juste; néanmoins, il avoit si souvent, et avec tant de

gaieté, persiflé avec elle la ferveur naïve des amoureux, qu'il redoutoit de recueillir à son détriment l'ironie qu'ils avoient ensemble semée. Demeurées l'une pour l'autre des gens de salon, ces deux personnes n'étoient pas arrivées jusqu'à l'intime et confiante appréciation d'elles-mêmes. Que de mariages, et même de mariages d'inclination, se concluent sous de tels auspices !

Tandis que Gency, préoccupé de cette union dont il attendoit l'heure sans impatience, rêvoit de la sorte, cherchant de temps en temps dans le souvenir les sensations de sa jeunesse, il fut tiré de ses réflexions par le bruit que fit, en s'ouvrant tout à coup, la porte de la loge. Un jeune homme d'une proportion athlétique parut sur le seuil, et s'avança, comme au devant d'anciennes connaissances, sans prendre garde à personne. Gency, ayant envisagé cet intrus, lui fit observer qu'il se trompoit sans doute.

— Non, s'écria l'étranger, à moins que tu ne sois plus mon vieil ami Gabriel Arnoud.

— C'est mon nom, monsieur...

— Quoi, tu ne reconnois pas George de Rebel, ton camarade d'enfance? interrompit le jeune homme en sautant au cou de son ancien compagnon.

Notre héros subissoit là une épreuve difficile, il falloit de l'esprit pour s'en tirer avec grâce; Gabriel de Gency en vint à bout le moins mal possible. Il rendit à son compatriote ses embrassements, et lui secoua la main, en disant :

— L'agréable surprise, et que je suis aise de te revoir!

Et sans quitter la main de son ancien camarade, il prit son chapeau pour aller continuer l'entretien dans le couloir. Mais madame Darcourt, que la musique ennuyoit, désireuse de garder auprès d'elle ce petit spectacle improvisé, voulant aussi peut-être que l'on s'aperçût de sa présence, murmura, s'adressant à sa belle-sœur :

— Des amis d'enfance qui se revoient après des années... rien n'est plus touchant, et je félicite monsieur de Gency de cette bonne fortune.

Rebel se détourna, et saluant madame Darcourt, il répondit :

— Veuillez excuser, madame, mon empressement un peu indiscret; j'avois reconnu Gabriel que je n'ai pas embrassé depuis sept ans, et je n'ai plus vu que lui dans la salle : il n'est qu'une amitié comme la mienne, madame, qui puisse apercevoir quelqu'un si près de vous.

Élisabeth sourit sans trop de malice à ce compliment à demi provincial; voyant que M. de Rebel restoit debout, elle le pria de ne point leur enlever M. de Gency, et George s'assit au fond de la loge.

C'étoit un garçon de robuste apparence, au geste carré, à l'œil vif et hardi. Il portoit une belle barbe blonde, et sa figure, sans être fort distinguée, ne manquoit pas de régularité.

Son costume étoit déplorable, et Gency n'examinait pas sans chagrin son gilet jaune recouvert d'un habit d'un bleu trop clair, à boutons d'or ciselés, lequel fronoit sur les épaules, à la couture de la manche, défaut qui trahit la province. George ne pouvoit dire un mot sans inquiéter Gency, qui s'étoit toujours honoré de ne frayer qu'avec des gens du monde qui en parlaient le jargon sans solécismes.

Or, notre campagnard désignoit Paris sous le nom de la *capitale*; il appelloit les Anglois des *mylords*; l'Opéra étoit toujours pour lui *le grand Opéra*, et il prononçoit à la françoise le nom de Tamburini, de Rubini, et de tous les acteurs des Bouffes. Pour comble de disgrâce, il parloit haut, et les fashionables du bout de la galerie tournoient parfois les yeux du côté de la loge. Citoyen de ce monde qui ne prise que la forme, Gency se sentit foiblir et il saisit une occasion pour s'isoler de son ami, en se réhabilitant aux yeux de madame Darcourt.

— Mon ami Rebel, dit-il avec un air de

bonté miséricordieuse, est étonné de tout ce qu'il voit, et son admiration est naturelle : il exploite, dans les Basses-Alpes, depuis dix ans, les usines de son père, ancien receveur-général, qui a placé là des sommes énormes. Nous comptons le civiliser et le divertir.

George accepta comme une chose affectueuse ce panégyrique de mauvais goût, et Gabriel, craignant que son compagnon ne se fourvoyât en causant avec madame Darcourt, lui demanda des nouvelles de ses anciennes connoissances.

— Ta famille est en bonne santé; personne ne t'oublie au pays, et l'on y parle souvent de toi.

— Vois-tu quelquefois mesdames d'Her-villy?

— Ah, voilà de la constance ! Pour te répondre suivant tes désirs, je te dirai que mademoiselle Élise embellit chaque jour. Elle avoit seize ans quand tu l'as quittée tendre-

ment épris; mais tu la reconnoîtros à peine, tant elle est devenue charmante. Elle ne t'a pas oublié, mon cher, et nous avons plus d'une fois plaisanté sur vos anciennes amours.

— L'aveu est indiscret, observa Gabriel, et si je te croyois fat...

— Tu ne te tromperois guère dans cette circonstance.

— Tu sembles bien pénétré des mérites de mademoiselle d'Hervilly?

— Je ne le nierai pas, attendu que je l'épouserai dans un mois.

Il seroit difficile de dire si cette nouvelle fit quelque impression sur M. de Gency; madame Darcourt seule put le savoir, car depuis que ce nom avoit été prononcé, elle n'avoit cessé d'examiner son amant, comme si ce sujet eût réveillé en elle une préoccupation assoupie.

— Au surplus, poursuivit George, vous pourrez renouer connoissance, ces dames arrivent à Paris demain.

Madame Darcourt interrogea de nouveau les traits de Gabriel qui complimenta son ami avec beaucoup d'effusion. Depuis cet instant, il parut plus gai, parla beaucoup, et devint plus gracieux qu'auparavant à l'égard de Rebel.

Pour madame Darcourt, elle se mit à jouer avec son éventail et à écouter la pièce avec ferveur.

— Je ne sais, halbutia Gency, si j'aurai l'honneur de voir souvent ces dames ; je suis tellement occupé...

Madame Darcourt ferma son éventail avec impatience, et Gabriel s'arrêta tout court.

— Elles n'admettront pas de telles excuses, s'écria George anticipant sur le rôle conjugal ; je veux que nous ne nous quittions pas. J'ai des raisons pour ne plus redouter ta concurrence, car on sait que tu te maries, mon cher, que tu épouses une veuve ; on m'a conté ce matin cette nouvelle.

Singulièrement contrarié, Gabriel pressa le pied de son ami en murmurant :

— Nous causons beaucoup trop, et nous empêchons madame Darcourt d'écouter la pièce.

A ce nom, l'étourdi devint rouge et articula d'un ton embarrassé quelque formule d'excuse, terminée par un compliment exagéré à l'adresse de la jeune veuve. La belle-sœur de cette dernière eut pitié de lui.

— J'espère, monsieur, dit-elle, que nous vous verrons quelquefois; nous recevons le lundi. Madame d'Hervilly est mon amie de pension, c'est se souvenir de loin; nous sommes même un peu parentes: veuillez l'assurer du plaisir que j'aurai à la revoir; nous l'attendons avec impatience.

— Je serai ravi, dit Élisabeth avec un sourire très-doux, de connoître une personne aussi accomplie que doit l'être mademoiselle

d'Hervilly, et de lui témoigner toute l'affection dont je me sens portée pour elle.

George parut enchanté du tour qu'avoit pris la conversation; pendant que son ami se disoit :

— Voilà une déclaration de guerre bien formellement énoncée; la chère Élise y recevra plus d'une égratignure.

— Messieurs, observa madame Darcourt, voulez-vous que nous écoutions l'air de Rubini?

Le morceau terminé, les deux amis reconduisirent les Darcourt jusqu'à leur voiture, et s'en retournèrent ensemble à pied. Gabriel étoit d'une humeur de dogue; George, dans l'enchantement.

— Les bonnes gens! s'écria-t-il; ils ont le cœur sur la main.

— Oui, tu n'as fait que des maladresses et

dit que des sottises. S'aviser de parler de ce mariage, qui n'est pas officiel et qui peut, après tout, n'avoir jamais lieu.....

— Quel inconvénient si grave...

— J'aurois trop à faire pour te le montrer; tu ne sais pas la langue de ce pays-ci. Fais-moi le plaisir de ne pas souffler mot de ce projet parmi nos compatriotes; je ne suis pas encore en mesure d'affronter les commentaires.

— Devrai-je garder cette réserve, même avec mesdames d'Hervilly?

— Plus encore qu'avec d'autres; elles verront madame Darcourt et commettraient cent maladresses.

— Je m'engage à un silence absolu; cependant il me semble...

— Il te semble mal. En province, où chacun se connoît, on parle sans rien risquer; chez nous, l'art consiste à savoir se taire et à

s'assurer de ce qu'on peut dire, sans laisser deviner ce qu'on pense. Mais causons d'autre chose : Le spectacle t'a-t-il diverti ?

— Ce qui m'y a le plus frappé, c'est le costume de Tamburini; on ne voit rien d'analogue à Grenoble, même dans *Jean de Paris*.

— Tu dis que ta future est devenue très-jolie ?

— C'est la femme la plus agréable du département de l'Isère. Quand ces dames seront installées, je te conduirai chez elles.

— Comme il te plaira.

— Tu vas sacrifier à Plutus, mon pauvre Gabriel... madame Darcourt doit être fort riche ?

Gency comprit que George ne la trouvoit pas belle, et il changea de propos.

— Pourquoi madame d'Hervilly vient-elle à Paris avant ton mariage ?

— C'est une petite malice de sa fille. Imagine-toi qu'elle s'est mis en tête, tout en m'accueillant bien, de me refuser son consentement tant qu'elle n'auroit pas vu la capitale ; on n'a pu lui faire renoncer à ce caprice, dont je devine parfaitement la raison.

— Tu es d'une sagacité admirable.

— La petite curieuse tenoit à ce voyage, et craignant que le mari plus tard ne s'y opposât, elle a pris ce moyen pour satisfaire sa fantaisie.

— Cette explication me paroît sans réplique, murmura Gabriel.

— Ainsi, je viendrai te chercher dimanche pour lui faire visite?

— Peut-être ne serai-je pas libre, et je craindrois de te déranger mal à propos. Si je vais chez madame d'Hervilly, je m'y rendrai seul.

— Fort bien. Demain, j'irai t'éveiller

— Impossible, j'ai un rendez-vous.

— Alors, quand te verra-t-on ?

— Je ne sais pas, grommela Gabriel sèchement.

— Le plus tôt sera le mieux.

Et George s'éloigna gaiement, tout radieux d'avoir retrouvé son bon ami d'autrefois ; heureuse simplicité des âmes confiantes et affectueuses ! Gabriel de Gency rentra au logis mécontent de son ami et de lui-même, la conscience nuageuse et l'esprit fatigué. Les souvenirs du premier âge se réveillèrent en lui : sa foi profonde en lui-même et en ses vanités chancela une minute ; il se rappela, non sans regret, ses jeunes et poétiques amours, si vrais, si simples dans leur expression, et bien ardents aussi.

Ces amourettes, il faut le dire, avoient été assez sérieuses vers la fin ; ces deux enfants, lorsqu'ils s'étoient quittés, avoient juré l'un à

l'autre une éternelle flamme, et s'étoient promis, elle de n'avoir d'autre mari que Gabriel, lui de n'épouser jamais qu'Élise. De sorte qu'en apprenant le refus de cette dernière de consentir à un autre hymen tant qu'elle n'auroit pas vu Paris, Gency osa supposer qu'il étoit pour quelque chose dans cette résolution, et qu'on avoit voulu consulter son cœur avant de s'engager sous d'autres chaînes. Puis il repoussa cette fatuité, se représentant Élise comme une provinciale bien gauche, bien ignorante, dont il rirot dès qu'il l'auroit vue. Jugeant de la sensation qu'elle devoit produire sur lui d'après l'effet qu'y avoit produit George, il comprit qu'entre ses goûts et ses idées d'autrefois il y avoit un abîme. Une heure avant de retrouver George, il s'en souvenoit comme de son meilleur ami, comme du plus aimable de ses compagnons, il eût fait dix lieues pour l'embrasser; maintenant, il le haïssoit presque pour l'avoir revu quelques instants.

Il finit par convenir avec lui-même, qu'Élise, bonne pour un maître de forges, ne pourroit

être initiée à la haute et fine intelligence de madame Darcourt. Il se représenta même cette dernière riant aux éclats de ces souvenirs d'amours bucoliques, et il remonta fièrement sur son piédestal où il s'endormit.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF ECONOMICS
OFFICE OF THE DEAN
5500 S. UNIVERSITY AVENUE
CHICAGO, ILL. 60637
(773) 936-3000

MEMORANDUM FOR THE DEAN
SUBJECT: [Faint, illegible text]

[The remainder of the page contains several paragraphs of extremely faint text, which is mostly illegible due to the quality of the scan.]

II.

ÉLISE D'HERVILLY A MARIE S...

« Me voici donc à Paris, ma chère Marie;
» la joie que j'en ai est moindre que celle
» que je m'étois promise. Les objets me sem-
» blent mesquins en comparaison de nos an-
» ciens rêves, et je suis forcée de me raison-
» ner pour apercevoir le beau côté des choses.
» Tu ne peux te figurer à quel point mon
» imagination est amortie depuis huit jours.
» Je me cherche sans me retrouver, et je vis
» dans un trouble continuel, au milieu de
» cette grande ville qui change si vite les es-
» prits, hélas ! et peut-être les cœurs.

» Je l'ai revu, ma chère, je l'ai revu... Quelle
 » émotion j'ai ressentie à son aspect et au son
 » de sa voix ! Pourtant, ce n'est plus la même
 » voix, ce ne sont plus les mêmes traits. Il ne
 » s'est aperçu de rien : je m'étois composé une
 » mine réjouie pour le recevoir ; mais il auroit
 » fallu parler, et comme je ne pouvois arti-
 » culer un mot, je me suis enfoncée dans une
 » broderie de pantoufles destinées à ce bon
 » George, que j'aime de tout mon courage,
 » afin de calmer ma conscience.

» Je lui serois véritablement attachée, si je
 » n'avois connu avant lui Gabriel, qui ne me
 » plairoit pas peut-être maintenant, si je le
 » voyois pour la première fois. Non, le premier
 » sentiment ne s'efface jamais ! Je te vois rire et
 » me répéter que tu es, d'avis contraire, parce
 » que tu as commencé par le second. C'est
 » bien mal de se moquer des malheureux, et
 » je suis sérieusement à plaindre.

» Gabriel est un homme accompli ; mais il
 » me semble si parfait, que je n'ose plus me
 » croire faite pour lui. Dès notre première

» entrevue, il a séduit ma mère par le charme
» de sa conversation et le posé de ses ma-
» nières. Rien d'intime, beaucoup de res-
» pect ; des lieux communs agréablement
» débités. C'étoit la première visite d'un
» homme du monde qui n'a rien à vous dire.
» J'enrageois. Il m'a trouvé changée, et m'a
» adressé à ce sujet un compliment qui m'a
» déplu.

» Maman a retrouvé ici une amie de pension
» dont la famille est devenue presque la nôtre.
» La belle-sœur de cette amie, madame Dar-
» court, s'est éprise pour moi d'une tendresse
» prodigieuse. C'est une femme à la mode,
» jolie plutôt que belle, et d'un mérite incom-
» parable. Je ne saurois mieux la dépeindre
» qu'en la comparant à madame Luber la
» jeune, à qui elle ressemble beaucoup. Ma
» nouvelle amie me cajole beaucoup; elle me
» met en relief, elle a le talent de me faire ba-
» biller et de trouver bon tout ce que je dis.
» Enfin, on croiroit qu'elle ne peut exister
» sans moi, et je ne sais vraiment comment
» elle existoit avant de me connoître.

» On dansera lundi prochain chez ma-
» dame Darcourt, qui s'est chargée du soin
» de ma toilette, attendu que je n'y entends
» rien, dit-on, et qu'elle me veut faire belle ;
» elle aura fort à faire.

» Il paroît que le bleu est à la mode ; cette
» nuance ne sied pas à mon teint. J'ai tou-
» jours trouvé qu'une robe de cette couleur,
» au milieu de toilettes claires, fait l'effet
» d'une tache d'encre mal essuyée, sur une
» feuille de papier blanc. Mais madame Dar-
» court m'a donné de si bonnes raisons à l'ap-
» pui de son goût, que je m'y suis soumise.
» J'irai donc chez elle en robe de crêpe bleu,
» et coiffée, on l'a voulu, d'une guirlande de
» roses blanches, comme Iphigénie en Au-
» lide. Cette coiffure est encore de mes aver-
» sions, et je me vois d'ici, marchant au sacri-
» fice, noire comme un petit pruneau. Peu
» importe, au surplus ; je n'ai pas besoin de
» paroître jolie pour plaire à George, et je
» ne désire pas l'être pour Gabriel.

» Voici quelle sera ma conduite à son égard :
» ne jamais rappeler le passé ; me montrer

» indifférente, point coquette, et l'oublier de
» mon mieux. Mon but est de m'étudier avec
» soin, et de démêler le fond de mon cœur,
» afin de ne pas risquer de tromper monsieur
» de Rebel. Si je ne puis secouer mes idées
» d'autrefois, si monsieur de Gency doit, pour
» l'avenir, être à craindre pour moi, alors, ma
» chère, je ne serai, ni à lui qui ne songe plus
» à moi sans doute, ni à personne, et je me
» résignerai vaillamment à rester fille.

» Je ne sais pourquoi les approches de ce
» bal m'inquiètent; crois-tu aux pressenti-
» ments? Quand finira ce maudit voyage!
» Ah, j'aurai bien des choses à te raconter en
» te revoyant, ma bonne Marie! Adieu, tu
» liras comme tu pourras ce griffonnage de
» chatte.

» Embrasse quatre fois, de ma part, les
» bonnes grosses joues roses de ta petite sœur
» Loulou.

» Ton amie pour la vie,

» ÉLISE. »

Neuf heures et demie sonnoient à Saint-Philippe-du-Roule, quand madame d'Hervilly descendit de voiture à la porte de l'hôtel Darcourt tout étoilé de lampions.

Élise parut la première dans l'antichambre du logis ; la fatale robe bleue étoit cachée sous une pelisse de satin, et la couronne de roses blanches, sous un capuchon bordé de cygne.

Déjà madame Darcourt avoit annoncé cette jeune fille à ses amies, et M. de Gency, sachant qu'Élisabeth avoit trempé dans la toilette de sa protégée, se tenoit près de la porte du salon, s'avancant sur le seuil à chaque coup de cloche qui annonçoit de nouveaux arrivants : mademoiselle d'Hervilly l'occupoit plus qu'il ne l'eût supposé. Dès qu'il la vit paroître, il accourut auprès d'elle et jeta un coup d'œil d'aigle sur sa parure. L'énormité de la guirlande le terrifia, et il se résolut à accomplir une de ces grandes actions qui doivent nous être comptées là-haut comme le verre d'eau de l'Évangile.

S'approchant d'Élise, sous prétexte de l'ai-

der à se défaire de sa pelisse, il tira fort dextrement de ses cheveux trois épingles qui lui fixoient sur la tête sa couronne de fleurs et, en enlevant le capuchon, il entraîna les roses qui tombèrent; puis feignant un faux pas, il les écrasa sous son escarpin.

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, ma guirlande, vous l'avez tout aplatie.

— Je suis bien maladroit! des fleurs que vous avoit données madame Darcourt, et des fleurs toutes neuves, car à coup sûr, elles ne lui ont jamais servi.

— Voilà un grand malheur!

— Plus grand que vous ne le pensez. Otez ce gros collier, puisque vous n'avez plus que vos cheveux.

Après cette double expédition, Gabriel suivit les deux dames qui firent leur entrée; mais madame Darcourt avoit vu de loin cet épisode, et ce fut avec un dépit secret qu'elle vint embrasser (sans la mordre toutefois) ma-

demoiselle d'Hervilly, simplement coiffée en bandeaux, ce qui lui alloit mieux que tous les attifages du monde. Cependant, madame d'Hervilly compromit beaucoup sa fille; elle étoit affublée comme on l'est à Pézenas, de sorte qu'on chuchota autour d'elles, ce qui maintint l'élégant Gency à distance respectueuse de ses compatriotes. Sa valeur avoit brillé d'un éclat vif, mais passager.

Il est diverses manières, non prévues par le code, de tuer son prochain, et madame Darcourt possédoit plusieurs de ces recettes vénéneuses. Grâce à ses soins, le provincialisme d'Élise ne tarda pas à être divulgué : de plus, elle la signala à la malveillance des femmes, en la louant à l'excès, en ne la désignant que sous le nom de la belle Élise, en la qualifiant tout haut de *belle plante*, de charmante créature, et autres formules d'admiration saugrenue. Ce panégyrique fut modifié, quant à la forme, à l'usage des hommes. On la créa chef de parti pour lui ôter tout partisan, et sans s'en douter, elle joua le rôle d'une beauté inacceptable par les gens de goût. Ses

attraits étoient communs; c'étoit la rose de Grenoble, la passion des notaires de son département, une idole à séduire des écoliers, et qui pis est, une fille délaissée cherchant un mari.

Ces impertinences se propagèrent avec une rapidité inexplicable, car madame Darcourt ne répandoit en tout lieu que des louanges, et débitoit même avec une tendresse miséricordieuse certaines naïvetés de la chère enfant, revues et corrigées. Une fois les esprits dirigés sur cet ordre d'idées, chacun se mit en frais d'invention, et Élise fut en bonne renommée de niaiserie au bout d'une heure. Bien hardi qui eût osé s'occuper d'elle.

Les hommes de salon sont ainsi faits; les femmes coalisées leur feroient confesser que Vénus est une maritorne.

Cependant mademoiselle d'Hervilly étoit une personne adorable et digne de plaire aux plus difficiles. Elle étoit brune, avec des yeux bleus très-bien fendus, et ses lèvres fraîches

comme un bouquet de cerises, se modeloient sur des dents mignonnes parfaitement rangées et plus pures qu'une double grappe de muguet fleuri. Rien de splendide comme son cou ombragé sur la nuque d'un fin duvet d'ébène; sa poitrine étoit bien pleine et sa taille fine, quoiqu'Élise possédât l'embonpoint que donne une santé de pensionnaire. La gaieté brilloit sur son visage, tempérée par l'expression d'une sensibilité profonde. Son teint, sans être bien blanc, avoit des nuances fort délicates; elle pâlissoit aisément.

Après l'avoir tendrement baisée au front, madame Darcourt l'avoit placée auprès de deux femmes d'une mise éclatante; mais ces dames, après l'avoir envisagée, comprirent que cette beauté calme les écrasoit en les faisant grimacer. Les femmes, en général, même les plus belles, ont un talent infini pour distinguer les repoussoirs qui leur conviennent et le genre de figures dont le voisinage leur nuit. On voit des laides qu'elles redoutent, comme il est de charmantes personnes qu'elles ne craignent pas. Il y a, dans un sa-

lon, telle personne à côté de qui ne s'assied jamais sa meilleure amie. Une jeune personne intelligente qui a le malheur de ressembler à sa mère s'en éloigne comme d'un aspic. Quand vous saisissez une analogie de cette espèce entre deux générations, n'en faites point tout haut la remarque; on ne vous la pardonneroit pas.

Dès que les deux voisines d'Élise purent gagner le large, elles disparurent et ne furent pas remplacées.

Alors, changeant de tactique, madame Darcourt blottit sa victime entre deux laiderons à mettre Satan en fuite, persuadée que les danseurs, redoutant de s'accrocher au passage à l'une de ces Méduses, en manquant leur engagement près d'Élise, éviteroient ce coin avec persévérance. Elle n'avoit pas oublié d'enchaîner Gabriel par cinq ou six contredanses avant l'arrivée de ses compatriotes, et dès que George de Rebel eut franchi le seuil du salon, elle le confisqua au profit de quelques tapisseries.

Conduite habile; les jeunes gens ne prient

pas à danser une inconnue, tant qu'ils ne l'ont pas vue figurer dans un quadrille. Il faut qu'un ami lui fasse faire le premier pas, et les moutons de Panurge arrivent ensuite à la file. Ici, personne ne vouloit commencer, de peur que la démarche ne tirât à conséquence. Après la figure, madame Darcourt vint s'informer assez haut de la santé de sa protégée, lui demander pourquoi elle ne dansoit pas, la gronder, lui enjoindre de danser; elle ne revenoit pas de son étonnement de la voir assise. A ces mots, les jeunes gens s'éloignoient à tire d'ailes. Madame d'Hervilly, qui étoit une grosse femme optimiste, avec un petit nez à demi fondu au centre d'un gros visage tout rond, ne pouvoit s'extasier assez sur la bonté de madame Darcourt et sur ses attentions pour Élise.

Au bout d'une heure, on lui décocha un cavalier par ordre. C'étoit un vieil Anglois affligé de la manie des contredanses, et qui, providence des infirmes, *faisoit danser* (telle étoit l'expression qu'il employoit) les nymphes abandonnées. Ce galant insulaire, encadré dans une perruque blond-filasse, et à demi

aveugle, sautoit sur lui-même avec une grâce d'Anglois ou d'ours en goguette. Son invitation, redoutée des jeunes filles, étoit un brevet d'invalidé, car les dandys tiroient l'échelle après lui, et s'abstenoient de l'honneur de courir sur ses brisées.

Durant cette exécution, Arnoud de Gency se livroit à des comparaisons entre Élise et madame Darcourt; humilié dans l'une, il se réfugioit en l'autre et se laissoit imposer le jugement de la foule : c'est ce qu'on avoit voulu. A peine osoit-il adresser quelques mots à cette pauvre petite; et pour n'être pas mis au pilori avec elle, il subissoit avec enjouement les remarques plus ou moins insolentes des autres dames. Agir autrement eût été faire l'aveu d'une hérésie, et qui pis est, d'un sentiment. Aussi garda-t-il, en la défendant un peu (ce que la convenance exigeoit), un ton de pitié obligeante. Tout en la trouvant jolie, il ne pouvoit s'empêcher de penser qu'il est impossible qu'on aime une personne inacceptée par la multitude et exclue du monde dont elle ignore les subtilités.

Élise quittoit la main d'un collégien en frac bleu qu'elle venoit de faire débiter, lorsque George de Rebel, libre enfin de ses corvées, s'approcha d'elle. Rebel étoit magnifique et d'un extérieur bien différent de son ami, qui étoit petit, élégant, brun, et d'une figure un peu efféminée. George, au contraire, étoit un bellâtre aux traits réguliers, un conquérant méconnu, un de ces beaux dont les femmes disent *fi* en minaudant, et dont elles raffolent en secret. Gabriel avoit eu l'imprudence de lui donner son tailleur, et la carapace provinciale avoit disparu. Ce grand homme sans s'en douter, par la seule force de sa nature, changea la face des affaires. Il triompha ; mais nouveau Décius, il devoit servir d'holocauste à la victoire.

L'orchestre avoit sonné la walse, et madame Darcourt, appuyée sur le bras de Gabriel, se disposoit à ouvrir la marche, lorsque soudain Rebel, glissant devant elle avec Élise, fit invasion dans le cercle avec une hardiesse médiocrement convenable, mais d'un effet superbe. Mademoiselle d'Hervilly walsoit à ravir, talent

trop rare chez les très-jeunes personnes; en outre, comme plus d'une mère prude interdit la walse à sa fille, elle étoit la moins âgée des walseuses et la seule qui pût rivaliser de beauté avec Élisabeth. Le duel s'établit donc forcément, et elle vainquit par son danseur dont le voisinage donnoit à Gabriel l'air d'un pygmée.

Par un jeu qu'il croyoit sans malice, Rebel s'amusoit à le poursuivre sans relâche et à le forcer de s'arrêter souvent. Cet exercice lassa M. de Gency, qui se roidit et fit des efforts propres à paralyser les grâces d'Élisabeth. Élise, au contraire, fatiguée du repos, fraîche, et de qui les pieds frémissaient d'impatience depuis deux heures, se livroit au plaisir avec abandon; son teint étoit doucement coloré, sa taille voluptueusement cambrée, son pas long et bien terre à terre; elle voltigeoit sans effort, et la gaieté brilloit dans ses yeux. On s'arrêta souvent pour les regarder; les femmes furent piquées d'un tel succès, et les hommes, à demi revenus de la terreur, préludèrent à une sorte de *Réveil du Peuple*.

Reconduite à sa place, Élise fut entourée de solliciteurs; mais sur un mot un peu vif que lui dit à l'oreille sa mère, je ne sais à quel propos, elle devint sérieuse, et annonça qu'elle ne danseroit plus. La plus rusée coquette n'eût rien fait de plus habile, de plus agaçant. On vint donc prier madame Darcourt d'obtenir la révocation de cet arrêt, et c'est aux supplications d'Élisabeth qu'Élise consentit à danser de nouveau.

Cinq minutes après, Gency étoit assis à côté d'elle.

Leur entretien ne tarda pas à rouler sur des souvenirs d'enfance, texte glissant qui tourne vite au sentimental, quand on l'agite avec l'objet d'un premier amour. Sans être ému, Gabriel trouvoit plaisir à faire mouvoir les ressorts de cette âme tendre, à y glaner çà et là quelques parcelles du *lui* d'autrefois. Élise se laissoit aller sans scrupule à la pente, certaine de s'arrêter quand il faudroit. Elle lui demanda s'il la trouvoit bien changée, et son ancien ami répliqua qu'il eût mieux

aimé la retrouver telle qu'il l'avoit quittée. La réponse de mademoiselle d'Hervilly le fit rêver ; elle n'avoit pas l'art de déguiser sa pensée à des yeux aussi perspicaces que ceux de Gabriel, qui entrevit un instant ses vieilles illusions de jeunesse et s'y livra par distraction.

Élise ici fit une faute où l'entraînèrent les deux grands ennemis du repos des femmes, l'orgueil et la curiosité. Comme elle se seroit sentie flattée des attentions d'un homme aussi supérieur que Gency, même en le payant d'indifférence, elle désira savoir s'il lui avoit gardé quelque coin sympathique après tant d'années, et les moyens dont elle usa pour s'éclairer à cet égard trahirent l'importance qu'elle mettoit au résultat de la recherche. Gency crut même s'apercevoir qu'il n'étoit pas étranger au but secret de ce voyage à Paris. Notre héros ne marchandait point avec les rigueurs de la logique, et il conclut hardiment qu'un pareil doute valoit affirmation.

Bientôt la musique les appela à la contredanse, où ils furent placés en face de George

et de madame Darcourt, qui n'avoit pas l'air satisfait de cette espèce d'échange. Peut-être Élise se sentoit-elle déjà infidèle à son fiancé, de qui elle détournoit ses regards. Pour Gabriel, il examinoit furtivement Élisabeth qui lui sembloit toujours charmante : mais il la voyoit comme à travers un nuage : sa danseuse absorboit la meilleure part de son attention.

Cette dernière étoit émue, le devoir et la raison balançoient seuls en elle le pouvoir de ses premiers sentiments ; elle écoutoit avec un charme secret les discours de Gency, cherchant d'instinct au fond de chaque idée le sens qui la flattoit, et l'y trouvant lors même qu'il n'y étoit pas. Leur conversation alloit par phrases décousues, assez insignifiantes et qui n'avoient d'intérêt et de sens que pour eux, en vertu de certains souvenirs auxquels elles avoient rapport. Il s'y joignit un embarras mutuel et des pauses fréquentes, durant lesquelles on savouroit une émotion. A la fin ils oublièrent, dans une silencieuse rêverie, les objets extérieurs, et leur absence

fit manquer la figure du quadrille; madame Darcourt scandalisée vint les avertir vivement, en jetant sur M. de Gency un coup d'œil acéré. Depuis ce moment, il comprit qu'il valoit mieux causer que de se taire, et dans le but d'éviter une distraction compromettante, il ouvrit la bouche sans savoir ce qu'il diroit.

Son regard tomba sur le bouquet de sa danseuse.

— Autrefois, dit-il, quand vous alliez au bal, c'est moi qui vous faisais vos bouquets.

— Oui, vous m'en avez donné de fort jolis.

— Non pas, je vous les *prétois*; car en ce temps-là, vous me les rendiez après la soiréc.

— On étoit bien enfant alors, répondit Élise en riant (mais elle fut ravie de voir que cette gaieté déplût à Gabriel).

— Enfant ? je le suis toujours, car j'ai gardé tous mes hochets.

— C'est une plaisanterie.

— Hier au soir, je tenois encore les dernières fleurs que j'ai reçues de vous ; elles sont dans un reliquaire, à côté...

— A côté ?

Il lui adressa un regard pénétrant, et acheva tout bas :

— A côté d'une boucle de cheveux.

Gabriel mentoit comme un journal, mais peu importe. Un odieux chassé-croisé déguisa le trouble d'Élise, en qui cette confiance venoit d'opérer une révolution. Décidée d'abord à faire l'indifférente, elle s'aperçut tout à coup que sa conversation avoit exprimé déjà tout ce qu'elle prétendoit cacher ; puis, comme elle eut besoin d'excuser son imprudence, elle se persuada que Gabriel l'aimoit profondément. Cette boucle de cheveux, ce

gage solennel pieusement conservé , montra à ses yeux les droits que jadis elle avoit donnés à Gency , comme imprescriptibles et sacrés. Par une réaction subite dans ses idées, elle érigea en devoir ce qu'elle désapprouvoit naguère ; et au lieu de se reprocher d'écouter encore Gabriel en oubliant George, son fiancé, elle eut presque du remords d'avoir un instant trahi ses premiers serments pour se prêter à un autre amour. Elle s'applaudit donc, comme d'une bonne action, de ce retour à la constance, retour qui lui coûtoit une inconstance nouvelle.

— Vous voyez, poursuivit le jeune homme, que je n'ai rien oublié, moi, pas même l'endroit où l'on cachoit, pour que je les trouve, ces fleurs bien desséchées aujourd'hui. Vous n'avez pas tant de mémoire, n'est-ce pas ?

— On en a quelquefois plus qu'on ne le devrait.

— Vous le dites, repartit Gabriel en lorgnant le bouquet qu'Élise tournoit entre ses

doigts ; mais autrefois vous auriez deviné la prière que je n'ose faire entendre.

Au lieu de répondre, elle aspira le parfum de ses fleurs, et jeta un coup d'œil furtif sur le canapé voisin. C'est sur un canapé que, dans leur jeune âge, elle égaroit sous un cousin le bouquet de bal dont s'emparoit adroitement Gency. La danse sauva à Élise la gêne d'une réponse ; mais en la reconduisant à sa place, il ne put s'empêcher de lui serrer la main, ce qui causa un tressaillement dont il ressentit le contre-coup. Heureux de l'avoir vue pâlir et céder à une émotion qui la rendoit plus charmante encore, Gabriel se demanda s'il ne s'étoit pas trop pressé de solliciter la main de madame Darcourt. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'avoit rien éprouvé d'aussi vif auprès d'elle.

— Il est tard, dit Élise, qui désiroit changer de discours ; maman m'a fait signe de ne plus m'engager, et je crois que nous allons partir. Elle se plaint de votre négligence ; venez la voir bientôt.

— J'irois, mademoiselle, s'il m'étoit prouvé que je retrouverai chez vous tout ce que j'y ai laissé...

Élise comprit qu'il attendoit qu'elle se liât à lui de nouveau par quelque démonstration, et le fatal bouquet s'agita dans sa main sous le regard de Gabriel ; néanmoins, elle garda le silence et joua la distraction. Leur intimité mutuelle avoit été remarquée ; madame Darcourt aux abois grimaçoit l'enjouement, et se posant en victime candide et résignée devant ses plus intimes amies, elle leur serroit les mains de l'air d'une personne qui lutte contre une souffrance occulte.

Elle erroit çà et là, colportant les louanges d'Élise, vantant ses charmes, la finesse de son esprit, sa supériorité dans l'art de captiver ; si bien que les dames commencèrent à concevoir la sympathie des hommes pour cette demoiselle, attendu, ajoutoient-elles avec dédain, que ce genre de femmes les attire.

On s'étonna qu'elle eût osé marcher sur les brisées de madame Darcourt ; cet excès

d'orgueil parut comique ; il fut convenu que M. de Gency avoit voulu s'amuser de la coquetterie d'une personne qui, disoit-on (ce ON est un terrible accusateur par le monde), n'en étoit plus à son coup d'essai ; et sans s'en douter, Élise se trouva investie d'une réputation équivoque, nouvel obstacle à braver pour M. de Gency. Lorsqu'elle se retira, Élisabeth, de qui les salons commençoient à se dégarnir, la reconduisit jusqu'à l'antichambre où se trouvèrent, comme par hasard, George et Gabriel.

Élise étoit sur le point de sortir, quand un vieux général à peu près idiot, crut en voyant auprès de lui, comme il s'en alloit, Gabriel et madame Darcourt, ne pouvoir être plus galant qu'en faisant à leur prochain mariage une lourde allusion. A cette révélation, mademoiselle d'Hervilly se retourne avec vivacité, et consulte d'un coup d'œil la physionomie d'Élisabeth dont les traits exprimoient une joie maligne et une confiance parfaite. Gency s'approche de son amie d'enfance ; mais, plus pâle qu'une morte, cachant son trouble avec cette force d'âme qui n'ap-

partient qu'aux femmes, elle le terrasse d'un regard, rentre dans le salon précipitamment, comme quelqu'un qui a oublié quelque objet, et Gency la voit s'approcher d'un canapé d'où elle revient avec son bouquet.

— Tout ce qu'on dit n'est pas vérité, murmura Gabriel avec un ton de reproche.

— Taisez-vous, répondit-elle avec calme. Elle ajouta avec une gaieté insouciant : Quand doit avoir lieu ce mariage, monsieur de Gency ?

Gency la suivit jusque sur le perron, et répliqua tout bas :

— Le lendemain du jour où vous épouserez monsieur de Rebel.

Après le départ d'Élise, notre héros trouva le bal ennuyeux, et se disposa à s'esquiver sans bruit. Madame Darcourt lut dans sa pensée, et s'adressant à un groupe de dames près duquel il se trouvoit :

— Voici, dit-elle, l'heure que je préfère ,

on est comme en famille , il ne reste plus que les fidèles, que les amis intimes, ceux dont on est sûr et qui vous abandonnent les derniers. Asseyez-vous douc , monsieur de Gency.

Il obéit avec une mine sépulcrale ; Élisabeth, dont les nerfs avoient été agacés toute la nuit, avoit l'imagination en verve : elle causa beaucoup, et sa parole eut un charme, un piquant, une finesse de trait, une surabondance d'esprit merveilleux. Fleurs, perles et diamants jaillissoient de ses lèvres ; c'étoit une pluie d'étincelles. Elle triompha des préoccupations de son amant, qui, rentrant dans ses habitudes d'homme du monde, écouta comme une harmonie douce le langage qu'il parloit depuis si long-temps ; heureux de se retrouver au milieu de sa coterie habituelle, comme on l'est de rentrer dans sa patrie après un voyage, il se reconnut avec joie, se sourit d'une façon distinguée, et se complimenta sur son heureux retour.

Décidément les idées de salon prenoient le dessus. Gabriel, honteux des amours pasto-

rales qu'il venoit de filer, se sentoit bien supérieur à ces façons archaïques, et pour en noyer la mémoire il se montra à son tour étincelant d'esprit prétentieux et de malice. Madame Darcourt eut soin d'applaudir à toutes ses paroles, si bien que Gency, flottant parmi les jouissances de l'amour-propre, s'avoua qu'il étoit né pour le grand monde de Paris, que là seulement il pouvoit briller, se divertir, et être compris.

Après une demi-heure de cet exercice, les naïves impressions d'une inclination d'enfance étoient bien effacées, bien expirantes; mais la réaction avoit été trop brusque, et dès que le feu d'artifice fut éteint, le chaste souvenir d'Élise erra dans son âme : les fleurs de ce sentiment se relevèrent une à une, comme se redressent le soir celles des prés que la chaleur du jour a courbées. Gabriel finit par tomber dans la tristesse, et s'en fut chercher une minute de silence dans une salle de jeu. Il n'y restoit plus qu'une personne, c'étoit George, qui méditoit profondément; çà et là traînoient des cartes et des jetons sur les tables vertes,

les fauteuils étoient en désordre, le feu expiroit, et les bougies épuisoient une à une leurs lueurs dernières.

— Il faut que je te parle, articula M. de Rebel d'une voix sombre; je n'ai qu'un mot à te dire maintenant; à demain pour le reste. Je serai chez toi à huit heures, avec les deux Mouny, nos camarades, qui sont en garnison à Paris; nous aurons tout ce qu'il faudra.

— Pour quoi faire?

— Pour nous couper la gorge, s'il vous plaît.

— Es-tu fou?

— Pas trop. Ma proposition, je le pense, peut se passer de commentaire, et tu m'entends à demi-mot?

— Elle restera sans effet, tant que je ne t'aurai pas expliqué...

— Oh, pas d'explication! Tu saurois me démontrer que j'ai tort, et je serois forcé peut-

être d'en convenir, tout en ne le croyant pas. Tu as ruiné mon bonheur, j'ai besoin d'une vengeance et je l'aurai.

— La colère t'aveugle. Si je ne suis pas aimé, tu es injuste ; si je le suis, tu n'as rien à gagner dans un duel qui te rendra odieux, et si ta cause n'est pas perdue près d'elle (ce que je crains), tu la ruineras à jamais par cette violence.

— La trahison ne manque pas d'arguments, à ce qu'il paroît.

— Il n'y a point ici de trahison, et je donnerois beaucoup pour n'avoir pas revu mademoiselle d'Hervilly. Écoute, et fonde tes réflexions sur ce que je vais dire.

— Parle.

— On ne t'a pas caché mes amours de jeunesse, et Élise, en te les confiant, a noblement agi. En nous quittant, nous avons, comme tous les amoureux novices, échangé des boucles de cheveux, et juré de nous ma-

rier ensemble, serment qui n'engage à rien, et que la plus chaste fille fait plus d'une fois, avant de se fixer. Élise à qui plus tard tu as su plaire, voulant, au moment de se lier à toi, être sûre d'elle-même, et ne pas même te dérober un souvenir, est venue savoir si elle peut avec sécurité t'engager un cœur libre de toute préoccupation. Voilà ce que je comptois t'exposer, ce qu'elle te dira elle-même, si la chose devient sérieuse pour elle, comme elle l'est pour moi, de qui les droits ont précédé les tiens. Maintenant, agis comme il te plaira.

George n'avoit pas écouté cette étrange explication sans impatience. Quand elle fut terminée, il reprit son chapeau, et dit d'un ton bref :

— Demain, à huit heures, je serai chez vous avec mes deux témoins.

— Tu me trouveras seul, mais prêt à prouver qu'on peut, tout en aimant la paix, jouer bravement la vie d'un homme raisonnable contre celle d'un fou.

Le lendemain , George arriva de bonne heure au rendez - vous. Il étoit seul ; ses traits contractés gardoient la trace d'une lutte intérieure des plus violentes. M. de Gency l'attendoit , vêtu comme tout homme qui va se battre, d'une cravate noire et d'une redingote bleue, boutonnée jusqu'au menton.

— Vous aviez raison , dit Rebel les dents serrées et la voix éteinte, tout l'avantage de ce combat seroit pour vous ; j'y renonce.

— Tu fais en homme d'esprit et en ami véritable.

— Oui , cette conduite est selon vos idées parisiennes ; elle est lâche. Il ne me convient pas de soutenir une misérable rivalité qui me rendroit odieux ; ainsi je pars, je ne la verrai plus.

— Hélas, rien n'est plus douteux jusqu'ici que les sentiments d'Élise à mon égard.

— J'entends ce langage ; vous ignorez en-

core si vous la sacrifierez ou non à madame Darcourt... Je viens d'écrire à ces dames qu'une affaire subite et grave m'appelle en Belgique pour quelques jours. Je m'en vais calme et sans défiance ; si vos cœurs ne s'entendent pas, elle retrouvera toute la foi que j'avois mise en elle ; car si Élise, après ces jours d'épreuve, a un seul mot à me cacher, elle me refusera sa main. Je l'aime, vous le voyez, jusqu'à la folie, jusqu'à la honte !

— J'apprécie mieux des pensées aussi nobles, interrompit Gabriel en lui tendant la main avec une amitié respectueuse.

— Gardez, gardez cette main pour vos amis ; la mienne ne se prodigue pas. Qui donc auroit la bassesse d'accepter un tel gage ? Ce n'est pas pour vous, sachez-le, que j'accomplis un tel sacrifice, c'est pour celle que j'aime, et qui doit être heureuse à tout prix. Votre monde l'entend bien mal, de croire que mon abnégation vaille un remerciement et d'oser me l'offrir !

Gency balbutia quelques mots, et Rebel s'écria :

— Vous me remerciez ! mais sachez donc que si ces tortures que je m'impose n'ont aucun résultat pour son bonheur, que si cette enfant ne vous épouse pas, et ne peut plus m'épouser, sachez que ma haine vous poursuivra sans relâche. Si jamais son existence est par vous brisée, monsieur (ceci est une parole solennelle); si vous m'arrachez cette consolation suprême de la savoir heureuse, je jure ici devant Dieu qui m'écoute et me pardonnera, je jure, monsieur, que je vous tuerai !

Il sortit après ce terrible serment, et Gabriel demeura pensif quelques secondes :

— Le devoir l'exige, murmura-t-il, et l'amour aussi, peut-être : étoit-il donc écrit là-haut que nous serions l'un à l'autre ?.....

Cependant, les préjugés du monde reparoissant encore dans la pensée de Gency, lui laissèrent entrevoir l'opinion publique, et la lui

furent interrogé avec appréhension ; il se demanda si son amie plairoit à la foule, il chercha à démêler ses affections au fond du casier de l'orgueil.

— Après tout, se disoit-il, cette jeune fille est belle comme un ange, on sera forcé d'en convenir. Eh bien, on lui formera un parti, en entraînant à sa suite les ennemis de madame Darcourt.

III.

Assise devant un petit feu noir, dans un grand salon de l'*hôtel du Rhin*, où elle demeurait avec sa mère, Élise d'Hervilly, seule avec des pensées affligeantes, s'efforçoit en vain depuis deux heures de se fixer à quelque occupation. Le découragement envahissoit son âme, et ses beaux yeux appesantis, errant sur les murailles de l'appartement, y glanoient ces tristes impressions que donne en général, à ceux qui habitent un hôtel garni, l'aspect

de ce séjour où l'isolement devient profond et douloureux.

Ces demeures banales où chacun a passé, laissant de soi quelque trace, n'ont pas un de ces petits coins où se blottissent les rêveries; toujours vides, toujours ouverts, les meubles n'enferment aucun de vos secrets. La couleur même des tentures déplaît à votre vue, la présence de ceux qu'on aime n'a pas consacré cet asile, et dans ces solitudes vous ne rencontrez même pas le regard sympathique des portraits familiers qui d'ordinaire vous tiennent compagnie.

Près d'Élise, sur un de ces lourds guéridons circulaires chargés d'un marbre gris, comme on en voit dans tous les hôtels, étoient jetés pêle-mêle plusieurs chiffons, parmi lesquels se trouvoient des pantoufles de velours qu'elle brodoit pour George de Rebel lors de la première visite de M. de Gency, et auxquelles elle n'avoit pas fait un point depuis ce jour-là.

Madame d'Hervilly employoit l'après-midi

à faire quelques emplettes ; sa fille n'avoit pas eu le courage de sortir, et elle espéroit, sans trop de confiance, que son ami d'enfance viendrait. Deux semaines s'étoient écoulées depuis la disparition de George, et Élise, quand on lui laissoit le temps de méditer, s'étonnant de cette longue absence, en scrutoit les motifs avec inquiétude. Parfois il lui auroit été agréable de l'avoir auprès d'elle pour causer sans gêne, ce qu'elle ne pouvoit faire avec le rival qu'elle lui avoit préféré.

Non que ce dernier ne fût aimable et indulgent, mais cette indulgence même, dont son amie eût voulu se passer, lui faisoit faire, afin d'y parvenir, les plus grands efforts, de sorte que leurs relations étoient pour elle une tâche autant qu'un plaisir. Gabriel la soumettoit à un travail de réforme, il l'initioit aux allures de son monde à lui ; si bien, qu'au lieu de l'ami d'autrefois qu'elle avoit cru retrouver, mademoiselle d'Hervilly voyoit en lui un homme tout nouveau et sans liens presque avec le passé.

Après les premiers instants d'illusion, ils s'aperçurent que le vide se faisoit entre eux et que la flamme commençoit à se mêler de fumée. Un laborieux silence remplaçoit les entretiens animés, il falloit des efforts pour trouver quelques paroles ; Gabriel, avant de desserrer les lèvres, reconnoissoit presque toujours qu'il alloit dire des choses qu'Élise ne comprendroit pas, et il soupiroit. Elle, de son côté, n'ayant avec lui aucune habitude commune, craignoit de lui déplaire en énonçant des inclinations trop simples, ou de l'ennuyer en parlant d'elle, car elle le connoissoit trop peu pour savoir l'entretenir de lui-même. Entre gens qui font ou refont connoissance, il est certains textes généraux sur lesquels on brode toute sorte de thèmes passionnés, ces ressources des amours débiles n'existoient pas ici. Élise n'étoit ni artiste ni enthousiaste ; elle n'entendoit rien à la peinture ; pour ce qui est de la musique, elle en étoit encore à *Fleuve du Tage*, et n'avoit pas lu de romans. En outre, on ne pouvoit discourir avec elle sur la chronique du jour et sur les intrigues de la société ; elle avoit le bonheur de les ignorer,

et ne s'en seroit instruite qu'avec beaucoup de peine et d'ennui.

Il falloit trouver moyen d'être aimable et d'être soi, de découvrir du charme en elle sans le chercher dans les choses du dehors. Gency n'étoit point propre à ce rôle, lui qui avoit perdu la science d'être heureux hors du monde et de se faire des jouissances dans la vie intérieure, lui dont l'existence ne pouvoit plus être supportable ni dans l'isolement ni dans la solitude à deux avec qui que ce fût. Gabriel étoit pis qu'un Parisien, c'étoit un provincial dépaycé de toute affection naturelle et rompu à toutes les indépendances du cœur. Le plus funeste résultat de cette vie de bohème pour le bonheur de l'individu consiste à l'accoutumer à saisir avec causticité le côté foible de chaque chose. M. de Gency n'avoit pas tardé à lancer, à son insu, ce génie destructeur sur ses amours avec Élise. En voyant se dégrader aussi vite l'idole qu'il avoit résolu d'adorer, il s'étoit efforcé de lui donner de nouveaux prestiges, et de faire d'elle une femme au gré de son propre caprice, afin de

devenir ensuite, comme Pygmalion, amoureux de son ouvrage.

D'abord, Élise se prêta gaiement aux fantaisies de Gabriel; elle écouta ses observations dans l'espoir de lui plaire, mais quand elle reconnut qu'il n'étoit en elle rien par où il pût être charmé, elle se roidit, et ce n'est plus elle-même qu'elle accusa. Quelques sacrifices ne lui eussent rien coûté pour le satisfaire, mais elle ne put songer sans indignation à s'immoler toute, et un juste orgueil lui donna le sentiment de son mérite méconnu. Lorsque son ami, d'une manière douce et délicate, il est vrai, faisoit entendre qu'il ne falloit point dire ni penser telle ou telle chose, on se révoltoit tacitement. Ces corrections finirent par paroître injurieuses, et l'antipathie germa bien vite dans le froid terrain de l'indifférence.

Alors on réfléchit, et les comparaisons que l'on faisoit tournèrent souvent à l'avantage de George, de qui jamais le nom n'étoit prononcé entre eux. Élise, à la vérité, voyoit bien

que M. de Gency la trouvoit belle, mais elle le considéroit comme un amant moins heureux que fier de cette beauté dont il aimoit à se prévaloir en public. Elle auroit préféré qu'il fût jaloux. Clairvoyante, depuis que les premières illusions s'étoient dissipées, Élise comprit que le monde étoit le seul mobile des actions de M. de Gency. Et quel monde ! Un assemblage de coteries mesquines où les sentiments généreux sont persiflés, où les gens supérieurs sont déplacés s'ils ne savent se taire, où tout, enfin, s'exploite pour et par le plus grand nombre, la majorité des sots. Un adepte de ces doctrines pouvoit-il persuader une jeune fille naïve, élevée avec des principes rapprochés de la nature ? tous deux apprécioient si bien, au surplus, la distance qui les séparoit, que malgré leur intimité, le mot de mariage ne fut jamais prononcé, et qu'ils éloignoient toute idée dans laquelle celle-là pût être contenue. D'amour même ils ne s'entretenoient guère, et ils sembloient vivre ensemble politiquement dans l'attente d'un incident qui les arrachât à cette situation fautive.

Cet état languissant, en lequel étoient tom-

bés leurs cœurs, étoit accompagné d'un ennui général. Tout leur étoit odieux, et Gabriel négligeoit à la fois Élise et le monde.

On concevra donc sans peine la tristesse de cette jeune fille, lorsque seule dans un froid appartement de l'hôtel du Rhin, elle attendoit, sans le désirer, M. de Gency, dont elle souhaitoit la retraite dès qu'il étoit auprès d'elle.

Une circonstance ajoutoit à sa mélancolie un sentiment de crainte et un trouble continu ; elle avoit cru, un soir, en rentrant au logis, reconnoître George rôdant autour de la maison, et tout récemment, une nouvelle rencontre l'avoit convaincue de la présence à Paris de ce jeune homme qu'on croyoit en voyage.

Tourmenté d'espérance et de jalousie, ce pauvre amant n'avoit pas eu la force de s'éloigner de la résidence d'Élise. Il s'étoit logé dans un quartier désert, et il venoit errer autour de la place Vendôme, cherchant à deviner son sort ; peut-être même avoit-il trouvé

moyen d'être au courant des événements de chaque jour.

Après avoir long-temps songé , mademoiselle d'Hervilly résolut de travailler un peu ; elle hésita un instant , exhala un grand soupir , et reprit la pantoufle de George , délaissée depuis si long-temps. A peine avoit-elle commencé , que sa femme de chambre entra , deux lettres à la main :

— Je pensois , dit-elle assez finement , que mademoiselle avoit abandonné cet ouvrage-là.

Élise ne répondit pas , et s'empara des deux lettres avec empressement. L'une étoit de l'amie à qui elle avoit écrit peu de jours après son arrivée ; l'autre étoit de la main de George de Rebel , mais à l'adresse de *madame d'Hervilly*. Élise fut si fort agitée à la vue de cette écriture , qu'elle se prit à trembler sans pouvoir décacheter le paquet qui lui étoit destiné. Se sentant coupable envers George , elle se figura que cette lettre contenoit la rupture de l'hymen projeté ; elle se représenta les reproches maternels dans toute leur sévérité , elle

entrevit les maux que lui devoit coûter une erreur passagère, et croyant son avenir perdu et George aussi malheureux qu'elle (c'étoit encore une espérance), son cœur se serra.

- Pour se consoler, elle ouvrit la missive de son amie. Les amis, la plupart du temps, nous manquent au moment où ils seroient nécessaires ; ils se font nos juges lorsque nous leur demandons des sympathies, et ils nous enfoncent nos torts dans la plaie, au lieu d'adoucir les douleurs de la blessure. L'histoire de Job est d'une éternelle vérité. Jamais l'amie d'Élise n'avoit subi les difficultés d'une position mauvaise, elle apprécioit les fautes du haut d'une sagesse exempte de passion.

Sa lettre désespéra l'infortunée, qui en achevoit la lecture, à l'instant où madame d'Hervilly rentra au logis.

Cette dernière venoit d'être atteinte dans son amour-propre de mère par une de ses amies, femme d'un des députés de son département, laquelle avoit eu sur Élise des projets pour un sien neveu. Ses offres ayant été

repoussées, elle avoit saisi une occasion de se venger d'une manière aigre-douce, car elle conservoit un secret dépit de cet échec. Elle reprocha donc à madame d'Hervilly, par amitié pure, de ne point surveiller sa fille ; elle lui apprit que cette enfant s'étoit compromise dans la société qu'elle avoit vue à Paris, ajoutant qu'il s'agissoit sans doute d'inconséquences légères, mais que le premier soin d'une femme devoit consister à faire qu'on ne parlât pas d'elle. Madame d'Hervilly avoit répondu à ces insinuations par un superbe panégyrique de sa fille, des principes et des exemples qu'elle avoit reçus. Notre officieuse parut ravie d'avoir tort, et madame d'Hervilly revint à la maison exaspérée.

La pluie qui l'avoit surprise en chemin ne contribuoit pas à la rendre plus adoucie, et tout en jetant un coup d'œil sur un chapeau de velours passablement humecté, elle commença d'adresser à Élise une semonce des plus vives. Il est vrai que madame d'Hervilly ne savoit pas pour quel motif elle grondoit, mais elle n'en étoit que plus irritée, et elle

pensoit qu'en se montrant furieuse, elle cacheroit mieux l'ignorance où elle se trouvoit à l'égard des méfaits de sa fille. Celle-ci n'entendit guère ce que signifioit cette brusque sortie, mais les reproches qu'elle s'adressoit auparavant l'empêchèrent de provoquer une explication. Elle ne démêloit pas l'origine de cette querelle, et elle n'auroit pas su raconter comme quoi Gency, en la constituant dans le monde en rivalité avec madame Darcourt et en lui créant ce qu'il appelloit un parti, l'avoit mise en évidence, et signalée aux ongles de l'envie.

Tandis que la grosse madame d'Hervilly, à force de se fouetter le sang, passoit du rouge au violet, et du violet à la teinte aventurine, Élise, tapie dans un coin, pleuroit en silence, et son effroi étoit si grand, qu'elle oublia de remettre à sa mère la lettre de George.

Cependant cette lettre étoit rassurante : M. de Rebel annonçoit son retour, sa visite prochaine, mais il laissoit entrevoir, en *post-scriptum*, que peut-être il seroit forcé d'entreprendre un second voyage, plus long que le

premier. Il se ménageoit une retraite. Cette épître ne fut point alors décachetée, omission assez fâcheuse comme on le verra.

Une femme de chambre coupa court à l'éloquence de la mère d'Élise, en annonçant madame Darcourt de l'Oise, la belle-sœur d'Élisabeth. Mademoiselle d'Hervilly eut le pressentiment de quelque nouveau désastre, et hors d'état de supporter un dernier assaut, elle se leva pour s'en aller, malgré l'impolitesse d'une semblable disparition. Mais madame Darcourt l'arrêta en lui disant qu'elle venoit pour avoir un entretien avec elle, et Élise retomba sur son fauteuil.

Cette dame étoit une de ces personnes à qui une réputation de bonté, mais d'une bonté un peu rudanière, permet de tout dire sans qu'on ait le droit de se formaliser. Elle se targuoit de franchise, et ce genre de mérite avoit été si fort loué en elle, que l'excès des éloges l'avoit conduite à pousser jusqu'à l'indiscrétion l'amour de la vérité. Égarée par sa folle tendresse pour sa jeune belle-sœur, ma-

dame Darcourt de l'Oise entreprenoit ici une démarche assez ridicule.

— Ma chère petite, dit-elle à Élise, permettez-vous à une vieille bonne femme d'user des droits d'une parente, et de causer avec vous comme une maman ou un confesseur ?

— Je vous écoute, madame ; rien de ce qui me concerne n'est étranger à ma mère, et vous pouvez vous expliquer devant elle.

Malgré la mauvaise humeur de madame d'Hervilly, Élise cherchoit en elle une protection naturelle. Madame Darcourt de l'Oise entra en matière, et après nombre de circonlocutions, elle avertit la jeune personne que le bruit couroit de la rupture de son mariage avec M. de Rebel qui, blessé par quelques inconséquences, s'étoit retiré mortifié. Cette nouvelle causa à madame d'Hervilly une stupeur profonde ; elle essaya de la démentir, mais il lui fut répondu que le voyage de ce prétendu n'étoit qu'un prétexte honnête et qu'il ne reviendrait pas.

— Monsieur de Rebel a-t-il confié ce secret à quelqu'un ? demanda Élise du ton de l'incrédulité.

— Je l'ignore, mais chacun s'entretient de cette aventure, et il n'est pas de fumée sans feu.

La mère d'Élise ne revenoit pas de son étonnement.

— Pour moi, dit son amie, je ne vois rien là de surprenant, et depuis le jour du bal, il ne m'a pas été difficile de prévoir les suites de la légèreté d'Élise.

— Que s'est-il donc passé ?

— Mais tu ne vois donc rien, madame d'Hervilly ! Si je t'avois connue aveugle à ce point, je t'aurois éclairée plus tôt.

C'étoit la seconde fois, depuis une heure, qu'on reprochoit à la mère d'Élise son défaut de lumières, elle se sentit offensée ; l'indignation qu'elle comprimoit naguère, accrue de celle qui venoit de lui être

inspirée, reprit son essor, et Élise eut à essuyer les reproches les plus durs et les plus humiliants. Ces rigueurs caressaient les ressentiments de la belle-sœur d'Élisabeth.

— Je serai moins sévère que votre mère, reprit-elle, bien que votre étourderie n'ait pas nui qu'à vous seule, et que vous ayez, comme à plaisir, sans réflexion, je veux le croire, porté le trouble jusque chez nous.

Accablée de honte et de douleur, Élise cacha son front dans les plis de son mouchoir.

— Quel supplice, s'écria madame d'Hervey, d'être forcée de subir la responsabilité de vos folies ; malheureuse enfant que vous êtes !

— Ma mère, par pitié...

— Descendez en vous-même, interrompit madame Darcourt : Élisabeth vous a reçue comme une sœur, et vous saviez que la position de monsieur de Gency rendoit impossible à ce dernier toute autre affection, car vous sen-

tez bien que M. de Gency ne peut vous aimer?

Élise sanglotoit sans pouvoir répondre.

— Enfin, poursuivit-on, le mal est moindre que vous ne pourriez le craindre ; j'ai vu monsieur de Gency ce matin , je l'ai confessé, (cette femme eût confessé le diable en personne), il a été réservé sur votre compte, mais j'ai bien su démêler en lui le regret de s'être laissé entraîner à une séduction passagère.

— Madame, ah ! madame, vous êtes impitoyable ! articula la pauvre fille d'une voix suffoquée par tant d'humiliations.

— Je suis franche, mon enfant, et j'appelle les choses par leur nom. Il ne vous reste qu'à chercher à ramener monsieur de Rebel, que vous l'aimiez ou non ; ce n'est point ici le cas de faire la romanesque.

— Hélas ! madame, interrompit Élise tout en pleurs, si je ne l'aimois pas, peut-être ferois-je ce que vous me conseillez.

Ce fut le tour de madame d'Hervilly de s'irriter contre sa fille, de l'accuser d'irrésolution, de caprice, d'indifférence sur ce qui touche à la réputation, et de lui représenter le scandale de cette rupture avec un parti convenable. Ces observations furent faites sans ménagement, et la pauvre petite, condamnée par les Darcourt et par sa meilleure amie, abandonnée par sa mère, par Gency, par George lui-même, tomba sur ses genoux à demi évanouie et s'écria, succombant à une angoisse indicible :

— Mon Dieu, prenez pitié de moi ! chacun me délaisse et me blâme ; que vais-je devenir ? sur qui m'appuyer désormais ?

— Sur moi, répondit d'une voix ferme George, qui entroit suivi de Gabriel :

Il venoit d'avoir un entretien avec ce dernier.

A cette vue, Élise poussa un cri et s'élança au - devant de son défenseur ; mais retenue soudain par un sentiment que l'on

devine, elle retomba assise, et détournant la tête :

— Non, non, George, murmura-t-elle, je ne suis plus rien pour vous!

— Ce n'est pas de vous-même, Élise, c'est de moi que vous doutez, de moi qui suis tout à vous, de moi votre mari ?

— Cet avenir est perdu pour nous! Si vous saviez...

— Je sais tout, et je suis à vos pieds; ne me désespérez point par des refus que je ne pourrais attribuer qu'à votre haine.

— A ma haine...

— Voilà, s'écria madame Darcourt impatientée, des phrases où je n'entends rien; les petites filles d'aujourd'hui ont de singuliers caprices; elle avouoit tout à l'heure, monsieur, qu'elle vous aimoit. Allons, ma chère, pas d'enfantillage; le dévouement de monsieur de Rebel mérite une récompense, et vous êtes bien heureuse de rencontrer en lui une passion aussi constante et aussi forte.

— Vous voyez, s'écria Élise transportée d'une indignation douloureuse; vous voyez, George, à quoi je vous exposerois !

— Madame Darcourt n'a point, j'en suis certain, attaché à ses paroles le sens que vous y croyez découvrir, murmura M. de Gency, qui durant cette scène jouoit un rôle peu divertissant.

— Pensez-vous, lui dit George, que ma confiance ait besoin du secours de votre témoignage? Sachez que son honneur m'appartient, et que, si elle décide en juge sévère qu'on a trop attenté à ce bien qui est à moi, j'irai le ressaisir jusqu'au fond des entrailles de quiconque aura tenté de me le ravir.

Il accompagna ces mots d'un coup d'œil menaçant; Gabriel y répondit par un regard très-calme. Alors madame d'Hervilly comprit ce qui se passoit.

— Faudra-t-il, murmura-t-elle à l'oreille de sa fille, que du sang soit répandu pour laver vos imprudences?

— George, articula cette dernière en baisant les yeux, vous êtes le plus généreux des hommes !

M. de Rebel lui tendit les mains, et elle se jeta dans ses bras. Gency trouva cette transition trop brusque, et que ce mouvement du cœur n'avoit pas été convenablement réprimé ; mais George en jugea d'une manière toute différente. Néanmoins, ce dénouement délivroit M. de Gency d'un grand poids.

— Écoutez, dit Élise à son amant, tandis que madame d'Hervilly babillait avec son amie avec beaucoup de vivacité, je veux que vous sachiez tout, avant de vous engager, et je me soumettrai à votre arrêt.

Et hasardant une démarche maladroite sans doute, et pénible pour son fiancé, mais propre à l'éprouver et à trancher cette question délicate :

— Voici, ajouta-t-elle en désignant M. de Gency, voici un ami d'autrefois qui vous remettra certains objets qu'il a reçus de moi

avant que je vous connusse; vous me les rendrez vous-même. D'ici là vous êtes libre.

Ce sont les vieux bouquets et les mèches de cheveux, pensa George qui répliqua :

— Non, vous aurez beau faire, je ne reprendrai point ma liberté.

— C'est qu'un jour, mon ami, vous pourriez croire...

— Je crois et je croirai toujours que vous m'aimez, dit Rebel avec une simplicité admirable que Gabriel considéra comme orgueilleuse.

C'étoit là, cependant, le seul mot qui pût tranquilliser la conscience d'Élise. Celle de M. de Gency avoit besoin aussi d'une expiation; un éclair de vérité scintilla dans cette âme faussée par le monde; le vieil homme reparut et laissa choir sous la forme d'une belle action une de ces larmes qui sont une goutte d'or dans la fange de nos fautes.

— Mademoiselle, dit-il (et cet aveu lui coûta

beaucoup), ces présents que j'ai reçus de vous et dont j'ai eu la foiblesse de me glorifier l'autre soir, je les ai perdus depuis long-temps; pardonnez-moi de n'avoir osé confesser que je ne les avois plus.

Élise fut humiliée d'avoir été la dupe d'un mensonge; mais comme George sourioit en regardant Gabriel d'un air dédaigneux, ce dernier, le tirant à part, et voulant, pour ne pas s'humilier devant un homme, neutraliser par quelque artifice l'effet de la vérité, murmura :

— Je brûlerai ces objets ce soir. (George fit un geste d'étonnement.) Pas un mot là-dessus... Mon sacrifice est complet, tu voulois une réparation, George, et je te l'ai donnée.

Bien des jours s'étoient écoulés depuis le départ d'Élise, et Gabriel avoit repris son ancienne place aux pieds de madame Darcourt. Cependant, on observoit en lui je ne sais quelle humeur inquiète; il s'ennuyoit partout, ses idées étoient empreintes d'une

âpreté singulière, et il reprochoit à Élisabeth de n'être plus la même. On le voyoit taciturne, ne s'exprimant que par d'amers sourires, s'isolant peu à peu et semant la discorde et l'aigreur sur ses relations avec madame Darcourt que parfois il quittoit gonflé de ressentiment. Pour la première fois, la sottise du monde, de ses vanités et de ses usages se manifestoit à sa vue. Les sourires ne lui déguisoient plus la grimace, et ceux qui cherchent là des félicités illusoirees lui sembloient de grands fous. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que Gabriel se figuroit que tout avoit changé autour de lui.

Mademoiselle d'Hervilly n'avoit pu reconquérir cet esprit pour qui la nature sans fard étoit dépouillée de charmes; mais elle y avoit projeté, en passant, un rayon de vérité dont l'éclat avoit dessillé les yeux de Gabriel. En feuilletant les pages oubliées de ses amours d'enfance, il avoit fait un retour sur lui-même, et il venoit d'entrevoir dans le passé, comme sur un autre miroir d'Ubalde, le tableau de sa misère présente.

Élise étoit bien morte dans ce cœur, mais

en tombant elle avoit entraîné madame Darcourt après elle.

A partir de ce moment, M. de Gency se désenchanta de jour en jour, et il finit par se demander comment il avoit pu s'attacher un seul instant à cette femme. Élise, madame Darcourt étoient désormais impossibles pour lui l'une et l'autre, et sentant qu'il ne pouvoit plus rien pour le bonheur de personne, il résolut de vivre seul et de ne se marier jamais.

Ainsi, le cœur de Gabriel venoit d'expirer là où il avoit commencé de battre, auprès d'Élise; pareil à ces pauvres faons qui, suivis des limiers, courent par les précipices et s'en retournent enfin mourir au gîte. C'est elle qui dès le matin avoit fait fleurir l'amour dans cette âme en l'échauffant d'un premier rayon, et c'est elle qui, plus tard, la frappant des mêmes feux, venoit de la consumer, comme le soleil à midi dévore et consume la plante qu'il a fait éclore.

Tels sont, trop souvent, hélas! sur la terre, le destin et la fragilité des passions et des fleurs.

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM 1630 TO 1880
BY
JOHN H. COVINGTON
PUBLISHED BY
LITTLE, BROWN AND COMPANY
NEW YORK
1880

LE

CAPITAINE BLEU.

LE CAPITAINE BLEU (1).

I.

Peu de personnes, parmi celles qui habitent aujourd'hui Besançon, la plus sombre et la plus religieuse des villes de guerre, se souviennent d'y avoir vu *le Capitaine Bleu*, vieil officier que sa tournure bizarre, sa vie ténébreuse et sa physionomie d'une étrangeté incomparable, avoient rendu célèbre au

(1) Cette historiette, imprimée pour la première fois en 1839, dans un Recueil périodique, a été publiée de nouveau il y a deux ans, dans un volume, sous le nom de l'auteur de *l'Hôtel des Invalides*. Si je revendique aujourd'hui cette bluette, ce n'est pas que je ne sois glorieux de l'honneur qu'elle a reçu ; c'est uniquement afin de délivrer un confrère d'une responsabilité qu'il a encourue sans sa participation, et qu'il seroit peu généreux de laisser peser sur lui plus long-temps.

commencement de l'empire, parmi les désœuvrés du pays.

Tout, en ce personnage, étoit mystérieux ; son surnom même devint quelquefois l'objet des commentaires. L'avoit-il rapporté de la campagne de Vendéc, où il avoit servi sous le général Hoche ; le devoit-il à la teinte de sa barbe, si foncée, qu'elle lui marbroit la joue d'une plaque d'indigo ; falloit-il enfin attribuer l'origine de ce sobriquet à la nuance glauque, presque repoussante des yeux du capitaine, ou bien à la couleur pour laquelle il manifestoit une préférence exclusive dans le choix de ses vêtements ? Cette dernière supposition est la plus vraisemblable.

Bien que ce militaire fût très-brun, il avoit les prunelles d'un azur verdoyant et blême comme ces anciennes vitres de campagne sur lesquelles les rayons de la lune ont, durant de longues années, déposé de fauves lueurs. Cet homme étoit jeune encore ; son corps, d'une robuste maigreur, étoit celui d'un athlète, et son visage, doué d'une expression

à la fois loyale et dure, avoit je ne sais quoi de craintif et d'altier. Ses traits avoient contracté l'immobilité du bronze, son œil languissoit incessamment comme celui d'un tigre enivré de sang et de sommeil ; ce mortel étoit la vivante image de l'abrutissement. Un vieil habit trop large, sur lequel une longue queue de hussard avoit tracé un demi-cercle gris, se dandinoit sur les épaules du capitaine ; la couleur de cet habit n'étoit pas moins étrange que celle du reste du costume : il portoit, en toute saison, un grand bonnet de police bleu-clair, un habit bleu-clair, un gilet bleu-clair et une culotte bleu-clair. La nuance vulgaire et burlesque de ce bleu étoit précisément celle que les perruquiers d'autrefois marioient si heureusement, sur les panneaux de leurs boutiques, avec des losanges d'un jaune de gaude, sale et attristant.

Un tel accoutrement, porté avec une persévérance de maniaque, suffisoit assurément pour valoir à son maître le nom de Capitaine Bleu. Ces couleurs, de toute évidence, correspondoient dans l'esprit de notre héros à

une pensée ou à un sentiment ; aussi avoit-on vingt fois cherché l'origine de ce caprice, et vingt fois sans la découvrir. Un jour, cependant, à cette question : — D'où provient votre passion exclusive pour le bleu ?

Il répondit d'une façon machinale : — C'est l'horreur du rouge...

Et il n'acheva point sa phrase.

Voici donc tout ce qu'on savoit de cet officier : né dans la province, il y étoit revenu après la campagne d'Égypte, et au moment où la gloire militaire envroit toutes les âmes, il avoit pris sa retraite, dans la force de l'âge, à Besançon où il ne connoissoit plus personne. Il habitoit, non loin du palais Granvelle, une petite chambre mal éclairée, dans une énorme maison dont le pignon regarde le profil de l'église de Saint-Maurice. La fenêtré unique de ce logement s'ouvroit sur une arcade qui communiquoit alors, en enjambant la rue, de l'église à la maison du capitaine, laquelle, avant 89, avoit appartenu

aux pères de l'Oratoire. Cette arcade, épaisse et brune, projetoit sur l'angle de la rue de la Bibliothèque, rue très-étriquée à cette place, une ombre profonde.

Personne n'avoit franchi le seuil du Capitaine Bleu, que l'on trouvoit chaque soir, jusqu'à dix heures, dans un certain café borgne, où il employoit la moitié de sa vie à tirer d'une longue pipe en porcelaine bleue des bouffées de fumée qu'il chassoit dans l'air, mêlées à quelques monosyllables dont se composoit sa conversation ordinaire. Pour flatter sa passion favorite, le maître du café lui fit donner un jour un verre bleu avec sa cruche de bière; mais le capitaine le brisa avec fureur sur l'occiput du garçon qui le lui présenta. A part ce léger caprice, il s'étoit toujours montré le plus pacifique des hommes. Comme il aimoit à entendre discuter les habitués de l'établissement, chacun lui offroit volontiers place à sa table. Puis, il se retiroit de bonne heure, sauf les soirs où la lune en son plein brilloit dans le ciel. Alors, il croit toute la nuit dans les rues de la ville, comme une âme en peine.

Le *Café des Droits de l'Homme* (tel est le nom de cette résidence du capitaine) étoit, depuis longues années, le rendez-vous des officiers de toutes armes qui passaient par Besançon. Il avoit jadis porté le titre de *Café des Gardes françoises*, et depuis que le jacobinisme étoit passé de mode, il venoit de substituer à sa désignation terroriste un tableau représentant deux hussards attablés devant une cruche s'où s'élançoient en double hyperbole deux jets mousseux qui retomboient dans les verres des buveurs. Près de la bouteille, sur une soucoupe, étoient figurés les naïfs portraits de cinq macarons, et autour des deux guerriers ornés de queues encadrées de belles tresses, et barbouillés d'une effroyable moustache, on lisoit :

« *Aux vrais Hussard de la Mord françois.* »

Mais, ô ruines ! mais, ô souvenirs ! de la sabredache d'un de ces guerriers à la détrempe, ressortoit la guêtre pâlie de l'ancien soldat royal, qui des vestiges d'un pied aristocrate, insultoit aux *Droits de l'Homme* qu'on déchif-

froit encore, bien effacés, sous le badigcon-méclasse de la proscription impériale. Donc, le café des *vrais Hussard de la mord* étoit, à Besançon et pour les militaires, ce qu'est à Paris, pour les provinciaux, le Palais-Royal. Deux amis, dont l'un partoit pour la Hollande, l'autre pour l'Italie, s'y donnoient rendez-vous au retour, et ceux qui revenoient par hasard laissoient de leurs nouvelles aux retardataires.

Un certain soir que deux régiments s'étoient rencontrés à Besançon, l'un desquels alloit traverser la frontière, tandis que l'autre venoit de la repasser, le *Café des Droits de l'Homme* (on conservoit l'habitude de le désigner ainsi) se trouva rempli de militaires de diverses armes. Là, d'anciens amis se retrouvèrent, se reconnurent au milieu d'un nuage de fumée de tabac, et ce ne fut, pendant trois ou quatre heures, qu'explosions d'amitié, que questions empressées, que récits d'aventures, toutes plus salées les unes que les autres : les effusions de la tendresse s'évaluoient par hectolitres.

Les cervelles commençoient à s'échauffer, et à peine, au milieu du fracas général, entendoit-on le bruit sec des queues de billard, qui dans ces temps barbares où la science du carambolage étoit encore à naître, n'étoient pas garnies de cuir à leur extrémité.

Seul, assis sur une banquette, l'œil vitreux, la tête inclinée, l'air abattu par la mélancolie, le Capitaine Bleu, étranger à ce tumulte, ne remarquoit point, tant il étoit distrait, quatre ou cinq personnes accoudées sur une petite table ronde, lesquelles parloient à voix basse en le contemplant avec curiosité.

— Ce que vous dites là me surprend, murmura un chef d'escadron ; de telles habitudes sont loin du caractère de l'homme que je crois reconnoître. Pourtant, ce sont bien là ses traits ; mais il a pris une physionomie de séminaire que je ne lui ai jamais vue. Où demeure-t-il ?

— Il perche sur le toit d'une arcade attenante à une église, dans un bouge d'où il est

parvenu à déposséder le sacristain de Saint-Maurice; on lui donneroit l'épaulette du général Moncey pour abandonner ce tandis, qu'il n'y consentiroit pas.

— A-t-il eu bien des duels depuis son séjour à Besançon ?

— Des duels!!! L'autre jour un jeune homme se divertissoit à ses dépens, le gouaillant sur ses habits bleus et sur sa figure de sacristie : le capitaine ne répondoit rien ; mais l'agresseur étant devenu plus goguenard, le capitaine pâlit et battit en retraite.

Le commandant parut stupéfait. Après un instant de silence, il reprit :

— Eh bien! savez-vous pourquoi Dauphiné (car tel est le nom de votre Capitaine Bleu), savez-vous pourquoi il a, *dans le temps*, renoncé à tuer des maîtres d'armes ?

— Lui ?

— D'abord, il faut vous dire que dès que nous arrivions dans une ville, Dauphiné fai-

soit demander les maîtres d'armes de la localité, les insultoit et les détruisoit successivement. C'est, disoit-il, par philanthropie qu'il agissoit de la sorte, attendu que ces professeurs d'escrime causent la mort d'une foule de bourgeois à qui ils donnent, avec des principes incomplets, l'insolence suffisante pour se faire estropier. Dauphiné, Franc-Comtois de la vieille souche espagnole, aimoit le duel comme un Castillan, d'une façon romanesque, poétique. A la vue d'une belle campagne, il demandoit des épées. Dauphiné avoit la folie du courage : jouer sa vie étoit un ravissement pour lui ; le sang étoit sa rosée, le carnage son élément, et, pour qu'il soit encore debout, il faut que la fortune l'ait favorisé d'une manière inouïe.

— Morbleu, commandant, si nous vous causions de l'étonnement tout à l'heure, vous nous le rendez avec usure !

— Dauphiné observa donc que tuer des maîtres d'armes étoit une duperie. « Cela vous fait respecter par les populations, nous

dit-il un jour, et qu'on ait besoin un beau matin de faire de l'exercice, on a peine à trouver une lame qui se frotte à la vôtre. » Du reste, excellent camarade, le capitaine n'avoit d'autre divertissement que celui-là. Les femmes ne l'occupoit guère; l'amitié avoit sur lui peu de prise, le vin le laissoit froid; les armes seules l'émonstilloient encore; il se plaisoit si fort aux jeux où le sang coule, que, semblable au taureau, il aimoit la couleur du sang et les vêtements rouges qui, disoit-il, lui réjouissoient l'œil et lui empourproient la cervelle d'un joyeux désir de ferrailer. Aussi, les jours de bataille, portoit-il un grand manteau vert-sombre, doublé d'écarlate.

— Quel Sacripant!

— J'oublois de vous dire qu'il existoit au monde un être pour lequel il eût risqué tout, et jusqu'à son honneur: c'étoit un de ses cousins nommé Morissot. Ces deux hommes, nés le même jour, allaités par la même nourrice, ne s'étoient jamais quittés avant la campagne d'Italie qui les sépara pendant quelques années. Ils se ressembloient par le caractère;

leur passion chevaleresque pour les armes étoit également exaltée, et leur tendresse réciproque étoit attendrissante à voir. Je ne sais ce qu'est devenu Morissot, qui eut dans sa jeunesse, à ce que j'ai ouï raconter, un fils qu'il envoya tout jeune à l'école de Brienne. L'enfant, m'a-t-on dit, porte le nom de sa mère.

Ici le commandant fut interrompu par un lieutenant, bel et grand jeune homme qui jouoit au billard, et jouoit assez gros jeu, bien que son œil légèrement aviné lui donnât peu de chances de succès.

— Benjamin, lui dit le chef d'escadron, ménage tes finances ; nous avons encore deux mois à vivoter, avant que d'entrer en campagne.

— Quand je serai à sec, répliqua Benjamin, je tirerai à vue sur Daley.

— Et Daley ne se fera pas tirer l'oreille, s'écria le partner de Benjamin. Comme nous n'avons qu'une bourse, il est aussi indifférent que nous perdions l'un contre l'autre des

millions en or, que s'il s'agissoit de millions en assignats de l'an IV.

Ils continuèrent leur partie.

— Ces deux officiers, reprit le commandant avec un sourire, sont les deux plus jolis enfants... ils s'aiment comme s'aimèrent Morissot et Dauphiné, comme Oreste et Pylade, comme Pollux et Castor. Ils font bien de jouer ensemble ce soir, car ils se sont si bien grisés l'un et l'autre, qu'ils perdroient jusqu'à leur ceinturon, s'ils tomboient entre les griffes d'un aigrefin.

Durant ces entretiens, le Capitaine Bleu n'avoit pas desserré les dents ; seulement, et d'une manière presque machinale, ses yeux, quelques secondes, avoient suivi le lieutenant Benjamin, puis ils étoient retombés appesantis sur le front du commandant.

— Sacrebleu, s'écria ce dernier, s'adressant à ses commensaux ; je ne veux plus boire aujourd'hui ! (il repoussa son verre loin de lui) ; ce pauvre Dauphiné m'attriste complètement.

Il m'a regardé, il me regarde encore, et ne me reconnoit plus, moi l'un de ses plus anciens camarades ! (Ici le commandant tordit avec ses doigts sa moustache, pour arriver imperceptiblement à s'essuyer les yeux.) Ah ! pauvres diables que nous sommes ; voyez ce qu'on peut devenir, et dites s'il n'est pas douloureux d'assister à l'anéantissement des cœurs les mieux trempés.

— Hélas, le mal est sans remède.

— Qui sait ! je veux lui parler, le rappeler à lui-même, le tirer de cette léthargie. On ne peut laisser un homme lentement mourir, et mourir ainsi.

Et s'avancant vers le Capitaine Bleu, le vieux chef d'escadron lui prit la main en s'écriant :

— Dauphiné, ne me reconnois-tu pas ?

Le capitaine tressaillit d'entendre son nom, et murmura sans presque lever les yeux :

— J'ai reconnu ta voix dès qu'elle a parlé, car depuis une heure je pensais à toi.

— Tu te souviens donc de nos beaux jours, de nos premières campagnes, de notre ancienne amitié?

— Ce sont des choses d'un autre temps.

— Bah, la lame ne vieillit point; quant au fourreau, les soldats de la république n'ont-ils pas été charpentés avec du fer?

— Tout s'use en ce monde, tout finit, comme tu peux le voir.

— Tu es plus vigoureux que tu ne penses, et dès que tu seras las de dormir...

— De ma vie je ne toucherai le pommeau d'une épée; l'avenir est fermé pour moi.

— Tu vois les choses en noir.

— Tu te trompes, je vois en bleu; le bleu c'est ma vie.

— Que diable dis-tu là, et quelle affreuse aventure t'a troublé de la sorte?

Au lieu de répondre, le capitaine se détourna, et faisant un signe d'adieu à son camarade, se dirigea vers la porte.

— Ne crois pas, dit ce dernier en le retenant par le bras, ne crois pas que je te laisse partir. Ce n'est pas tous les jours qu'on retrouve un vieil ami; le temps et la guerre rendent la chose de plus en plus rare.

— Si tu m'aimois, tu me permettrois de te quitter; ta vue, comme celle de tous nos anciens compagnons, me rend malade; rien ne me peut soulager.

— Non, tu ne me quitteras pas; je ne supporterois pas un tel affront, et dussé-je me battre avec toi, tu es mon prisonnier.

Le Capitaine Bleu sourit tristement.

— J'aimerois mieux, le sais-tu, Dauphiné, risquer ma poitrine contre ton épée diabolique, si cela pouvoit te remettre en appétit de courage et de batailles que de te voir ainsi

dans la plus triste nonchalance. Tu me donnes envie de te chercher querelle.

— C'est un droit que chacun possède ici; ces messieurs te diront que je sers de but aux railleries des uns et des autres. Si je n'ai pas encore purgé ce cabaret de toutes ces espèces, n'en dois-tu pas conclure que j'ai fait vœu de ne plus toucher à une épée?

— Serment d'ivrogne!

— Je ne m'enivre jamais. Parlons d'autre affaire : s'il eût été possible de changer mes idées, certaines personnes auroient triomphé de mes résistances. Pajol, Morand, Lecourbe m'ont obsédé l'esprit, et Oudet, plus obstiné qu'eux tous, n'a remporté dans cette lutte d'autre avantage que celui de se brouiller avec moi.

Le commandant humilié se caressa la mâchoire avec résignation, et revenant à son propos par une voix détournée, il murmura :

— Qu'est devenu ton cousin Morissot?

— Morissot! pourquoi parles-tu de Morissot? Quelle est ton intention? interrompit le Capitaine Bleu d'une voix altérée.

— C'est que je trouve surprenant qu'il t'ait laissé dans l'état où je te trouve. Il est des affections qui ne devraient jamais s'éteindre.

Le Capitaine Bleu, violemment agité, répliqua :

— Tu peux m'outrager sans péril, je n'ai plus d'armes pour me défendre. Autrefois on n'auroit pas impunément, en ma présence, étendu sur mon cousin Morissot, sur mon frère, un soupçon malveillant. Ah! si Morissot étoit-là... serois-je ce que je suis à cette heure?

Après ces paroles, le Capitaine Bleu laissa tomber son menton sur sa poitrine, et sans écouter la réponse du vieux chef d'escadron, il demeura absorbé dans une méditation profonde. Quand il releva le front, le commandant reprit :

— Si je t'ai attristé, j'en ai du regret. Mo-

morissot a disparu, on ne sait ce qu'il a pu devenir; toutes les recherches dont il fut l'objet ont été vaines, à ce qu'on prétend; je désirerois savoir si tu es mieux informé que nous.

— Tu me tendois donc un piège? Explique-toi, quelle est ta pensée...

Ici le Capitaine Bleu frappa sur la table avec violence, étendit la main sur ses yeux, et d'un ton étrange il s'écria :

— Si tu sais, à propos de mon cousin, quelque mystère affreux qu'on m'ait tenu caché, révèle-moi tout! Il est trop vrai; Morissot a disparu. Morissot! lui seul au monde étoit pour moi quelque chose, et je ne le verrai plus!..

Les derniers mots du capitaine se perdirent dans les sanglots; il cacha sa tête dans ses mains, et pleura avec amertume.

— Laissons-le, murmura l'officier; un homme n'aime pas qu'on le voie pleurer.

Ils se levèrent donc , se placèrent devant lui pour le cacher à la foule , et firent semblant de s'intéresser à la partie des joueurs de billard.

Après quelques instants, le Capitaine Bleu saisit le commandant par le pan de son frac , et l'attirant sur un tabouret :

— Garde-toi, lui dit-il, de parler de moi ou de répéter notre entretien de ce soir. Tout bruit m'est odieux , et l'attention d'autrui , quand j'en suis l'objet, m'est très-pénible ; il me faut du bleu, du bleu et du silence.

Là-dessus, comme s'il eût senti le besoin de reprendre des forces , le capitaine Dauphiné but coup sur coup plusieurs verres de kirschenwasser de la vallée de Vuillafans , et peu à peu son œil se ralluma comme le feu d'une lampe mourant d'inanition dans laquelle on verse de l'huile.

— A ce que je vois, reprit ensuite le capitaine, les recrues du régiment sont belles ; tu as là de jolis officiers. Ces deux lieutenants

qui tiennent le billard sont-ils de ton escadron?

— Oui, mais ils n'en feront pas long-temps partie.

— Pourquoi?

— Parce qu'ils se feront casser la tête à la première occasion. Ces enfants-là sont braves comme nous l'étions, et ils s'entraiment comme vous vous aimiez... là, tu sais bien, *lui...* et toi.

— Qu'ils sont heureux! articula le capitaine.

— Le plus grand des deux, Benjamin, a un défaut.

— Tant pis, c'est celui que je préfère, et je me sens presque tendre à son égard. La superbe figure de soldat!

— Sans doute; mais ce coquin-là est possédé de la manie des duels, absolument comme nous l'étions en nonante-deux et même plus tard.

— Et tu appelles cela un défaut! s'écria le capitaine avec exaltation.

Mais soudain son visage se rembrunit ; d'une voix concentrée il ajouta :

— Tu as raison ; c'est pis qu'un défaut, c'est un malheur, malheur plus grand qu'ils ne pensent, et ma sympathie pour lui se tourne en compassion.

Ce fut au tour du commandant de défendre celui qu'il accusoit ; mais Dauphiné restoit pensif à regarder Benjamin en répétant :

— C'est dommage !

— Allons donc, s'écria l'officier en riant, tu as tué plus de bourgeois qu'un évêque ne pourroit en bénir et...

— Et j'eus tort ; ce sont des distractions que je n'approuve plus.

— Sur ma foi, Dauphiné, tu as l'air d'un capucin.

— S'il y avoit encore des capucins, je sais un homme qui en porteroit l'habit depuis cinq ans.

— En vérité ! s'écria le commandant.

Et désignant du doigt les vêtements du capitaine, il poursuivit :

— Et l'amour du bleu, comment l'aurois-tu assouvi?

— Quand on est bon moine, on cherche le bleu dans le ciel.

Leur entretien fut interrompu : à quelques pas d'eux, une dispute s'étoit engagée, et nos causeurs ne distinguèrent pas tout d'abord, au milieu du bruit, les auteurs de la querelle. Le chef d'escadron s'avança sur-le-champ pour s'interposer avec l'autorité que lui donnoit son grade, et il reconnut avec chagrin que la plus vive altercation avoit, on ne sait comment, commencé entre Benjamin et Daley, tous deux échauffés par le vin.

Quand la colère s'empare d'hommes étrangers l'un à l'autre, ou rapprochés seulement par des relations de simple convenance, il est facile de les calmer. Mais quand une première parole aigre est échangée entre deux amis véritables, leur cœur, atteint tout à coup jusque dans ses profondeurs, s'ébranle, se soulève, et sa douleur s'exhale en reproches amers. Une vie entière de dévouement, d'es-

time, de confiance mutuelle, dispa- roît comme le sillon d'un éclair, et tous les petits nuages qui de loin en loin se sont glissés dans la sérénité du commerce intime, se ruent tout à coup sur ce fidèle attachement dans lequel deux âmes s'étoient réfugiées. Un instant d'orage bouleverse à jamais ce frêle abri qu'on croyoit indestructible, hélas, et l'édifice abattu ne sera jamais relevé!

L'amitié meurt de la moindre piquûre.

Ce sentiment, le plus généreux de tous, est bien plus délicat que l'amour; l'amour pardonne, l'amitié ne pardonne pas. L'amour a des léthargies, après lesquelles il se réveille souvent; l'amitié endormie ne se réveille jamais.

Dans cette discussion de Daley et de son camarade, l'empor- tement mutuel fut bientôt à son comble; c'est ce qui aura toujours lieu entre deux amis, attendu que la connoissance approfondie qu'ils ont acquise de leurs caractères réciproques, les met à même de saisir parmi toutes les paroles piquantes, celles

qui pénétreront dans les replis les plus secrets de l'amour-propre.

Quant à l'origine de la rixe, il n'étoit guère possible de la retrouver. Benjamin reprochoit à Daley la graine d'épinards qui germoit dans son orgueil ; ce dernier qualifioit l'autre de Télémaque de garnison, mot qui sembloit dénué de sens à chacun, hormis à Benjamin, qui affirmoit avec indignation que Daley, en prononçant ces paroles, commettoit une action infâme et digne de châtiement. A quoi ce dernier repartit :

— Les menaces de ce guerrier ne sont pas redoutables ; sa prudence le tient à l'abri sous un serment pieux ; tant qu'il n'en sera pas relevé, il ne peut mettre à fin aucune aventure, et il a l'espoir d'être à jamais enchanté.

— Il est affreux, s'écria Benjamin, d'abuser ainsi de la sainteté du secret. Je vois trop tard le peu que vous valez et combien vous êtes méprisable !

— Le mépris est l'arme du beau sexe, elle convient à votre courage.

— Dalcy! cria l'autre d'une voix de tonnerre, en courant sur lui avec un geste terrible; j'aurai raison de ce lâche propos!

Cette scène se passoit au milieu du tumulte causé par les curieux, par les amis qui cherchoient à pacifier ces rivaux, et à savoir lequel avoit raison.

Jusque-là, le Capitaine Bleu, à qui les duels causoient une suprême aversion, étoit demeuré triste, à les contempler, en murmurant avec amertume :

— Deux frères, deux amis... les malheureux! que de chagrins ils se préparent!

Mais, au moment où ils s'étoient défiés, reprenant pour les sauver son énergie d'autrefois, il dit vivement au vieil officier :

— Il les faut séparer à la minute, avant que, par une insulte grave, ils n'aient rendu tout accommodement impossible : empare-toi de Dalcy, je me charge de l'autre.

Le mouvement du chef d'escadron fut si

prompt, que Daley, cherchant son rival, se trouva face à face avec le visage froid et sévère de son commandant, qui lui intima l'ordre de se rendre au quartier, et d'y garder les arrêts pendant vingt-quatre heures. La résistance fut d'autant plus légère, que l'officier supérieur n'entra pas en discussion avec le lieutenant, et que la discipline militaire, dont l'habitude avoit assoupli ce caractère impétueux, le maîtrisa soudain. Il recula peu à peu, et près de quitter le seuil, il cria à son ancien ami :

— Dans deux jours nous nous reverrons!

Benjamin ne put riposter au cartel; le capitaine Dauphiné l'occupoit suffisamment. Comme il avoit senti qu'un seul mot ajouté à ceux qui avoient été prononcés rendroit une affaire indispensable, il avoit saisi par le bras ce furieux, et le faisant tourner deux fois sur lui-même, il l'avoit lancé au fond de la salle. L'ayant isolé de la sorte, il s'étoit emparé de ses deux poignets, et malgré la résistance du jeune homme, le Capitaine Bleu,

tant que Dalcy fut dans la salle, tint son prisonnier immobile comme il eût fait d'un enfant. Les assistants, accoutumés à se divertir sans crainte aux dépens de Dauphiné, étoient ébahis, et le Capitaine Bleu, fort paisible, disoit à Benjamin écumant de rage :

— Du calme ; là, là, mon fils... Tu vas rester fixe et immobile, à la première position, comme un saint de bois dans sa niche de pierre.

Accablé de honte, le jeune lieutenant murmura enfin :

— Lâchez-moi, je n'essaierai pas de fuir.

— Écoutez, lieutenant, je pourrois être votre père, et comme tel, je blâmerois tout haut votre conduite. Vous n'avez qu'un ami, qu'un trésor, et vous le jetez par la fenêtre!

— Eh ! monsieur, je ne m'occupe pas de vos affaires.

— Meï, monsieur, je m'occupe des vôtres, parce qu'il me convient de le faire, parce que vous êtes fou, enfin parce que vous me plai-

sez. Votre ami est ivre, et quand on a, *comme vous, toute sa tête*, on est généreux et moins irascible. Une jolie querelle, ma foi ! qui a commencé, dit-on, par une discussion politique. Et des soldats n'ont pas honte de parler politique comme des marchands de cuir ou des fournisseurs !

Ce ton commençoit à maîtriser un peu notre jeune homme. Mais les badauds du *Café des Droits de l'Homme*, accoutumés à rire aux dépens du Capitaine Bleu, plus inerte en général que le *soliveau* de La Fontaine, se réjouissoient insolemment de le voir dans un rôle nouveau ; leurs railleries, en ôtant au bonhomme le sérieux de sa position, diminuoient son autorité aux yeux de son protégé.

— Au surplus, reprit ce dernier, redevenu calme, ce qui est fait est fait, le vin est tiré, on le boira après-demain.

— J'affirme qu'on ne le boira pas.

— Un duel est indispensable, monsieur. Premièrement, j'ai été provoqué ; ensuite, Dalcy, qui n'est pas plus ivre que moi, m'a dit

des choses dont seul je puis apprécier la gravité, des choses qui exigent du sang. Enfin j'ai promis de me battre, et de ma vie je ne suis revenu sur ma parole.

— Alors, vous commencerez aujourd'hui.

— Je jure ici, monsieur, que je me battraï.

— Je jure ici, monsieur, que vous ne vous battez point.

— Et la raison, s'il vous plaît?

— C'est que je ne le veux pas.

A ces derniers mots du Capitaine Bleu, accompagnés d'un geste carré qui fit faire une grimace très-drôle à son vaste habit barbeau, les habitués du café rirent de tous leurs poulmons, et commencèrent à s'amuser du capitaine comme de coutume; c'étoit à qui lui jetteroit l'éclaboussure de son esprit. Le voyant ainsi lutiné, Benjamin conservoit un ton plus que dégagé. Dauphiné devina ce qui se passoit dans l'âme du jeune homme, et comprenant qu'il falloir, pour acquérir sur lui une certaine autorité, s'emparer à l'instant du respect de la

foule , il y parvint par un procédé fort adroit.

— Riez, s'écria-t-il, autant qu'il vous plaira; si je ne vous dédaignois comme des marmots, depuis long-temps je vous aurois tous fait sauter par les fenêtres. Maintenant, je vous engage à vous taire.

Les rires redoublèrent à cette injonction.

— Diantre, s'écrioit-on, le Capitaine Bleu se réveille; quel Machabée!

— Si vous me supposiez capable de vous châtier, vous fileriez plus doux. Tenez, je vais les rendre tous plus poltrons que des avocats.

A ces mots, s'emparant de trois cannes de jonc qui se trouvoient là, il en barbouille le bout avec de la craie blanche, il boutonne son habit et dit gaiement à Benjamin :

— Tu vas être témoin d'un beau duel.

Puis s'adressant aux deux plus habiles fleurets parmi ces insolents, et leur remettant à chacun une canne :

— Je vous attaque tous deux à la fois, s'écria-t-il, en se mettant en garde, et si je ne vous marque pas l'un et l'autre de deux points blancs avant qu'un de vous ne m'ait touché, je consens à n'être... que ce que vous êtes !

Les deux personnages, mis au défi de la sorte, attaquent ensemble Dauphiné avec un mélange de surprise et d'ironie. Ce dernier, pour montrer sa supériorité, se borne quelques instants à la parade. Les trois points blancs voltigent rapidement, se croisent; mais aucun des combattants n'est marqué. Tout à coup, le Capitaine Bleu crie :

— A mon tour !

Ses adversaires étoient devenus sérieux. Dauphiné se tenoit fort droit; sa canne déjouoit, sans trop s'agiter, les feintes de ses rivaux. Une passe très-vive eut lieu, et un rond de craie blanche apparut sur leurs poitrines. Les spectateurs jetèrent un cri d'étonnement; Dauphiné ne s'étoit pas même fendu. A peine les deux champions eurent-ils paré une estocade du capitaine, qu'ils reçurent la

seconde botte en plein estomac. Le Capitaine Bleu s'étoit ouvert sur le second et la lui avoit poussée si roide, que le vaincu alla tomber à la renverse sur une table, aux huées de la multitude.

Dédaignant de recueillir les éloges de la foule, Dauphiné prit le bras de Benjamin qu'il attira dans un coin, en lui disant d'un air très-doux :

— Il falloit bien se délivrer de ces brutes sans leur faire du mal, car ces gens-là ne sont ni méchants ni dangereux. Ça, mon tendre ami, vous ferez comme moi, vous aurez de la modération et votre affaire se terminera bien.

— Capitaine, repartit Benjamin, j'aie cœur profondément blessé. Si je ne me battois pas avec Daley, je conserverois à son égard une haine profonde et taciturne qui sied mal au cœur d'un soldat.

— De la haine contre votre meilleur ami!.. Croyez-moi, dans ce duel, le plus malheureux sera le vainqueur; son repos, son honneur, son

courage même, oui, son courage, mourront de cette victoire. Ah! quand vous l'aurez tué, vous verrez comme il viendra pleurer dans vos rêves, comme toutes les joies seront loin de vous, comme vous serez triste au bivouac le soir des jours de bataille... vous verrez!

— L'intérêt que vous prenez à mes affections me touche; mais ce combat est nécessaire, inévitable, et je certifie de nouveau qu'il aura lieu.

— Oh! j'affirme le contraire! répliqua Dauphiné, et pour l'empêcher, dussé-je vous dire, vous dire tout... Mon cher enfant, me réduirez-vous à cette épreuve? Encore une fois, et du fond de l'âme (le capitaine essuya une larme), je vous conjure, par votre père...

— Par mon père? je ne l'ai plus... articula le lieutenant d'une voix sombre.

— Par votre mère donc, par votre sœur, par tout ce qu'au monde vous respectez...

— J'ai une mère, et je n'ai jamais pu l'aimer.

— Vous n'avez donc au monde qu'un ami !
et vous voulez lui couper la gorge ?

— De telles réflexions, au moment où j'ai
besoin de ma fermeté, ne sont pas à propos, et
vous me permettez, monsieur...

— Je ne vous connois pas, je ne vous ai
jamais vu avant ce soir ; cependant, si je par-
venois à étouffer cette déplorable affaire où
vous courez à l'étourdie, si je vous évitois les
remords, les douleurs qui vous attendent,
j'aurois la seule satisfaction que je puisse en-
core espérer, et il me semble que je recouvre-
rois le repos que j'ai perdu.

— Il paroît, se dit Benjamin, que ce pauvre
homme dont l'innocente folie est la plus calme
du monde, a ses heures d'exaltation.

— Ainsi, poursuivit le Capitaine Bleu en
dirigeant sur lui un coup d'œil perçant, vous
me promettez que cette querelle n'aura pas de
suites fâcheuses ?

— Dix heures ont sonné depuis long-temps,
répliqua Benjamin avec un froid sourire ; il

est temps de se mettre au lit. Bonsoir, capitaine.

— Vous ne répondez pas?

— Calmez-vous, je demeure d'accord de tout ce qui pourra vous plaire. Nous reprendrons cet entretien un autre jour.

— C'est là tout? répondit Dauphiné. Puis donc qu'il vous faut plus que des raisons, puisqu'il faut employer à vous réduire une arme dernière que je ne puis manier sans me blesser moi-même, sortons de cette maison, et suivez-moi.

A ces mots, le capitaine entraîna le jeune sous-lieutenant; les habitués du *café des Droits de l'Homme* les virent s'éloigner et disparaître dans l'obscurité.

Au moment où ils tournoient à l'angle de la rue de la Bibliothèque et du cloître Saint-Maurice, on recueillit les derniers mots du Capitaine Bleu, qui disoit à son compagnon :

— Enfant, tu l'as voulu; eh bien, tu sauras tout, quoi qu'il m'en coûte; mais, par le diable, tu n'auras plus envie de te battre!

II.

La ruelle de la Bibliothèque étoit alors ce qu'elle est aujourd'hui, l'une des plus solitaires de la ville de Besançon ; mais les maisons s'y élevoient plus rares, plus sombres encore. Des saules-pleureurs, des peupliers, des acacias, inclinoient leur verdure pâle sur les murailles de clôture du chapitre de Saint-Maurice, et secouoient des feuilles mortes sur le pavé.

Notre jeune lieutenant se laissa entraîner sans mot dire, cédant à l'ascendant moral du

capitaine et à l'instinct de la curiosité. Benjamin, qui d'ailleurs avoit l'esprit aventureux, n'étoit pas fâché de s'initier au secret de son nouvel ami. Lorsqu'ils furent parvenus à l'extrémité de la rue, sous l'arcade Saint-Maurice, le Capitaine Bleu tourna tout à coup sur la droite, ouvrit une petite porte noire, sale, rouillée ; et ayant fait un signe à son compagnon, il entra. Après avoir traversé un corridor, et escaladé quelques marches d'un escalier en colimaçon, Benjamin se trouva dans une chambre où Dauphiné battit le briquet pour se procurer de la lumière.

L'appartement du capitaine rappeloit les plus tristes taudis des casernes. Son grabat étoit ombragé de deux rideaux de serge bleue, pareils à ceux qui voiloient les vitres, rapiécées pour la plupart avec du papier gris. Les murs nus étoient percés de quelques clous où pendoient des pipes, un vieux chapeau, une veste bleue et deux épées soigneusement recouvertes d'un vieux lambeau d'étoffe tout gris de poussière ; enfin, une grosse table en chêne, à tiroir, contenoit la garde-robe du

capitaine. Ça et là étoient accrochés des morceaux de papier noircis par l'humidité; c'étoient quelques portraits d'officiers célèbres sous la république. Sur la cheminée qui servoit d'armoire, se trouvoit la légende coloriée d'Henriette et Damon, imprimée à Montbéliard sur une belle feuille de papier d'almanach.

On reconnoissoit facilement que le capitaine balayoit sa chambre et faisoit son lit lui-même, attendu que la chambre n'étoit point balayée et que le lit n'étoit pas fait.

Dauphiné ayant offert un tabouret à son hôte, lui présenta une pipe et alluma la sienne. Il faisoit froid, et Benjamin, de qui la tête se calmoit, commençoit à se demander ce qu'il faisoit là et pourquoi il y étoit venu.

Pour son compagnon, paisiblement assis sur le pied du lit, vu l'absence d'autre siège, il paroissoit chercher l'exorde de son discours. Il promena ses regards sur le fond de la chambre, et les ramenant sur lui-même d'un air de pitié douloureuse, il les arrêta ensuite

sur Benjamin, qui demuroit consterné devant cet homme usé, jeune encore, et dont l'âme conservoit au milieu de l'abrutissement le sentiment de son abjection. On trouvoit dans la pose, dans le costume, dans la physionomie du capitaine et dans les objets qui l'environnoient, les symptômes d'une dégradation morale si complète, que ce spectacle causa à Benjamin un malaise involontaire. Le Capitaine Bleu ayant observé l'impression produite sur le lieutenant par cet examen, murmura d'une voix sourde :

— Il y a cinq ans, j'étois un des plus brillants officiers de l'armée ; ma place étoit marquée, disoit-on, aux premiers rangs ; l'ambition me dévorait, le succès me suivait partout. Au retour d'Égypte, je reçus ici mon brevet de chef d'escadron : hélas...

» Huit jours après, j'adressois ma démission au premier consul, qui me répondoit par l'envoi du brevet de colonel, que je lui rendis. Je ne fis part de ces deux circonstances à personne, de peur d'exalter encore le zèle d'amis

obstinés à me tirer de l'état où je suis. Je serois général à cette heure, moi qui fais honte au dernier soldat, moi qui ne suis plus capable d'être le laquais d'un financier.

» Quel changement, n'est-ce pas ? Eh bien, ceci est l'œuvre, non pas même d'un remords, mais d'un regret, d'un regret effroyable ! Ah, vous n'avez qu'un ami et vous voulez le tuer ! Écoutez-moi donc, et sachez ce qu'il en coûte.

» Il n'est pour un soldat, vous le savez, ni femme, ni enfants, ni père, ni mère. Dans les années de guerre où nous sommes, on se détache de tout ce qu'on a laissé derrière soi, et le monde n'est plus qu'un petit village qui a pour clocher le drapeau du régiment. Cependant, comme le cœur a soif d'affections, qu'un brave compagnon se trouve à sa portée, il s'en empare, et voilà une amitié sur laquelle on assume tout ce qu'on eût éparpillé sur dix têtes différentes. Le frère d'armes tient lieu d'une famille et de tous les amis possibles ; l'amitié réelle n'existe pas hors des camps. Quand, donc, vous aurez tué votre cher Daley,

vous serez aussi désespéré que si vous aviez assassiné votre famille entière. »

— Si je l'aimois encore, vous auriez raison ; mais comme depuis son indignité je le méprise...

— Ah ! monsieur, vous l'aimez toujours, parce que vous en parlez avec passion et que l'on ne passe pas ainsi de l'affection à l'indifférence. Au jour de la colère, on ne prévoit pas l'amertume du lendemain. Grand Dieu, si j'eusse été aussi coupable que vous aspirez à le devenir, impuissant à supporter mes remords, je me serois fait mourir ! Peut-être aurois-je bien fait de m'éviter ainsi de longs chagrins, et d'aller là-bas rejoindre mon pauvre Morissot...

— Morissot ! répéta le jeune lieutenant, en projetant sur le Capitaine Bleu un regard d'étonnement.

— C'étoit le nom de mon meilleur ami, continua le vieil officier. De plus, il étoit mon parent, et notre affection datoit de notre

naissance. Morissot, qui avoit eu le bonheur de me sauver deux fois la vie, en étoit si joyeux qu'il lui falloit, avec moi, dissimuler des transports dont j'étois jaloux. Le sort nous sépara pour la première fois en 1796 ; nous nous sommes quittés sans pleurer, mais la mort dans le cœur. Que ces quatre années d'absence furent longues et pénibles ! Un soir, à mon retour d'Égypte, comme j'entrois au *Café des Droits de l'Homme*, j'entends le son d'une voix que je reconnois pour la sienne. Je pousse un cri, je l'appelle ; car je ne le distinguois pas dans la foule. Un colonel de dragons qui me tournoit le dos, se lève tout à coup, m'envisage et se précipite dans mes bras. Les quatre années d'absence furent oubliées en un instant...

A cet endroit de son récit, le Capitaine Bleu quitta sa pipe, et suffoqué par l'attendrissement que lui causoit ce souvenir, il se promena à grands pas en se roidissant contre l'émotion. Puis se rapprochant brusquement de Benjamin qui l'écoutoit avec avidité, et lui saisissant le bras, il articula :

— Deux heures plus tard... Morissot n'existoit plus.

Le lieutenant tressaillit, tandis que le capitaine, la tête cachée dans ses mains, luttoit contre un violent accès de désespoir.

— Vous assistez à mon supplice, monsieur ; cependant je ne suis pas coupable, la conscience dort en paix, le cœur veille seul, et il saigne d'une incurable blessure. Morissot devoit partir le lendemain : nous avions beaucoup bu, comme ce soir ; beaucoup parlé du passé et de notre jeunesse, comme ce soir encore. Il m'avoit conté ses derniers duels, je lui avois fait part des miens ; nous étions plus heureux, plus gais que des pinsons dans la feuillée.

« Ces duels, nous les aimions à la fureur : d'où nous venoit cette passion, je l'ignore. Cette vieille cité de Besançon, noire et solitaire, entourée de roches vives, couronnée de clochers et de bastions, cette place forte, à la physionomie taciturne, où retentissent à toute heure, au milieu du silence, des trom-

pettes militaires et des sonneries d'église, exerce une influence étrange sur le naturel de ses fils, tout imprégnés encore de la sauvagerie rude et austère des vieux Espagnols du duc d'Albe. Morissot et moi nous avons, comme bien d'autres, quelques gouttes de ce vieux sang plein d'âcreté, et rien n'en avoit tempéré la force. Les enfants de Besançon ne s'entrebattent point comme les autres enfants, ils ont des duels en règle, des témoins qui prennent parti comme au bon temps de nos pères, et l'affaire se passe sur les roches, en quelque défilé d'un aspect lugubre dont la vue seule donne soif de sang. Vous ne pouvez comprendre la quantité d'admirables coupe-gorges, de sites funèbres et de sinistres recoins dont la nature a gratifié les environs de cette ancienne ville de Philippe II. L'aspect seul du pont du Secours, au fond d'un chaos de rochers vifs, sur lesquels se dressent, telles que des têtes d'hydres, deux forteresses à la blanche denture de créneaux, auroit suffi pour inspirer à Caïn la pensée du premier meurtre. Dans ma jeunesse, on ne parloit à Besançon que de combats, que de poitrines

transpercées, que de morts violentes. Les forêts même du voisinage étoient tout assombries de poétiques histoires de brigands. C'est dans ce lieu, notre patrie, que mon cousin et moi, tout en bataillant sans cesse, nous dévorions les histoires chevaleresques des Castellans et des Maures, les poèmes du Tasse et de l'Arioste, seuls livres que nous ayons jamais lus.

» Monsieur, nous avons tué bien du monde, sans scrupule, sans regret et avec beaucoup d'entrain. Cette passion pour les combats singuliers éteignit en nous toutes les autres. Qu'étoit le jeu où l'on risque des pièces de monnaie, en comparaison de celui où nous mettions chaque jour notre vie *sous le chandelier*? Les femmes, malgré notre jeunesse et leur beauté, ne nous occupoient que d'une façon passagère. Ainsi, nous ne tenions à la vie que par le plaisir de courir sans cesse après la mort.

» Il falloit vous expliquer ce trait de nos caractères, vous dire ces bizarreries inintelligibles, pour tout autre qu'un Bisontin de la

vieille souche; sans quoi vous n'auriez pas compris ce qu'il me reste à vous raconter.

» Nous venions, Morissot et moi, après nous être retrouvés au bout de quatre ans d'absence, de quitter ensemble le *Café des Droits de l'Homme*. Ma main étoit appuyée sur son bras, et il s'écrioit de temps en temps : — Quel bonheur, frère, quelle joie de se revoir!

» Le plaisir nous portoit à rire et à pleurer tout à la fois, c'étoit une folie véritable. Je conduisis mon cousin à mon hôtel.

» Comme nous traversions l'arcade Saint-Maurice, sur laquelle je demeure à présent, Morissot quitte mon bras, se retourne, et contemplant l'angle de rue où nous nous trouvions, il m'en fait admirer le caractère grand et solennel. La lune dans son plein s'étoit levée derrière le palais Granvelle, dont les grands murs, noirs comme de l'encre, dentoient leur ombre sur le pavé. L'énorme pignon que j'habite élevoit jusqu'au ciel son cône grisâtre et se dessinoit en clair sur les

grandes volutes brunes de Saint-Maurice. L'arche élevée sur la rue sembloit refléter dans l'ombre qu'elle projetoit ses lourdes arabesques du temps d'Albert et d'Isabelle, et au travers de ce rond noir on apercevoit, comme dans un télescope, de pâles arbustes entremêlés aux bâtisses du cloître, légers comme des ombres, et dont les lignes effacées par la lumière bleue s'enfuyoient en perspective dans les brouillards du fond.

» Tout dormoit dans la cité; les temples fermés depuis la révolution avoient pris le silence et l'aspect des ruines; les plans d'ombre et de lumière se découpoient grandement; on pouvoit se croire égaré la nuit au carrefour d'une ville andalouse. La beauté de ce tableau frappa Morissot. — Pour trouver son pays beau, rien n'est tel que de le quitter, s'écria-t-il; j'ai traversé vingt fois, dans ma jeunesse, ce coin de rue sans le remarquer; je n'y suis pas venu depuis sept ans, et je le trouve magnifique.

» — En vérité, répondis-je, ce carre-

four ténébreux, entouré de vieille architecture, seroit un beau théâtre pour quelque sanglante affaire.

» Ces réflexions ressuscitèrent les visions romanesques de notre jeune âge, et notre imagination se monta par degrés. Morissot, drapé dans un grand manteau gris-pâle, se tenoit fort bien campé sur la tranche de l'ombre; son sabre traînoit sur le pavé avec un cliquetis charmant, et la lune tiroit des étincelles du casque de dragon, dont la longue crinière ondoïoit au souffle du vent. — Frère, m'écriai-je transporté d'allégresse, le bel endroit pour se couper la gorge!

» J'avois posé ma main inquiète sur la garde de mon bancal qui vibroit dans le fourreau comme s'il m'eût compris.

» — Par ma foi, répliqua Morissot, tu as raison, cousin, ce seroit une volupté d'empereur que de dégainer ici.

» — C'est à n'y pas résister, ajoutai-je. Si

l'on s'amusoit un peu avant de se coucher; que t'en semble?

» Déjà mon sabre flamboyoit tout ruisse-
lant de lumière. Morissot se mit en garde,
après avoir retroussé son manteau, dont il
rejeta la moitié sur l'épaule gauche; et ce
manteau étoit doublé d'écarlate.

» Notre assaut commença au milieu de la
gaieté la plus vive; nous étions si heureux de
faire des armes ensemble après si longue ab-
sence et de savourer de compagnie des émo-
tions poétiques également senties de part et
d'autre! On babilloit tout en faisant des pas-
ses, et l'on admiroit l'effet galant des deux
lames qui scintilloient dans la nuit comme
des éclairs dans un nuage.

» Le cliquetis du fer nous réjouissoit d'une
manière infinie, et le contraste de notre me-
naçante attitude avec notre affection réci-
proque nous faisoit ressentir avec une viva-
cité plus exquise les forces de cette amitié.
Bientôt, le jeu nous intéressa; l'on chercha à
montrer de l'adresse; la jouissance se con-

centra, on se mit en harmonie avec la gravité des objets d'alentour, les paroles devinrent plus rares, la respiration plus haletante.

» O passion frénétique et insatiable des joueurs ! la pente fatale nous entraînoit, et tout en le comprenant d'une manière vague, nous poursuivions cette partie périlleuse. Chacun de nous serroit la parade avec vigilance, devinant la tentation d'autrui et craignant de céder à son propre éblouissement.

» Au bout d'un instant, on n'entendoit plus que le bruit de deux sabres s'entre-choquant avec rapidité. Tout à coup, le rouge du manteau de Morissot m'irrite l'œil (cette couleur m'avoit toujours chatouillé la prunelle) ; voulant combattre cette influence, je me roidis, mais je sens que l'écarlate commence à attirer la pointe de mon arme, et que l'aimantation s'accroît très-vite. Trois fois je murmure : — Frère, abaisse ton manteau, cache donc ce rouge ; la pupille me démange...

» Trop absorbé par le plaisir pour m'entendre, il ne s'arrête pas, et sa lame, glissant

sous ma veste, me découpe, de pointe, une aiguillette sur la poitrine.

» Au léger cri de surprise que je jette, il répond : — T'ai-je blessé?

» — Non pas! va, va toujours. J'avois retiré ma main pleine de sang, et ma vue retomboit toujours sur cette doublure écarlate.

» — Ce n'est rien? murmura Morissot; ah le joli petit combat!

» — Cache donc cette doublure! lui criaï-je impatienté; tu sais combien cela me déplait.

» — Est-ce que j'en ai le temps? dit-il avec un éclat de rire.

» Un nuage venoit de voiler la lune; les ténèbres m'inspirèrent je ne sais quelle secrète envie de voir du sang. Déjà ma main trembloit; je fus blessé une seconde fois. Puis, il me passa dans la cervelle un violent dépit de voir que Morissot, par son obstination à laisser son écarlate à découvert, m'exposoit

à causer un malheur ; il me sembla que ce rouge me bravoit. Dès lors, mon cousin fut oublié comme s'il eût été absent ; je combattis contre... contre le *rouge*, et l'enivrement commença pour moi.

« Cela dura peu : Morissot tomba à mes pieds le front contre terre, sans même exhiler un soupir. Il étoit mort ; je l'avois tué, monsieur, je l'avois tué ! »

Et terrassé par cet effroyable souvenir, le Capitaine Bleu, pliant sur ses genoux, se laissa choir sur le plancher. L'infortuné s'arrachoit les cheveux, les convulsions du désespoir se joignoient à ses pleurs. L'œil fixe, les bras croisés, Benjamin, plus immobile qu'une statue, contemploit ce malheureux. Dauphiné se releva pâle, respirant à peine, et articula d'une voix saccadée :

« — Maintenant, songez aux suites de ce crime épouvantable, quoique involontaire, et courez demain, si vous en avez le courage, baigner votre épée dans le sang de votre

meilleur ami. C'est une épreuve à faire ; si votre raison n'y succombe pas, alors vous serez assuré d'avoir un cœur de granit.

» Depuis ce jour fatal, toute ma force s'est évanouie : ces douleurs que je m'étois faites m'ont appris à réfléchir sur celles que j'avois causées à la suite de mes nombreux duels d'autrefois. Tout le sang que j'avois répandu s'élève contre ma conscience comme une vague énorme sous laquelle je demeure englouti. Plus de sommeil, plus d'ambition, plus de courage, plus d'amour pour la gloire, cette dernière passion de ceux à qui les autres ont failli. Une terreur profonde s'est emparée de tout mon être, la vue d'une épée me fait frissonner d'épouvante, et si je recevois une insulte, moi le spadassin, j'irois me noyer pour ne pas me battre. La couleur rouge est abominable à mes yeux : ceci n'est pas une folie, c'est un supplice inconnu des hommes. Cette nuance me cause un malaise inouï, une défaillance si douloureuse que dès qu'un objet écarlate passe devant ma prunelle, je me crois près de mourir. Oh ! n'eussé-je, pour

expier le passé, que ce tourment à supporter, mon enfer seroit assez cuisant ! Je finirai par me détruire, pour ôter de mes yeux cette lugubre vision qui me poursuit encore quand ils sont fermés, car alors j'aperçois mes paupières comme un voile empourpré qui me sépare du jour. Et me voici, jeune encore et courbé comme le plus vieux, sous le fardeau d'un chagrin qui m'épuise. Contemplez ce galetas délabré, honteux ; mon âme est tout aussi dévastée ; je ressens à l'égard de moi-même le dégoût qu'inspire aux autres ma complète abjection.

« Le sort n'a eu pitié de moi qu'un instant ; ce soir. Il m'a donné la force de vous confier ce mystère, il a rattaché ma vie à l'espérance de vous préserver de tourments tels que les miens ; cette action sera une goutte d'eau jetée sur le feu qui me ronge. S'il faut tout avouer, vous avez trouvé je ne sais où la clef de mon cœur que je croyois perdue. C'est que, mon enfant, vos traits font revivre à ma vue ceux de mon pauvre Morissot ; quand je vous contemple, je crois le voir.

» — En vérité! répondit Benjamin d'un ton étrange. Et sans trop de pitié pour cette douleur incurable, il ajouta :

» — Vous ne m'avez pas dit ce que devint le corps de cet infortuné?

» — L'affaire n'avoit pas eu de témoins; les lois pouvoient me flétrir. L'idée de mon honneur compromis, de mon nom accouplé sur les bancs d'un tribunal à celui des assassins, cette idée apparut à mon esprit et lui rendit sur l'heure le sang-froid nécessaire pour cacher cette aventure. Comme mon cousin devoit partir à l'aube du jour, je savois qu'on ne remarqueroit pas son absence. Ces craintes suspendirent la douleur, ma victime devint pour moi le corps d'un délit qu'un meurtrier vulgaire s'efforce de faire disparaître.

» Dans un des recoins de cette ruelle déserte, se trouve une petite porte à demi pourrie, qui donne accès dans les jardins de l'ancien chapitre de Saint-Maurice. Cette culture, abandonnée depuis la révolution, se termine

par un ancien cimetière dont fut environnée l'abside de l'église, et dans lequel la fureur populaire a violé plusieurs sépultures. La porte de ce cloaque céda facilement aux efforts que je fis pour l'ouvrir; je la refermai sur moi après l'avoir franchie, et ayant déposé le corps de Morissot dans une tombe ouverte que je scellai sans trop de peine avec des pierres, je me retirai avec un calme surprenant.

« Les jours suivants furent horribles, mais je demeurai impénétrable. De tels efforts pour lutter contre le désespoir qui s'emparoit de moi, sont ce qui m'a brisé; ces combats contre le chagrin et la peur m'ont annihilé; ils ont amené cette prostration dont je ne reviendrai jamais. Je crois toujours entendre tomber avec un bruit sourd les restes de mon pauvre ami dans le fond de ce tombeau, ces restes chéris en présence desquels je me répétois d'une voix impitoyable : — « Tu ne penseras point à lui, tu ne le pleureras pas! je m'en fus sans leur dire adieu. »

A ces mots, Benjamin se leva par un mouvement brusque, marcha quelques pas dans la chambre et s'appuya contre la fenêtre où il resta pensif, les yeux levés au ciel. Il garda si long-temps cette posture, et son attitude silencieuse indiqua si bien les distractions d'un homme sérieusement préoccupé, que sa contenance frappa Morissot toujours défiant.

— A quoi pensez-vous? demanda-t-il rudement.

— Je pense à Dalcy, qui m'accusoit de me tenir honteusement retranché derrière un vœu solennel, et de n'oser me battre avant de l'avoir accompli.

— Quoi, vous songez encore à cette affaire?

— Dalcy ajoutoit que j'espérois n'être jamais relevé d'un serment aussi commode. Si l'occasion de remplir le devoir que je me suis imposé s'offroit, et que, m'abstenant de la saisir...

— Alors Dalcy auroit raison. Un serment

est une chose sainte à laquelle on ne manque pas sans infamie si l'objet en est honorable : j'ignore ce dont il est question.

— De venger mon père.

— En pareille matière, toute hésitation est honteuse ; rien ne doit, rien ne peut vous arrêter ; rien, excepté la lâcheté. Mais vous êtes bien inconséquent, ô vous qui, n'ayant au monde qu'un ami, ne trouvez point de raison pour ne pas le tuer, et qui, ayant à venger un père, trouvez des raisons pour vous en dispenser.

Durant ces observations, Benjamin paroissoit livré à un combat intérieur des plus violents. A la fin, il reprit avec une gravité, un calme tout à fait espagnols :

— Vous dites vrai, capitaine, et votre avis me ramène au droit chemin. Ouf, si cédant à de vains scrupules j'abandonnois aujourd'hui un dessein dès long-temps enraciné dans mon âme, je m'en repentirois toute ma vie. Cependant, monsieur, je vous dois de la reconnoissance, et il est bon que je m'acquitte envers

vous ; donc , et en votre considération , je ne me battrai pas avec Dalcy.

— Vous êtes un galant homme, et je n'ai pas à craindre que vous trahissiez mon secret. Il seroit bien aisé de me perdre ; car , malgré les périls de ma situation , j'ai conservé des objets qui , dans un procès , serviroient de pièces à l'accusation. Ces deux sabres roulés dans une étoffe que je n'oserois plus déployer, sont ceux qui ont servi dans cette affreuse lutte, et le manteau rouge de mon cher Morrissot, ce manteau taché de son sang, est là, là sous mon chevet. Je ne m'en séparerai jamais ; si l'on attaquoit ma vie, je ne la défendrois pas ; mais si l'on me déroboit ces trésors, je me ferois tuer pour les défendre.

Le Capitaine Bleu avoit à peine achevé ces mots , que Benjamin décrochant les deux armes , et prenant celle du colonel , tira le manteau du grabat de son hôte épouvanté , et dit, en lui jetant l'autre sabre :

— Je m'empare de cet héritage ; si vous

continuez d'y prétendre, essayez de le reconquérir.

A la vue de ces armes et du manteau dont les plis écarlates marbrés de sang venoient d'être déroulés, Dauphiné, frappé de stupeur, resta interdit, sans même s'aviser de retenir Benjamin qui avoit gagné la porte. Quand le Capitaine Bleu fut un peu remis de cette secousse, il s'aperçut qu'il tenoit à la main son bancal, ce fer coupable de tant de méfaits. Son premier mouvement fut de le jeter avec horreur, mais il se souvint du lieutenant et courut sur ses traces.

Ce dernier l'attendoit sous l'arche de Saint-Maurice. Il s'étoit revêtu du manteau, et la doublure rouge, mise en évidence, entouroit le corps de l'officier.

En le voyant ainsi costumé, et dans ce lieu, le capitaine s'écria en reculant :

— Dieu ! c'est Morissot lui-même !

Puis, la couleur pourpre ayant fatigué son regard, il se mit à chercher du bleu, et sa tête

se tourna machinalement vers le ciel. Aucun nuage n'en ternissoit l'azur, la lune dans son plein adoucissoit la nuance du firmament sur lequel le palais Granvelle découpoit ses noires dentelures. Ces circonstances rappelèrent au Capitaine Bleu le plus triste souvenir de sa vie, avec tant de force, que cette émotion, accrue de celles qu'il venoit de ressentir, lui fit perdre la tête. Cinq années disparurent de sa mémoire, et il se crut un instant en face de son ancien ami. Benjamin attendit qu'il revînt de cette erreur, et comme le capitaine lui demandoit l'explication de sa conduite, il répondit :

— Je suis celui qui te hait, celui qui vengera l'homme que tu as assassiné. En vain cherches-tu ton excuse dans je ne sais quelle folie passagère : le colonel ne vouloit point te tuer, j'en suis sûr; et toi, c'est ton orgueil infernal qui, blessé par une égratignure qu'il t'avoit faite, t'a poussé à l'égorger. Défends-toi, malheureux, défends-toi donc!

— Rendez-moi ce que vous m'avez pris, monsieur, et couvrez-moi d'insulte et de honte,

je ne m'y opposerai pas. Vous ne voudriez pas livrer à la justice le secret d'où mon honneur dépend...

— Je ne sais ce qu'il me plaira de faire, mais je garde ces dépouilles. Atteint jusqu'au fond du cœur et frappé de tous côtés, je veux du sang ; si ce n'est vous à cette heure, que ce soit Daley demain, car une vengeance m'est due.

— En ce cas, repartit Dauphiné, il vaut bien mieux que ce soit moi qui meure.

Au lieu de se mettre en garde, le Capitaine Bleu, dont le sabre voltigeoit en l'air, piétinoit çà et là, combattu entre son ancien naturel et les idées du moment. Il voyoit tournoyer les compartiments de la décoration lugubre devant laquelle s'étoit dénoué le drame à jamais déplorable qui l'avoit perdu.

— Vision horrible ! s'écria-t-il ; se retrouver ici, la nuit, avec des armes, et en face de cet enfant qui *lui* ressemble et que j'aimois déjà !

Benjamin ne savoit comment s'y prendre pour animer le capitaine. Il ne vouloit pas se nommer, c'eût peut-être été rendre le duel impossible, et son exaltation croissante lui faisoit croire à la nécessité de ce combat qu'il avoit résolu; or, il n'étoit pas d'humeur versatile. Il s'approcha de Dauphiné pour l'outrager, mais un sentiment de compassion respectueuse l'en empêcha : il essaya sans résultat les propos les plus provoquants. Enfin, il piqua légèrement de sa pointe le flanc du vieil officier qui bondit, la bête fauve entr'ouvrit un œil, qu'elle ne tarda pas à refermer. Cette tentative eut néanmoins un effet ; par un instinct de nature, Dauphiné commença à repousser, sans se mettre en garde, la lame de son adversaire, afin de ne pas être atteint.

— Il fait bon ferrailer sous ces vieilles murailles! dit Benjamin de l'air d'un homme qui savoure une volupté.

— Serpent! grommela le capitaine.

Du plat de son bancal, le lieutenant cho-

quoit le fer de son ennemi, de façon à produire un cliquetis bien excitant. Peu à peu, les percussions des deux armes firent vibrer les nerfs du vieux soldat; son bras frémit d'une sensation inquiète qui monta, monta jusqu'au cœur, dont les battements se précipitoient. Au bout de quelques minutes de cet exercice, le Capitaine Bleu s'écria : — Non, non! c'est à moi de mourir; silence, ma tête! Frappe donc, trembleur, qu'attends-tu?

— Que tu te tiennes mieux; tu n'es pas de force à faire ma partie.

— Bah! répondit le capitaine en lui portant deux ou trois bottes assez vives.

Le lieutenant se hâta de riposter afin d'engager l'autre davantage, car il vouloit combattre loyalement et à ses périls. Il y eut un peu de silence; le capitaine se plaisoit à la parade, et la jouoit avec un art très-varié. Bientôt, dans l'intervalle qui séparoit les dégagements, Benjamin, en tâtant le fer, s'aperçut que les doigts de Dauphiné prenoient de la

vie et de l'idée. Puis, au rayon de la lune, il vit que le vieux spadassin, tout en ferrailant, rioit sans bruit.

Soudain une révolution s'opéra : le poignet du bonhomme devint un ressort d'acier, sa poitrine s'effaça, sa lame devint légère, impalpable et il cria de toutes ses forces :

— Enfant, cache donc ce rouge; je brûle, je brûle; va-t'en!

Dès ce moment, Benjamin prit la chose au sérieux. A son tour il se tint le pied ferme et l'œil ouvert.

— Ce rouge! ce rouge! répéta Dauphiné d'une voix étouffée.

Trois minutes plus tard, son-adversaire gisoit, percé d'outré en outré, aux pieds du capitaine qui contemploit son sabre victorieux avec une joie enfantine.

Bientôt Benjamin, se soulevant, fit signe qu'il vouloit parler. Son rival s'étant penché sur lui, le lieutenant articula d'une voix foible :

— Je puis maintenant vous plaindre, vous aimer et vous le dire; car j'ai fait mon devoir. Vous direz à Dalcy...

— Que dois-je dire à Dalcy?

— Vous lui porterez le pardon de son ami Benjamin, du fils, entendez-vous, du fils du colonel Morissot.

Rappelé à lui par cette révélation, Dauphiné poussa un grand cri et tomba à la renverse. Ce fut le dernier éclair de sa raison.

A la pointe du jour, on trouva sous l'arche de Saint-Maurice le corps du lieutenant. Les perquisitions faites chez le Capitaine Bleu, qui l'avoit emmené, n'eurent aucun résultat; le vieil officier avoit disparu, on le chercha vainement pendant deux jours.

Dalcy, qui aspirait ardemment à se couper la gorge avec son bon ami, tomba dans le désespoir en apprenant sa fin tragique.

Deux mois après ce duel, une ronde de cavalerie fut attaquée à l'improviste par un homme déguenillé armé d'un bancal. On s'efforça vainement de s'emparer de lui, il glissa entre les jambes des chevaux et s'enfuit en s'écriant : — C'est moi qui l'ai tué! c'est moi qui l'ai tué!

Daley, qui commandoit cette ronde, reconnut la voix du Capitaine Bleu; brûlant de venger son ami, il s'élança avec ses hommes sur les traces du meurtrier, et l'ayant atteint à l'angle d'une rue, il descendit de cheval pour s'emparer de lui. Dauphiné, adossé contre la muraille, fit bonne contenance; on croisa le fer, et l'officier tomba entre les bras de deux soldats accourus à sa défense.

Ce dénoûment eut lieu sous l'arc de Saint-Maurice, où le Capitaine Bleu erroit poussé par l'habitude.

Tandis que l'on secouroit Daley, deux autres cavaliers se disposèrent à se saisir du coupable

qui ne cherchoit pas à s'enfuir; mais ils le virent tournoyer sur lui-même, chanceler comme un homme ivre et tomber enfin sur le pavé.

Sa bouche étoit souillée d'écume et son visage presque bleu. Il étoit mort, vaincu par une attaque d'épilepsie, et n'avoit pas reçu la plus légère blessure.

Ces aventures donnèrent de la réputation au carrefour de Saint-Maurice. Des officiers, des muscadins, des incroyables, ayant examiné la localité, la trouvèrent poétique. Ce coin eut bien vite une sorte de vogue; on commença à s'y battre la nuit, et cette mode fit fureur parmi les gens comme il faut, si bien qu'on fut obligé de placer deux sentinelles sous l'arcade fatale. Mais depuis que deux factionnaires postés là eurent l'ingénieuse idée de s'y entre-tuer, sous prétexte de tuer le temps durant la faction, on ne laissa dans ce lieu qu'une guérite, qui en fut retirée à l'époque où l'on a démoli l'arcade pour assainir la rue de la Bibliothèque.

... of the ... in the ... of the ...

... of the ... in the ... of the ...

... of the ... in the ... of the ...

... of the ... in the ... of the ...

... of the ... in the ... of the ...

... of the ... in the ... of the ...

TABLE

DU TOME PREMIER.

	PAGES.
I. La Balle de plomb.	1
II. Madame de Fresnes, ou la Recherche de l'impossible	131
III. Un Amour d'enfance.	227
IV. Le Capitaine Bleu	313

TABLE

CONTENTS

1	Introduction
2	Chapter I
3	Chapter II
4	Chapter III
5	Chapter IV
6	Chapter V
7	Chapter VI
8	Chapter VII
9	Chapter VIII
10	Chapter IX
11	Chapter X
12	Chapter XI
13	Chapter XII
14	Chapter XIII
15	Chapter XIV
16	Chapter XV
17	Chapter XVI
18	Chapter XVII
19	Chapter XVIII
20	Chapter XIX
21	Chapter XX
22	Chapter XXI
23	Chapter XXII
24	Chapter XXIII
25	Chapter XXIV
26	Chapter XXV
27	Chapter XXVI
28	Chapter XXVII
29	Chapter XXVIII
30	Chapter XXIX
31	Chapter XXX
32	Chapter XXXI
33	Chapter XXXII
34	Chapter XXXIII
35	Chapter XXXIV
36	Chapter XXXV
37	Chapter XXXVI
38	Chapter XXXVII
39	Chapter XXXVIII
40	Chapter XXXIX
41	Chapter XL
42	Chapter XLI
43	Chapter XLII
44	Chapter XLIII
45	Chapter XLIV
46	Chapter XLV
47	Chapter XLVI
48	Chapter XLVII
49	Chapter XLVIII
50	Chapter XLIX
51	Chapter L

